

40



histoires franco-allemandes !



édité par DOCUMENTS,
Revue des questions allemandes



Deutsch-Französisches Jugendwerk
Office franco-allemand pour la Jeunesse

40 histoires franco-allemandes

Recueil publié par :

Office franco-allemand pour la Jeunesse

Deutsch-Französisches Jugendwerk

51, rue de l'Amiral-Mouchez, 75013 Paris

Tél. : 01 40 78 18 18

Fax : 01 40 78 18 88

www.ofaj.org

Molkenmarkt 1, D 10179 Berlin

Tel.: 00 49 30/ 288 757-0

Fax: 00 49 30/ 288 757-88

www.dfjw.org

Remerciements

au jury franco-allemand :

Marianne Gross-Pfaff (la présidente),

Stéphane Hessel, Heiko Engelkes, Jean-Paul Couasnon,

Jean-Luc Nachbauer, Nadia Mokaddem, Katrin Rücker

aux traducteurs,

anciens participants au programme franco-allemand de l'OFAJ

pour jeunes traducteurs littéraires :

Barbara Fontaine, Florence Hetzel, Johannes Honigmann,

Nadia Mokaddem, Leïla Pellissier, Lidwine Portes,

Cécile Robinet, Marielle Roffi, Nicole Savall

à l'équipe de production :

Françoise Potier (Documents)

et aux agents de l'OFAJ : Lina Dolé, Marie-Antoinette Dupuich,

Annie Lamiral et Harald Schmidt

Conception graphique de la couverture : Dimitri Hadiyannakis

Copyright :

Toute reproduction des photos et des histoires, même partielle, est soumise à l'autorisation de l'OFAJ

40 HISTOIRES FRANCO-ALLEMANDES

SOMMAIRE

- 3 *Max Claudet*
Eva Sabine Kuntz
Préface

SOUVENIRS DE GUERRE

- 5 *Marc Laffon*
Le capitaine allemand
de Neuville-aux-Bois
- 7 *Helmut Keller*
Tous les soldats aimaient
Thérèse
- 10 *Dominique Guévara*
Prisonnier
- 12 *Antoinette Dard-Puech*
Un amour
- 16 *Hans Mendgen*
Notre histoire franco-allemande
- 21 *Rainer Huth*
Un prisonnier sauve
une famille allemande
- 25 *Wilhelm Waibel*
La chapelle surplombant
le bunker

AMOUR ET AMITIÉ

- 29 *M. et Mme Greisner*
Amour d'après-guerre
- 32 *Karl-Heinz Sommer*
La Claire Fontaine
- 36 *Gilles Buscot*
Amitiés plurielles
- 41 *Katrin Pineaudech*
Un ours de Berlin inattendu
- 45 *Thomas Leuow*
Flirt au Restau U
- 47 *Virginie Vendamme*
Ma "corres" pas possible
- 51 *Susanna Reckemann*
Cher Samir
- 53 *Thomas Isaak & Gaëlle Timmel*
Toi und ich
- 56 *Sebastian Kanzow*
Paris ou le début d'un été
- 61 *Kristina Höhne*
Ton lit est prêt
- 65 *Jean-Pierre Dupré*
Nous avons rendez-vous
à Erfurt

CHRONIQUES DE VIE

- 68 *Monique Schmidt*
Parfois, souvent, toujours
- 71 *Monique Vater*
Collage de mes souvenirs
- 75 *Jérôme Sebastian Höfer*
Ma vie en France
ou Mémé de Poullaouen

JEUNESSE

- 79 *Jacqueline Buzes*
A la recherche des sources
du Danube
- 81 *Jean-Paul Bouzac*
Lenzferien 78
- 85 *Valérie Boquet*
Au nom du "pair"
- 90 *Blandine Prot*
Souvenir de Leipzig
- 93 *Falk Schönlebe*
Le roi de France
- 99 *Anja Cobin*
Échange scolaire
- 102 *Tobias Illner*
Une halte forcée

RENCONTRE ET ENGAGEMENT

- 107 *Marie-Françoise Baldazza*
Histoire d'Allemagne
- 110 *Michel Kieffer*
Témoignage de deux rencontres
franco-allemandes
- 113 *Hannelore Bauersfeld*
Une rencontre marquante
- 117 *Christian Desbois*
La pièce de 5 DM est-allemands
- 119 *Beate Pappritz*
Mon conte de fées
franco-allemand
- 123 *Fritz Reidenbach*
Dieu en France
ou le pays de cocagne
- 126 *Fernand Berthelot*
De retour en France
- 130 *Margit Richert*
Pardon, je ne parle pas français
- 133 *Wolfgang O. Hugo*
Premier séjour à Caen
et ce qui s'ensuivit
- 137 *Thomas Ollig*
La requête
- 140 *Marita Häh-Pursche*
Adieu, Petit Prince
- 142 *Xavier Daras*
Après 60 ans en Allemagne,
un manuscrit retrouve
sa terre natale

QUARANTE HISTOIRES FRANCO-ALLEMANDES

PRÉFACE

Les relations qu'entretiennent la France et l'Allemagne sont, à plus d'un titre, uniques au monde : partenaires privilégiés dans le domaine politique, les deux pays sont l'un pour l'autre des acteurs essentiels sur le plan économique. La construction européenne est aussi pour bonne part le fruit de la coopération franco-allemande, devenue pour tous une référence. Ces réalisations communes n'auraient pas été possibles sans le Traité d'amitié franco-allemand de 1963 et les efforts fournis depuis par les gouvernements. Elles n'auraient cependant jamais vu le jour sans l'apport inestimable des citoyens des deux pays. Ce sont en effet toutes les initiatives, les rencontres, les échanges privés qui nourrissent et entretiennent les relations initiées au plus haut niveau. Sans les innombrables relations personnelles tissées entre Français et Allemands, l'amitié entre nos deux pays ne saura être pérenne.

L'Office franco-allemand pour la Jeunesse, souvent désigné comme le « plus bel enfant du Traité de l'Élysée », encourage, soutient et organise ces rencontres. Nous avons souhaité pour fêter l'anniversaire de notre création donner la parole à tous ceux dont la vie a été marquée par une histoire franco-allemande. Nous avons reçu, dans le cadre du concours « Racontez-nous votre histoire franco-allemande » plus de sept cents récits. Nous vous proposons dans cet ouvrage les quarante histoires sélectionnées par le jury franco-allemand constitué à cette occasion.

Classés chronologiquement et répertoriés en cinq chapitres (souvenirs de guerre, histoires d'amour et d'amitié, chroniques de vie, jeunesse, rencontre et engagement), les récits font apparaître l'évolution des rapports entre les deux pays. Ils montrent aussi que la découverte de l'autre pays et de sa culture permet de mieux comprendre ses propres habitudes, donc de mieux se connaître tout en apprenant à connaître l'autre.

Ces quarante témoignages illustrent ainsi l'enrichissement que représentent pour la France et l'Allemagne tous les liens personnels existants. Depuis 1963, grâce à l'OFAJ, plus de sept millions de jeunes ont franchi la frontière et séjourné dans le pays partenaire. Nous sommes fiers de participer à cette belle aventure.

Max CLAUDET
Secrétaire Général

Eva Sabine KUNTZ
Secrétaire Générale Adjointe

LE CAPITAINE ALLEMAND DE NEUVILLE-AUX-BOIS

MARC LAFFON

Le récit qui va suivre est authentique. Je l'ai vécu. Cependant, pour qu'il apparaisse au lecteur d'une indiscutable crédibilité, je n'ai d'autre ressource que de m'étendre aussi brièvement que possible sur les circonstances dramatiques qui m'ont conduit à sa conclusion.

A 18 ans, je me suis engagé en novembre 1937 au 121^e Régiment de Réserve générale du Train stationné à Lure, Haute-Saône. Je suis parti en opération avec le grade de Maréchal des Logis affecté au détachement de circulation routière sous les ordres du Lieutenant Devaux et j'ai eu le privilège d'être nommé Sous-Officier adjoint au Lieutenant Vinot. Mon unité se trouvait à Longevas, petit village situé à dix kilomètres environ de Reims.

Lorsque les armées allemandes ont déclenché les hostilités en mai 1940, elles nous ont poussés également à entrer en action. Notre mobilité a été diversement orientée en raison de nos fonctions.

Le 16 juin, à la tête de l'échelon lourd constitué de réserves de carburant, nous circulions en direction d'Orléans sur une route départementale bordée de champs de blé attendant la moisson, non loin d'un petit village portant le nom de Neuville-aux-Bois, lorsque notre situation devint brutalement critique. En effet, dissimulés dans les champs de blé, des parachutistes nous attendaient. Dès que la colonne arriva à leur portée, ils déclenchèrent le tir. Force nous fut de nous arrêter et de nous glisser dans les fossés pour nous protéger. Le combat s'engagea. Le tireur d'une automitrailleuse me prit pour cible. Mais comme l'eut dit Victor Hugo, «le coup passa si près» que mon casque et mon bras droit furent recouverts de terre. Sans doute, le mouvement chaotique de l'engin avait-il dévié le projectile. Pour la troisième fois en un mois, j'échappais à la mort.

Peu après, un soldat allemand appliquant son arme dans mon dos me constitua prisonnier. A la vue des blessés, avec douleur, je constatai alors les résultats de cette attaque inattendue. L'un de nos camarades grièvement atteint était dans le coma. Pour le transporter il nous fallut, avec un autre camarade, le déposer sur le plancher d'un camion. Sa blessure était si grave qu'elle tacha de sang, de la ceinture au bas des deux jambes, mon pantalon de motocycliste en forte toile écrue imperméable.

Par la suite, je pris place dans une sorte de « jeep » qui me déposa aux côtés d'une douzaine de mes compagnons d'infortune, alignés contre un mur

près du grand blessé mourant. Nous étions à l'entrée du village de Neuville-aux-Bois. Le combat s'y poursuivait. J'avais devant moi un capitaine allemand, pistolet 38 en main, qui tirait. Pendant que se déroulaient ces instants dramatiques, du bout de son arme, l'officier nous fit signe de nous asseoir.

J'avoue que j'étais persuadé vivre nos derniers instants... C'est alors que, contre toute attente, le Capitaine retira de la poche de sa vareuse une fiole et se tournant vers moi, sans doute à cause du sang qui maculait mon pantalon, bras tendu, me l'offrit en disant en français : « Du cognac pour les blessés ! » Je me levai alors et sans cérémonie, je pris la fiole et en déposai quelques gouttes sur les lèvres du blessé. Il était trop tard, il n'y avait plus rien à faire pour lui.

Ainsi, dans un moment d'infinie détresse, j'ai assisté à cette lueur d'humanité, imprévisible, inespérée, pouvait-on le penser, de la part d'un officier allemand.

J'ai toujours gardé en mémoire ce geste généreux, sensible à la souffrance et exemplaire, n'hésitant pas ainsi, par la suite, à le citer en certaines occasions. Désormais, à mes yeux, la question se pose : « Les hommes sont-ils mauvais par essence ou les pousse-t-on aussi à le devenir ? » Certes hélas, le mal est en certains d'entre eux !

Cependant, je suis et reste convaincu que le Capitaine accomplissait son devoir de soldat mais était également un gentleman au cœur noble et magnanime.

Et aujourd'hui encore, en écrivant ces lignes, en mes proches quatre-vingt-cinq ans, l'émotion me gagne et me saisit.

TOUS LES SOLDATS AIMAIENT THÉRÈSE

HELMUT KELLER

Un soldat allemand qui a fait la guerre se souvient...

A Château-d'Olonne, une jeune fille servait dans le restaurant tenu par sa mère. Pour elle, chacun d'entre nous se serait jeté au feu. 44 ans plus tard les retrouvailles.

En 1942, comment se retrouvait-on aux Sables-d'Olonne ? Pour cela, il fallait être soldat bien sûr. C'est en Russie que commence cette histoire lors de l'hiver 1941/42 qui nous entraîna dans de rudes combats. En janvier 1942, le thermomètre chuta à moins 45. Nous avons battu en retraite. Notre unité fut presque complètement décimée. Fin mars, le mercure indiquait encore moins 20 la nuit. Puis un miracle se produisit : transfert en France pour se « refaire une santé ».

Fin avril les trains roulaient en direction de l'ouest. A Wiasma, nous sommes montés dans les wagons en patageant dans la boue et la neige fondue. Puis, nous avons traversé l'Allemagne par un temps printanier et le voyage s'est achevé dans le sud-ouest de la France par un temps estival. Les fraises et les cerises commençaient à mûrir. Un sacré changement de décor ! Chacun de nous avait le sentiment qu'on lui avait donné la vie une seconde fois. Ainsi nous sommes-nous retrouvés un jour, pauvres hères, sur la plage des Sables-d'Olonne, fascinés par l'étendue de la mer.

Notre mission : la protection de la côte. Comme personne ne croyait vraiment à un débarquement dans cette zone, le service n'était pas trop fatigant. Puis nous étions là pour nous reposer.

On a vite appris à boire du vin. Il y avait des poissons et des fruits de mer à profusion. On commençait à comprendre que le dicton allemand « *vivre comme Dieu en France* » n'était pas dû à un quelconque hasard.

Où passer son temps libre ? A Château-d'Olonne, la commune voisine des Sables où nous avons découvert un bon petit restaurant. La patronne, Madame Maintais, était aux fourneaux pendant que sa fille, Thérèse, assurait le service. Elles nous traitaient, nous les soldats allemands, correctement et avec amabilité, comme des clients. Presque tous les jours, un joyeux groupe d'habitues s'y retrouvait. Peu de temps après, on accrocha un os de grande taille au-dessus de la table sur lequel nous avons gravé nos noms. Ainsi la table d'habitues fut baptisée « Au vieil os ». Pour nous, le restaurant s'appelait tout simplement « Chez Thérèse ».

Thérèse était une ravissante jeune fille de 20 ans, toujours aimable et de bonne humeur qui a rapidement appris l'allemand. D'aucuns l'auraient volontiers invitée à faire une promenade, mais elle gardait ses distances. A aucun moment, elle n'oubliait notre présence dans sa patrie en tant qu'armée allemande et force d'occupation. Personne n'avait le droit de l'approcher trop près. Elle savait imposer le respect et restait – malgré tout – aimable et serviable. En dépit de tout cela, des liens de sympathie se tissèrent entre nous.

Thérèse est alors devenue le symbole d'une vie sans guerre et sans haine. Tout le monde se plaisait à lui rendre service. Son frère était prisonnier de guerre en Allemagne, il travaillait dans une usine en Rhénanie. Elle connaissait son adresse exacte. Un soldat en permission originaire de cette région emporta un colis pour son frère, lui rendit visite et rapporta du courrier. Bien sûr, tout cela était formellement interdit. Mais pour Thérèse on aurait subi l'épreuve du feu ! Elle non plus ne nous laissait pas tomber. A chaque passage de la patrouille contrôlant le couvre-feu, elle trouvait toujours une issue pour les buveurs retardataires.

Cette vie idyllique ne dura pas éternellement. En février 1943 le train nous ramena dans le désert de glace et de neige russe. Pendant le voyage déjà, des combats, les premières pertes. L'os du groupe d'habitues pendillait perdu au plafond d'un wagon – dernier souvenir de la côte atlantique. Le miracle avait pris fin.

Des années après la guerre, les survivants se sont réunis. Rapidement, la conversation porta sur Thérèse, sur cette agréable période passée aux Sables-d'Olonne. Mais comment s'appelait le restaurant déjà, quel était le patronyme de Thérèse ? Plus personne ne se souvenait de l'adresse.

A la même époque, Schwabach a conclu un jumelage avec les Sables-d'Olonne. Parmi les membres de la première délégation des Sables venue à Schwabach se trouvait Madame Colette Guyon, conseillère municipale depuis de longues années et militante engagée en faveur de l'amitié entre les peuples.

La maison de ses parents, une belle et grande villa en bordure de mer, avait été détruite à la dynamite par des soldats du génie allemand. Raison : cible repérable.

« C'est du passé », dit-elle. « Nous devons devenir amis ». Elle est repartie aux Sables-d'Olonne chargée de rechercher un restaurant ayant existé pendant la guerre sous le nom de « Chez Thérèse ». Toutefois, ses démarches sont restées vaines. A l'occasion d'une de ses visites à Schwabach, nous avons interrogé le maire des Sables-d'Olonne qui a secoué la tête : inconnu. Désormais nous savons pourquoi. Il n'a jamais existé de restaurant portant ce nom. Il ne s'est jamais appelé ainsi que dans notre imagination.

Ainsi l'un de nous eut l'idée de rechercher lui-même Thérèse à Château-d'Olonne. Il s'est rendu au cimetière et a regardé les noms sur les pierres tombales dans l'espoir que son nom de famille lui reviendrait. Sans succès. Il raconta l'histoire à un vieil homme rencontré par hasard, « Je crois que je peux vous aider », dit le vieil homme... qui l'accompagna jusque chez Thérèse.

Bientôt les lettres retrouvèrent leur destinataire. Peu de temps après la fin de la guerre, Thérèse a fermé l'auberge. Ensuite, elle a travaillé chez un notaire des Sables-d'Olonne jusqu'à sa retraite. Aujourd'hui, elle s'occupe dans la région de personnes aveugles et s'implique inlassablement dans des œuvres diocésaines et des organisations caritatives. Toute sa vie a été consacrée au service des autres. A nos yeux toujours un exemple.

Puis en septembre 1986 – après 44 ans – retrouvailles avec Madame Thérèse Maintais à Château-d'Olonne. Elle me reconnaît et se dirige directement sur moi : Monsieur Keller. Personne ne parvient à masquer son émotion. Thérèse – après tout ce temps elle me permet de l'appeler ainsi – a une excellente mémoire. Elle connaît encore beaucoup de noms. On va organiser des retrouvailles. Elle hésite : « Que vont penser de moi les femmes des anciens soldats ? ». Ce n'est que lorsque mon épouse lui assure qu'ils ont tous parlé d'elle en termes élogieux qu'elle accepte.

En juin 1987, tout est prêt. Thérèse vient à Schwabach. Pour fêter les retrouvailles, nous nous rendons à Estenfeld près de Würzburg où notre ancien sous-officier, qui était chargé du ravitaillement, tient un charmant petit restaurant. Trente-cinq participants souhaitent la bienvenue à notre invitée d'honneur, Madame Maintais, en l'applaudissant chaleureusement. Des larmes brillent dans ses yeux. Thérèse a préparé un petit discours. Cependant, elle est tellement émue qu'elle ne réussit pas à prononcer un seul mot. De retour chez elle, elle nous fait part de ses pensées. Elle trouve que l'amitié qui lie les villes jumelées des Sables-d'Olonne et de Schwabach est une excellente chose. Elle écrit :

« Allemands et Français peuvent ainsi parler, échanger et apprendre à se connaître, mais pour moi et pour vous aussi, je le souhaite, nous qui avons connu la guerre, notre rencontre de cette fin de juin 1987 est beaucoup, beaucoup plus !

Je suis venue vous apporter mon amitié et l'amitié de la France et c'est pour moi une immense joie ! J'aimerais aussi que mes meilleurs souhaits et mon souvenir soient portés à ceux qui n'ont pas pu venir. Je pense aussi à tous ceux qui sont tombés de part et d'autre. »

Un grand merci, Thérèse ! Que notre amitié demeure !

(Traduction : Lidwine Portes)

PRISONNIER

DOMINIQUE GUÉVARA

Je m'appelle Dominique GUÉVARA. Je suis né le 26 février 1918. A 20 ans, j'ai été appelé sous les drapeaux et incorporé au 7^e Régiment de Chasseurs à Cheval à Évreux. Et la guerre est arrivée... Avec son cortège de malheurs et d'atrocités. En juin 1940, j'ai été fait prisonnier. J'avais 22 ans... Je ne m'étendrai pas sur ces cinq années de captivité. Un seul désir, fixe, m'a fait résister à tout : **M'ÉVADER !** (*)

C'est ainsi que je me suis échappé de **Thale am Harz**... pour être... ramené au Stalag XI.A. Puis ce fut **Rawa-Ruska**, suite à ma deuxième évasion, puis **Tarnopol**... puis **Pforzheim**... puis retour au Stalag. Et toujours le seul soutien... **M'ÉVADER !**

Pendant que j'étais en cellule, on est venu me chercher pour aller en « Kommando » à **35 kilomètres** de **Stuttgart**, dans le petit village de **Rosswalden**, charmante bourgade que j'ai revue par la suite. Quand le train s'est arrêté en gare d'Ebersbach, une sentinelle allemande m'attendait sur le quai. Nous sommes arrivés à un carrefour où cinq personnes bavardaient. Ma sentinelle s'est alors adressée à l'un des hommes :

- Tiens, je t'amène ton prisonnier. L'homme s'est avancé vers moi. Il était grand. D'un coup, il m'a tendu la main pour me dire bonjour... Surpris, je l'ai regardé avec étonnement car je n'étais pas habitué à voir un Allemand me saluer... Comme je tardais à réagir, il m'a dit dans sa langue :

- Serre-moi donc la main ! Alors je lui ai tendu la mienne. Quelque chose était passé entre nous. Ensuite il m'a demandé si j'avais mangé ; je lui ai répondu que non en remuant la tête et il m'a fait comprendre de le suivre. Lorsque nous sommes arrivés chez lui, il m'a fait passer devant et je suis entré dans la cuisine. Puis il m'a désigné une place à table : - *Das ist Dein Platz*. Je n'en revenais pas ! Etre aussi bien reçu après avoir tant enduré ! Une fille se tenait à ma droite, la patronne à ma gauche et en face, une seconde fille et le patron. Comme il devait être entre neuf et dix heures du matin, je fus le seul à manger. Du boudin, du pain et du fromage, un régal !

Le repas terminé, Monsieur Bauer m'a emmené à la forge dans le village et m'a donné un tas de roues, un cadre et le nécessaire pour fabriquer un vélo et me permettre l'aller-retour au travail et même de rendre visite à d'autres prisonniers du secteur. Quelle imprudence me direz-vous... Donner un vélo à un spécialiste de l'évasion ! Et bien au fil des jours, je

(1) Mots et expressions mis en évidence par l'auteur.

me suis rendu compte que j'étais considéré comme le fils de la maison et je me suis efforcé de mériter leur confiance, d'où ma résolution de ne plus m'évader. Je dois préciser qu'à table, j'étais le premier servi et j'avais les meilleurs morceaux...

Si bien qu'un jour le patron en a fait la remarque à sa femme. La patronne lui a répondu :

- Tu as un fils qui fait la guerre quelque part en Russie et tu serais content de savoir qu'il est aussi bien traité.

Et il a répondu :

- Femme, tu as raison.

Au mois d'avril 1945, les Américains sont arrivés au village. Un matin, j'ai dit au revoir à la famille Bauer et suis allé jusqu'à la forge saluer mon patron. Je lui ai tendu la main qu'il a serrée très fort et il m'a dit, les larmes aux yeux :

- Dominique, tu rentres chez toi, mais si un jour tu as un ennui ou le moindre problème, reviens ici. Tu auras toujours une maison pour t'accueillir.

Je n'ai jamais oublié ces paroles. En 1962, je suis retourné à Rosswalden avec ma femme et ma fille cadette. Je n'ai pas revu mon patron, mort récemment, mais nous avons été chaleureusement accueillis par les Bauer. Des gens du village sont venus spontanément nous offrir de petits cadeaux. Depuis, nous avons toujours gardé des relations amicales avec cette famille.

UN AMOUR

ANTOINETTE DARD-PUECH

Je m'étais dit : « Je n'oublierai jamais ! ». A dix-sept ans, on se fait volontiers ce genre de serment... J'avais oublié, naturellement. Oh ! pas du jour au lendemain, non, mais tout doucement, comme le temps aime à travailler. J'avais oublié – jusqu'à cette matinée d'hiver dans l'église où j'assistais au mariage de ma petite voisine avec un jeune Allemand. Je regardais ce couple qui était une sorte de perfection vivante : jeunesse, beauté, amour... « Que la vie leur soit légère ! » C'est au moment où je pensais cela qu'il se pencha tendrement vers elle. Bizarrement, ce profil auréolé de cheveux blonds me fit mal. Et soudain, rapide comme l'éclair et aveuglant comme lui, une image monta du fond de ma mémoire.

Une image : un visage et un nom, Egon ! Et je me souvins... C'était en 1943, une année avant la Libération. Comme je l'attendais, cette Libération, et comme la haine brûlait en tout mon être contre ces maudits occupants ! J'étais pensionnaire à une vingtaine de kilomètres du village où habitaient mes parents. Lentement, le temps passait, chaque jour apportant une ample mesure de souffrances et de privations. Avec les grandes vacances je revins chez mes parents. Il y avait à peine quelques jours que j'étais là quand un matin se présenta chez nous un jeune lieutenant allemand suivi de son ordonnance. Il voulait visiter la maison pour réquisitionner une chambre. Il parlait un français très pur. Il me pria de le conduire aux chambres. J'étais seule dans la maison. Je vis là un bon prétexte pour refuser ses ordres et calmer ainsi la rage qui faisait bondir mon cœur ! Il dut bien deviner mes sentiments sur mon visage qui ne se donnait guère la peine de les cacher... Très courtoisement, mais aussi très fermement, il dit qu'il comprenait mes raisons mais qu'il allait se permettre de visiter seul. Et je restai pétrifiée en bas de l'escalier, retenant au bord des yeux des larmes d'humiliation et de haine impuissante, réussissant à peine à articuler quelques mots. Vous avez tous les droits... Il ne fallait pas qu'il se méprenne : le ton ne le lui permettait pas. Comme il allait monter, il se retourna un peu surpris et me dévisagea. Mon regard ne se déroba point.

Agacée, je dus reconnaître en moi-même qu'il était beau, ses yeux clairs avaient en cet instant une étrange expression de douceur, de tristesse peut-être... « Pure beauté aryenne, me dis-je en un ricanement intérieur, Hitler peut en être fier ! ». Il parut hésiter, puis monta, toujours suivi du soldat, sans rien ajouter. Je restai là cherchant vainement un moyen d'empêcher cette réquisition. Quand il redescendit, un moment après, je n'avais pas

bougé. En passant devant moi il s'arrêta, me sourit, et leva l'index en menace très indulgente :

- Vous êtes une petite Française fière et hautaine... je reviendrai voir vos parents.

Quand la porte se referma sur lui, je laissai aller mon front contre le mur et donnant libre cours à mes larmes, je pleurai ainsi très longtemps. Il vint donc habiter chez nous ou plutôt coucher car on ne le voyait guère dans la journée. Fort discret d'ailleurs et toujours courtois, il fallait bien le reconnaître.

J'avais lu, avec une admiration que j'ai conservée *Le Silence de la Mer*. Je résolus en désespoir de cause d'imiter son héroïne qui, en des circonstances semblables, ne parla jamais, ne répondit jamais à l'officier allemand.

Les premières fois que je le rencontrai dans la maison, je l'ignorai ostensiblement. Mais avant de détourner les yeux, il m'arrivait de surprendre dans les siens une lueur amusée... ce qui ne faisait qu'accroître ma colère ! Et il ne manquait jamais de saluer comme si de rien n'était...

Un soir – c'était en plein été – je sortis pour aller « prendre le frais » comme on dit chez nous dans le jardin derrière la maison. J'allai m'asseoir sur le banc. La nuit tombait, une nuit merveilleuse de beauté, de fraîcheur, de senteurs. Une nuit qui faisait même oublier la guerre ! Je regardais les étoiles apparaître peu à peu et je ne pensais à rien. Soudain, il fut devant moi – et la guerre aussi fut présente. Je bondis sur mes pieds. Qu'il prenne mon banc aussi puisque tout lui était permis ! J'allais m'enfuir quand il posa doucement sa main sur mon bras.

- Pardonnez-moi de vous déranger, mademoiselle Aline, (il m'appelait par mon nom, encore un droit !) me permettez-vous de m'asseoir ?

J'oubliai ma consigne de silence.

- Pourquoi me le demander, tout ne vous est-il pas permis ?

- Je veux dire : auprès de vous...

Je ne répondis pas. Il reprit :

- Vous me haïssez beaucoup, n'est-ce pas ?

- Oui beaucoup.

Je n'avais pas pu m'empêcher de le lui dire.

- Je vous comprends, je ne vous en veux pas.

Je voulus partir, il me retint encore.

- Je vous en prie, restez. J'ai très envie de m'asseoir près de vous, j'ai très envie d'oublier la guerre ce soir.

Il avait un sourire triste, d'une bouleversante tristesse. Il répéta :

- Je vous en prie....

C'était vraiment une prière. J'avais perçu de la détresse dans sa voix. Je n'ai jamais pu tourner le dos délibérément à un malheureux. Il l'était et, à ce moment-là, j'oubliai qu'il était allemand, j'oubliai ma haine. Je m'assis. Nous n'avons guère parlé. Il m'a dit son nom, Egon, et le nom de sa ville, Hambourg et qu'il ne savait rien depuis longtemps de ses parents... A vrai dire, il monologuait presque, je ne pouvais plus que répondre par monosyllabes. Je le sentais très fatigué, découragé, triste. Et je n'arrivais pas à m'en vouloir d'être là, assise à son côté...

Cette nuit-là, j'ai très mal dormi. Je me suis désespérément interrogée sur mon comportement : avais-je bien ou très mal agi ? Ah ! je pouvais bien prendre exemple sur l'héroïne de Vercors : voilà qu'à la première occasion, je me mettais à « collaborer » ! On a oublié la puissance, le poids de ce verbe. A cette époque, il était écrasant. Et particulièrement pour moi dont la haine avait l'ardeur sauvage de la jeunesse.

Et pourtant... Et pourtant, je suis revenue m'asseoir sur le banc. Je savais qu'il y reviendrait aussi. Peu à peu, ce fut une habitude et beaucoup plus, beaucoup mieux que cela. Très vite nous nous sommes revus chaque soir, poussés par une force contre laquelle se brisaient et la guerre et les préventions et notre propre volonté. Nous parlions de tout et de rien, librement, comme tous les jeunes gens du monde qui sont heureux de se retrouver. Quand nous étions ensemble, les fleurs étaient plus belles et le soir encore plus merveilleux... Un soir, il ne put revenir : son absence me fit un mal inattendu, inconnu – et je compris que c'était cela l'amour. Jusquelà, je n'y avais pas songé – ou pas voulu y songer.

Le lendemain, nous nous sommes retrouvés beaucoup plus tôt que d'habitude. Comme la journée m'avait paru longue ! Lorsque je l'ai vu, j'ai su que mon amour était partagé. Il baisa ma main avec ferveur. Nous avons fait la même découverte et nous en étions bouleversés. Nous ne savions que balbutier nos noms entre deux baisers... Oh ! Egon, comme nous nous sommes aimés, nous qui parlions si peu d'amour !

Le lendemain à midi mon père arriva bouleversé. Il venait d'apprendre l'exécution de douze maquisards dont une femme à la ville voisine. Je le regardai, incrédule. « Ce n'est pas possible ! » Toute la ville en parlait, et la haine montait encore. Pour moi, ce fut un choc terrible. Je venais de vivre deux mois dans une sorte de rêve qui m'avait en quelque sorte isolée du reste, de tout le reste. Je me réveillai brutalement. Il me semblait que j'avais trahi mon pays, que c'était moi la coupable de ces douze morts... Oui, mon amour était criminel, il fallait aussi le tuer. Je me détestais, je me méprisais. Mais j'avais beau m'en vouloir, je ne pouvais plus haïr Egon, je ne pouvais pas ne pas l'aimer. Il fallait cependant renoncer, il le fallait ! Cette seule pensée m'était un déchirement indicible. Malgré tout, je trouvai la force de le faire...

J'ai demandé le jour même à mes parents de me laisser partir chez des cousins à la campagne. Avaient-ils deviné mon drame ? En tout cas, ils ne se sont pas étonnés de mon désir. Ils ont feint de l'attribuer à l'émotion de ces exécutions et m'ont laissée m'enfermer dans ma chambre sans questions. J'ai pleuré toute la soirée, m'interdisant même de revoir Egon, car je savais bien que tout recommencerait si je le revoyais. Il me paraissait que personne n'était à ce moment plus malheureux que moi.

Je suis partie le lendemain sans l'avoir revu. Beaucoup plus tard, ma mère m'a dit qu'il lui avait parlé alors. Il avait préféré ne pas chercher à m'écrire, respectant une décision qu'il comprenait, disait-il. Il lui avait parlé de son amour et de l'espoir qu'il gardait de revenir après la guerre. Il était parti peu de temps après. Qu'est-il devenu ? Je n'en ai jamais plus rien su. Puisse-t-il avoir tout compris...

J'ai dit à ma petite voisine tout le bonheur que je lui souhaite. Mais chacun ne lui a-t-il pas dit la même chose ? Je ne pouvais leur dire qu'ils avaient beaucoup de chance de pouvoir s'aimer aujourd'hui. Je l'ai dit à ma fille. Elle a seize ans. Elle a posé sur moi un regard très étonné.

NOTRE HISTOIRE FRANCO-ALLEMANDE

HANS MENDGEN

C'est juste à la fin de la guerre, début mai 1945 en France, que j'ai fait la connaissance de mon ami Otto, dans un camp de prisonniers de guerre.

Il avait alors dix-sept ans et moi dix-huit. En tant que jeunes prisonniers, on nous avait séparés quelques jours auparavant du gros des troupes – tout comme les prisonniers âgés d'ailleurs – pour nous placer dans un camp à part. Nous autres, « demi-portions », devions être bientôt libérés. Pleins d'espoir, nous fêtions notre nouveau statut avec de la chicorée allongée, notre ration de pain quotidienne et une inoubliable soupe à l'eau où flottaient quelques rares petites tranches de rave. Quand il n'y avait rien à manger, c'est-à-dire la plupart du temps, nous parlions de nourriture car nous avions faim et nous espérions ardemment pouvoir bientôt rentrer chez nous. Au bout de quelques semaines, nos côtes étaient devenues tellement saillantes qu'on pouvait les compter, mais notre libération se faisait toujours attendre.

Un jour, l'arrivée d'un médecin allemand, prisonnier comme nous, est venue interrompre le train-train quotidien. Il a examiné soigneusement chacune de nos misérables créatures en faisant des croix sur une longue liste de noms. Une fois son travail terminé, il nous a lu tous les noms qu'il avait cochés, dont celui d'Otto et le mien, en nous demandant d'avancer, puis il a renvoyé les autres. Ensuite, il nous a annoncé sur un ton emphatique de bienfaiteur : « Bon, camarades, à partir de maintenant vous ne souffrirez plus de la faim, vous allez aider les agriculteurs à faire leurs récoltes. » Faibles comme nous l'étions, on nous envoyait aux champs ! Et bien, on allait voir ça ! Mais comme nous étions habitués à exécuter tous les ordres – d'ailleurs nous n'avions pas le choix – nous avons rassemblé nos quelques affaires, souhaité bonne chance à ceux qui restaient et suivi notre chef de file jusqu'au grand portail.

Un grand nombre de civils nous y attendaient déjà. Nous n'avions encore fait la connaissance d'aucun Français en dehors des factionnaires qui ne comptaient pas puisqu'ils nous ignoraient totalement. Cela allait donc changer. Comment allait-on se comporter à notre égard ? Nous étions très impatients de le savoir. On nous confia, Otto, moi et deux autres camarades, à deux hommes qui nous ont fait sortir du camp pour nous conduire jusqu'à leur voiture bringuebalante. Entassés à six dans ce véhicule antique, nous sommes partis vers une destinée inconnue.

A peine avait-on dépassé le périmètre de Langres que les deux Français ont interrompu leur conversation pour nous demander : « *Avez-vous faim ? Haben du Hunger ?* » - « *Oui, oui, ja, ja !* » ai-je répondu aussitôt car j'étais le seul à savoir quelques bribes très scolaires de français. Avec le ventre vide, n'importe qui aurait compris cette question, même sans aucune connaissance linguistique. L'homme qui avait parlé a sorti nonchalamment un sac et tendu à chacun d'entre nous une belle tranche de pain avec un morceau de lard épais. Je l'ai remercié d'un « *Merci beaucoup, Messieurs !* » (1) Nous n'en croyions pas nos yeux et nous avons commencé à savourer notre premier repas digne de ce nom depuis des semaines.

Cela commençait bien pour nous. Encouragé par ce geste amical, j'ai timidement entamé un dialogue en français avec nos bienfaiteurs. Ils étaient contents que l'un de nous parle leur langue et se sont prêtés volontiers à la conversation, si bien que j'ai dû répondre tant bien que mal à toutes leurs questions.

En cette magnifique journée estivale, nous aurions pu continuer à rouler indéfiniment – jusque chez nous ! Mais hélas nous allions vers l'ouest, c'est-à-dire dans la direction opposée, et l'un des paysans nous a annoncé bientôt en nous désignant Otto et moi : « Voilà Busson, c'est là que vous descendez tous les deux ». Il a d'abord déposé d'abord mon ami, puis nous sommes descendus par un chemin escarpé jusqu'à mon futur lieu de travail.

En bas, devant une ferme en U, debout une femme très mince m'attendait. J'espère que sa maigreur n'est pas mauvais signe, me dis-je alors. Puis en avançant, j'ai entendu ces mots : « Madame, je vous amène votre prisonnier qui parle français ! » J'ai alors sorti bravement mon « *Bonjour Madame* » et attendu ce qui allait se passer. Après m'avoir salué, elle m'a tout de suite demandé : « *Avez-vous faim ?* » Elle me vouvoyait même ! Malheureusement je n'avais pas faim, notre goûter exceptionnellement nourrissant m'avait rassasié comme cela ne m'était plus arrivé depuis longtemps. Elle m'a fait comprendre qu'elle s'appelait Madame Henriot et qu'elle était ma *patronne*, et m'a demandé aussi mon nom. En me présentant, je lui ai expliqué que mon prénom, Hans, équivalait en français à Jean. Et d'ailleurs, je suis Jean aujourd'hui encore pour tous mes amis de Busson.

Elle m'a ensuite conduit jusqu'à son mari qui buttait les pommes de terre à l'aide d'une charrue tirée par deux chevaux. C'était un travail tranquille et nous avons tout de suite commencé à discuter. Il m'a appris mes premiers nouveaux mots de français et m'a fait un laïus sur mes futures obligations. Je n'ai pas pas tout compris du premier coup, mais cela s'améliorait de jour en jour. Quand mes patrons avaient de la visite, ils s'empressaient d'annoncer que leur prisonnier parlait français. Ainsi ai-je évité des surprises désagréables, et durant mon séjour là-bas, jamais je n'ai entendu dire du

(1) Les expressions en italiques sont en français dans le texte.

mal des Allemands – sauf une fois où j'avais été par hasard le témoin invisible du dialogue suivant : « Alors, vous en êtes où ? » demande la patronne à son employée de maison avec laquelle j'avais travaillé le matin. « Nous avons presque fini, Madame » répond la jeune fille, « mais le *boche* n'y connaît rien à l'agriculture, le *boche* m'a demandé... » - « *Ta gueule !* » s'écrie brusquement la patronne pour faire taire la jeune fille effrayée. « Si jamais je t'entends répéter ce mot-là sous mon toit, je te flanque dehors sur-le-champ, c'est bien compris ? »

Mais revenons à ma première soirée passée à Busson. Après un copieux dîner pris avec les patrons, le chef m'a montré, dans une dépendance, la pièce où était mon lit. Il me souhaita « *Bonne nuit, Jean, et dors bien* » et m'enferma à clef. Tout allait bien, sauf que mon estomac, qui n'était pas habitué à supporter une nourriture aussi riche, m'a obligé à sortir très vite de la chambre – par la fenêtre puisque la porte était fermée. Je suis tombé aussitôt sur le patron qui faisait sa dernière ronde. « Qu'est-ce que tu fais dehors à cette heure ? J'ai pourtant fermé la porte à clef ! » s'exclama-t-il. Craignant de le rencontrer, j'avais préparé ma réponse. Elle ne me serait sûrement pas venue à l'esprit au moment voulu : « *J'étais pressé et je n'ai pas trouvé le pot de chambre.* » Interloqué quelques instants, il est parti d'un éclat de rire tonitruant qui a même fait sortir sa femme. Ainsi la glace était-elle rompue et on ne m'a plus jamais enfermé.

Quelques jours plus tard, mon patron s'est arrangé avec le maire du village et patron d'Otto pour nous loger tous les deux dans une vieille bâtisse inhabitée située aux abords du village et jouxtant une étable abritant le bétail du maire. Enfin, nous pouvions à nouveau discuter tous les deux et échanger nos expériences. Mon ami ne parlait pas un mot de français. Lui aussi avait fréquenté le lycée avant d'être, comme moi, incorporé du jour au lendemain dans l'armée, mais il n'avait appris que l'anglais. J'étais très curieux de savoir comment cela s'était passé pour lui.

« Oh ! Hans, m'a-t-il raconté, c'était tellement bizarre : quand je suis arrivé chez mon paysan, j'ai vu par la porte ouverte des gens assis autour d'une grande table, qui manifestement m'attendaient. Je suis donc entré en disant "*bon chour* ", comme tu me l'avais appris, et j'ai attendu. Ma patronne faisait de grands gestes avec les pieds et les mains pour me faire comprendre qui étaient ces gens attablés : Monsieur Roux, le patron, elle-même, Madame Roux, et ainsi de suite, puis à la fin elle m'a désigné en me disant quelque chose que je n'ai pas compris mais facilement deviné. Elle voulait savoir comment je m'appelle. Je me suis donc désigné à mon tour en disant "Otto". Tout le monde s'est mis aussitôt à rire, la plus terrible étant l'employée de maison qui hennissait comme un cheval en se tapant sur les cuisses et en hurlant "Otto, Otto". Impossible de la calmer. Qu'est-ce qui la faisait rire ? »

J'ai alors expliqué à mon ami qu'en français le mot « auto » se prononce exactement comme « Otto » chez nous. « Ah ! C'est donc ça... », dit mon ami, rassuré.

Dès lors, chacune des soirées passées dans notre nouveau logis commençait par la récapitulation des nouveaux mots de la journée. Même Otto n'a bientôt plus tellement eu de difficultés avec la langue et, par la suite, quand les jeunes gens du village venaient nous voir le dimanche, lui et moi parlions même français l'un avec l'autre.

Nous nous sommes vite rendu compte que nous avions énormément de préjugés à l'égard des Français. Quelles bêtises ne nous avait-on pas serinées concernant nos voisins d'outre-Rhin ! Nous nous sommes aussi aperçus que c'était évidemment la même chose dans l'autre sens. Il y avait donc certaines idées à revoir des deux côtés. Et mieux on arrivait à se comprendre, plus on se rapprochait. Au bout de quelques mois seulement, nous nous sentions pratiquement intégrés. Sur le plan physique, cependant, nous avions encore un certain retard à rattraper.

Au camp de prisonniers de Langres, nous n'aurions jamais pu imaginer que nous serions capables un jour d'accomplir un travail aussi dur physiquement. Mais ce qui était encore plus inimaginable, c'était de tomber sur des gens qui nous initièrent pas à pas à la vie et au travail de la ferme, sans exiger l'impossible. Le jour où mon patron s'est aperçu que la fenaison était au-dessus de mes forces, il m'a prescrit une petite sieste pendant quelques jours, tandis qu'il préparait seul le travail de l'après-midi. Grâce à un tel traitement, à la qualité de l'alimentation et bien entendu grâce à notre jeunesse, nous avons vite repris non seulement des forces, mais aussi confiance en nous. Nous en sommes arrivés bientôt au point où nous pouvions discuter de problèmes liés au travail avec notre patron, en haussant le ton, presque comme à la maison.

Nous avons noué aussi quelques amitiés et fait des bêtises comme le font les jeunes gens du monde entier. Le jour où, par exemple, on nous a raconté que les Français avaient l'habitude dans la nuit précédant le 14 juillet de lancer des pétards, nous avons enfin eu l'occasion d'utiliser intelligemment nos « trouvailles ». Il s'agissait d'abord d'un petit mortier en fonte, hélas sans poudre. Puis Otto a découvert juste à temps, dans une grange abandonnée, quelques ceintures de munitions pour mitrailleuse restées là depuis la guerre. Nous avons donc assez de poudre à canon et, accompagnés de quelques Français, nous avons traversé le village durant la nuit du 13 au 14 juillet, arrachant bruyamment les habitants à leur sommeil. Il faut imaginer la scène : nous étions des prisonniers de guerre allemands, et pourtant personne ne nous en a tenu rigueur, au contraire les gens riaient ! Le lendemain, lorsqu'on nous a invités à danser au bal du 14 juillet, nous avons tout de même préféré y renoncer parce qu'il y avait

là des gens de la ville et que nous n'étions pas sûrs qu'ils souhaitaient festoyer avec « l'ennemi vaincu ». Les paysans, quant à eux, nous traitaient depuis longtemps comme des gens tout à fait normaux.

Nous n'avions en réalité aucune raison de nous plaindre. Cependant, le mal chronique du pays nous empêchait de considérer notre situation de travailleur agricole comme un épisode de notre vie uniquement agréable. Un jour, en labourant, j'ai rencontré un paysan du village voisin et, comme j'étais le plus jeune, je suis allé à sa rencontre, selon l'usage, pour engager une petite conversation : « Il fait beau aujourd'hui... » et le genre de banalités que l'on dit dans ces cas-là. Il s'y est volontiers prêté et nous avons abordé divers sujets en fumant quelques cigarettes. J'ai fini par lui demander pourquoi il ne réclamait pas lui aussi un prisonnier de guerre qu'il aurait pu facilement employer dans sa très grande exploitation. « Vous savez », m'a-t-il répondu posément, « dans ma famille nous ne sommes pas d'accord pour participer à cette forme d'esclavage moderne. Je l'ai même déjà dit publiquement, il faut bien que quelqu'un commence à en parler. » Cette opinion d'un Français sur notre statut de prisonniers de guerre m'a beaucoup surpris. C'était nouveau, voire révolutionnaire pour l'époque. Aujourd'hui, c'est-à-dire plus de cinquante ans plus tard, grâce à Dieu et à des gens comme lui, ce genre de rapports entre Allemands et Français n'est plus imaginable. L'anecdote suivante le prouve bien.

Il y a quelque temps, alors qu'Otto et moi étions en visite chez nos amis français, une jeune fille de 19 ans qui nous connaît depuis sa plus tendre enfance nous demanda : « Au fait, comment on vous a connus tous les deux ? Vous venez quand même de très loin. » Nous lui avons raconté que, bien avant sa naissance, nous avons travaillé pendant quatre ans chez ses grands-parents, en tant que prisonniers de guerre. Interloquée, elle nous a regardés et se tournant brusquement vers son grand-père, elle lui a demandé : « C'est vrai, Papi ? » - « Bien sûr que c'est vrai. » confirma-t-il. Elle a réfléchi un instant et a continué : « Et comment est-ce que vous pouvez encore être liés d'amitié avec notre famille alors qu'on vous on a obligés à rester ici ? » - « Tu sais », lui avons-nous répondu « premièrement tes grands-parents n'étaient absolument pas responsables de cette situation, et deuxièmement ils ont dès le début été très corrects avec nous, ce qui n'était pas du tout évident à l'époque. Et comme entre temps non seulement tes grands-parents, Otto, Jean et vous qui êtes autour de cette table, mais aussi presque tous les citoyens raisonnables de nos deux pays se sont rendu compte que les Français comme les Allemands peuvent être des gens très agréables, la cohabitation entre nos deux peuples se passe désormais très bien - pas vrai ? »

(Traduction : Barbara Fontaine)

UN PRISONNIER SAUVE UNE FAMILLE ALLEMANDE

RAINER HUTH

Si on m'avait proposé de formuler un vœu, j'aurais répondu que j'aimerais un jour faire la connaissance de Raoul Marie.

En juin 1965, j'ai eu la chance de voir exaucer un de mes vœux les plus chers : à savoir participer à l'échange scolaire avec Dinan, bonne nouvelle que je rapportai de l'école. Mon père s'exclama alors : « Si Raoul savait ça, il serait fou de joie ».

Qui était ce Raoul ? C'était le prisonnier de guerre qui avait travaillé entre 1941 et 1945 dans l'établissement horticole de mon parrain, à Volkach-sur-le-Main. A son arrivée, ma cousine Liselotte avait dix ans. Elle admirait son aspect soigné et se souvient encore aujourd'hui de ses cheveux gominés. C'était un Français vraiment charismatique qui a mystérieusement disparu à l'arrivée des Américains, en avril 1945. Aujourd'hui encore, on raconte à son sujet des anecdotes et des faits miraculeux.

Ainsi, de vieux habitants de Volkach se souviennent qu'il ramassait des escargots dans les vignobles pour les cuisiner et les manger. Mon père raconte qu'au cours d'une de ses permissions il s'était lié d'amitié avec Raoul, de onze ans son aîné, qui lui parlait de ses vignobles au pied des Pyrénées, de ses abricotiers en fleurs en plein hiver. Mon père disait aussi qu'il lui avait « remonté les bretelles sur le plan idéologique et remis les idées en place ».

En outre, il y a une action de Raoul que les habitants de Volkach n'ont jamais oubliée.

En mars 1945, Raoul était invité à dîner chez le forgeron, le voisin de mon parrain. Le forgeron était seul car toute sa famille était hospitalisée à la clinique ophtalmologique de Würzburg. Alors qu'il s'était absenté, sa maison avait subi d'importants dégâts dus à l'explosion d'une bombe et des éclats de verre avaient provoqué de graves blessures aux yeux de tous ses proches. En mangeant un morceau de pain avec du jambon, Raoul demanda des nouvelles de la famille du forgeron. Apprenant que celle-ci se faisait soigner à Würzburg, il lui dit aussitôt : « Va tout de suite à l'hôpital et sors-les de là ! Tu es mon ami, fais-moi confiance, il faut absolument qu'ils quittent Würzburg ! Je ne peux pas t'en dire plus. »

Le forgeron fit confiance à Raoul, emprunta un camion propulsé au charbon de bois pour aller chercher sa famille – dont un enfant qui avait perdu la vue – et l'emmena à Wiesentheid au château Schönborn qui servait d'hôpital. Une semaine plus tard, le 16 mars 1945, le centre de Würzburg fut totalement détruit par une attaque aérienne comme d'ailleurs l'abri anti-aérien de la clinique ophtalmologique touché de plein fouet. Il n'y eut aucun survivant. Raoul avait sauvé la famille du forgeron.

Mais d'où savait-il que Würzburg allait être bombardé ? Et où était-il à présent ? A Volkach, il était connu et apprécié de tous, des jeunes comme des vieux et surtout des femmes qui achetaient volontiers des fleurs à ce charmant Français au regard espiègle. On murmurait qu'à la mi-avril 1945, il avait dû tenter une nouvelle évasion.

Juillet 1999. Je suis installé à mon bureau en train de corriger les derniers devoirs de français de l'année scolaire lorsque le téléphone sonne. C'est Helmut W., né à Landshut, Français d'adoption et professeur d'allemand au collège de Larche jumelé avec notre école. Il me raconte : « La semaine dernière, j'ai rendu visite à mon beau-père hospitalisé au centre de rééducation de Collioure à côté d'un vieux monsieur aux cheveux blancs très gentil, en chaise roulante lui aussi, qui a compris que je suis originaire de Bavière. Je lui ai raconté que depuis dix ans j'y retourne régulièrement dans le cadre d'un échange scolaire. Il m'a répondu qu'il avait été prisonnier de guerre dans les environs de Würzburg et qu'il aimerait tellement savoir ce qu'étaient devenus ses anciens amis et relations là-bas. »

Une semaine plus tard arrive une lettre de Helmut. J'ouvre l'enveloppe et je lis « il... s'appelle Raoul Marie et a travaillé pendant quatre ans dans l'établissement horticole S. à Volkach. » Incroyable ! C'est bien « notre » Raoul ! Il est toujours en vie ! Deux minutes plus tard, je téléphone à Helmut. « Pas possible » me lance-t-il, quand je lui révèle de qui il s'agit. Ensuite, grâce au minitel, il trouve immédiatement son adresse et son numéro de téléphone. « Fais attention », me prévient Helmut, « il est certes encore en forme, mais il va tout de même sur ses quatre-vingt-dix ans. » Où est le numéro des cousins de Volkach ? C'est la cousine Liselotte qui décroche. Je lui raconte rapidement l'histoire. « Incroyable. Oui, c'est lui. Il a toujours dit qu'il était originaire d'un petit village dans les environs de Perpignan. »

« Oui ». C'est la voix d'un homme très âgé. Je me présente, je parle lentement et distinctement et lui explique qui je suis. J'ai la gorge serrée et l'émotion est telle que je peux à peine parler. Cet homme, qui avait jadis incarné en pleine guerre l'amitié franco-allemande, s'était rendu utile là où il le pouvait. Sans le bon souvenir qu'il avait laissé à Volkach, mes parents ne m'auraient peut-être pas autorisé à participer à l'échange scolaire avec Dinan, et je ne serais jamais devenu professeur de français par la suite... Sa voix semble hésitante. « *C'est un coup du sort. Venez le plus*

tôt possible. *J'ai 87 ans.* » A Volkach, la nouvelle que Raoul est encore en vie se répand comme une traînée de poudre chez les personnes âgées.

3 novembre 1999, 19 heures, Banyuls-des-Aspres, rue de la Poste. « Le voilà, c'est lui ! » Après plus de 54 ans, Liselotte et Raoul tombent dans les bras l'un de l'autre. Je l'observe. Il paraît beaucoup plus petit que sur les photos de l'époque. Ses cheveux sont blancs comme les neiges éternelles du Canigou que l'on devine encore à l'horizon... On a beaucoup de choses à se raconter. Je dois traduire. Cela fait 54 ans que Raoul n'a plus parlé allemand. « Pourquoi as-tu soudainement disparu sans un adieu ? »

L'explication est simple : les Américains étaient entrés dans Volkach en avril 1945, lui avaient fait prêter serment sur leur drapeau et lui avaient fait revêtir un uniforme de la „*Military Police*“. De mai à décembre 1945, il avait donc travaillé à Würzburg pour la police militaire américaine, assurant la sécurité de la gare et veillant surtout à ce que les livraisons de médicaments, destinées à l'hôpital américain, ne soient pas détournées vers le marché noir. Ce n'est qu'à Noël de la même année qu'il a pu rentrer chez lui où sa femme et sa fille l'attendaient impatiemment ainsi que le travail. Son vignoble était en piteux état. Il a eu beaucoup de mal à arracher les pieds de vigne un à un avec son unique cheval, puis à planter hectare par hectare de nouveaux cépages, du Grenache, du Syrah et du Carignan.

Les voisins de Liselotte, les membres survivants de la famille du forgeron, veulent à tout prix savoir comment Raoul avait appris que Würzburg allait être bombardé. « A Volkach, nous étions quarante prisonniers français et nous formions un commando de la Résistance. Nous possédions un récepteur radio, un appareil à quartz à hautes fréquences qu'un avion allié nous avait largué. L'un de nous écoutait en permanence les émissions de la BBC, „*Ici Radio-Londres, les Français parlent aux Français*“. Les messages codés destinés à notre commando de Volkach commençaient toujours par la phrase „*Les fermiers ne sont pas d'accord*“. Un jour, la nouvelle tomba qu'une attaque aérienne massive sur Würzburg était imminente, mais la date exacte ne fut pas mentionnée. C'est alors que j'ai prévenu vos voisins ».

Le 21 janvier 2004, Raoul aura 92 ans. Son désir de se rendre à Volkach et de revoir ses amis ne sera sans doute pas exaucé. Ses jambes sont défaillantes, mais son esprit reste vif. Depuis lors, nous lui avons rendu visite à quatre reprises. Quand il parle du passé, je l'enregistre sur magnétophone : la captivité en 1940, près de Dunkerque ; la guérison d'une blessure à l'Hôpital militaire Marian-Hill de Würzburg où une habitante inconnue lui proposa de l'aider à s'évader – apparemment à Würzburg aussi, il existait en pleine guerre un réseau organisé de Résistants allemands. Puis il y a eu le travail obligatoire à Würzburg, dans les vignobles de l'hôpital Saint-Jules, à Randersacker, puis à Volkach dans l'entreprise de mon par-

rain. Il y eut aussi une spectaculaire tentative d'évasion à bord d'une Audi de l'époque volée qui l'a mené jusqu'au lac de Constance, puis malheureusement reconduit à Volkach, car la frontière suisse était trop bien gardée. Cette virée spectaculaire de Raoul à travers la moitié de l'Allemagne a même fait l'objet d'une série de photos prises avec un vieux Leica. Puis, fin 1944, il y eut la visite inattendue de von Krosigk, le ministre des Finances du Reich, venu rendre hommage à une famille de grands industriels évacuée à Volkach. Connu de cette famille qui lui achetait des fleurs, Raoul fut convié à la réception où le champagne coula à flot. Le ministre lui demanda alors s'il croyait à l'avenir du communisme en Allemagne après la guerre.

« Et qu'as-tu répondu ? », demande mon fils. « *Non, pardi !* » Là, Raoul ne s'est pas trompé.

Si je peux me permettre de formuler un autre vœu, je souhaite que Raoul profite de la vie le plus longtemps possible. Nous ne l'oublierons jamais. Et le jour de son anniversaire le 21 janvier, nous lui retéléphonerons et boirons à sa santé un verre de Château Planères, un vin rouge provenant de son vignoble.

(Traduction : Johannes Honigmann)

LA CHAPELLE SURPLOMBANT LE BUNKER

WILHELM WAIBEL

Noël 1945.

Ma ville natale, Singen am Hohentwiel, est occupée par l'armée française et moi, enfant de chœur âgé de 12 ans à peine, je suis en route avec le curé de la paroisse catholique de Saint-Joseph pour célébrer une messe qui sort de l'ordinaire : une messe de Noël avec des soldats allemands, prisonniers de guerre dans le camp de la zone industrielle de Singen.

A l'entrée, je suis sévèrement contrôlé par le gardien. S'ensuit une messe de Noël d'un genre particulier, simple et sobre, dans un baraquement en bois. Le chant « Douce Nuit ! Sainte Nuit ! » prend tout à coup des accents bien différents de ceux qu'il avait à la maison, lorsque j'étais enfant. Il y a de la tristesse, mais aussi quelque chose d'inoubliable pour moi dans la voix rauque de ces hommes qui chantent dans leurs vestes grises. Cette mélodie, fredonnée ce soir-là dans toutes les familles de la sphère germanophone, est teintée de mal du pays. Puis on proclame lors de la messe « Paix sur la terre, à tous les hommes de bonne volonté ». Je sens de la tristesse dans ce lieu et je suis heureux de pouvoir ensuite retourner dans ma famille qui est, Dieu soit loué, plus ou moins sortie indemne de la guerre. Les prisonniers allemands restent derrière les barbelés, dans leurs baraquements : la paix sur terre ? L'espoir ? Dans toute l'Allemagne règne la misère. La faim est devenue le lot quotidien des familles, des enfants.

Dimanche après dimanche, j'accompagne le curé célébrant la messe dans le camp qui, au printemps 1946, est déplacé à proximité de la zone industrielle de Singen. Il y a là une bonne douzaine de baraquements vides en bois parce que leurs habitants, des travailleurs forcés déportés d'Europe de l'Est, peuvent désormais rentrer dans leur pays. Sous ces baraquements, il y a des bunkers datant de la guerre qui ont provisoirement servi de prison, puis dernièrement de refuges. Des dirigeants du parti nazi y ont aussi été brièvement incarcérés, suivis par les soldats allemands faits prisonniers.

Dans le camp sévissent toujours la faim, les contrôles stricts, ainsi que le mal du pays ! Maintenant, notre curé se rend souvent dans les villages avoisinants pour quémander de quoi manger pour les compatriotes prisonniers afin d'éviter le pire au camp de la faim de la zone industrielle de Singen.

Puis, en mars 1946, il y a un changement de direction au camp : l'officier de carrière français Jean Le Pan de Ligny, un noble de Bretagne, devient commandant du camp Bonaparte. Extérieurement, rien ne change : barbe-

lés, tours et postes de garde continuent à assurer la sécurité du camp, un retour dans les familles n'est pas à l'ordre du jour. Le dimanche, je suis toujours enfant de chœur et je vais à la messe avec le curé Josef Härtenstein. Les soldats allemands sont toujours prisonniers de l'armée française et vivent toujours dans leurs baraquements. Mais avec cette nouvelle direction, le changement d'esprit est perceptible, le camp Bonaparte devient plus humain.

A l'entrée, je suis à peine contrôlé, de temps à autre, je suis autorisé à déjeuner au mess français des officiers, tout près du camp, ce dont je suis très reconnaissant, car à cette période, les mères ont grand-peine à nourrir correctement leurs enfants. En essayant de m'entretenir avec les gardiens, j'ai soudain la possibilité de mettre concrètement à l'épreuve les quelques phrases de français que je me suis appropriées au lycée. Certains dimanches, des soldats allemands originaires de Singen et des environs reçoivent du commandant du camp des « permissions sur l'honneur » - et pas un ne manque à l'appel.

C'est à cette période également qu'intervient la création d'un groupe de music-hall et d'une équipe de foot qui a même le droit de jouer en dehors du camp. De temps à autre, les fins de semaine, je peux accompagner l'équipe partant en camion pour des matchs extérieurs. Parfois, je peux même récupérer un ballon de foot usé - ce qui pour nous les enfants est sensationnel dans cette situation de pénurie - ballon d'ailleurs qui servira encore longtemps aux gamins que nous sommes.

Les contacts personnels avec les prisonniers ne sont plus interdits, de sorte que souvent le dimanche, je peux amener à la maison un prisonnier de guerre qui fait office de sacristain. En une phrase : grâce à ce changement de direction, le camp de la faim est devenu un camp modèle, nettement marqué par l'esprit du commandant français. Selon ses propres dires, il a été fait prisonnier à Nuremberg lors de la Deuxième Guerre mondiale et y a été traité « humainement ». Outre son propre caractère, cela a certainement influencé sa façon de traiter les prisonniers allemands se trouvant sous ses ordres.

Dans ce camp Bonaparte et à travers lui se produisent en effet des choses extraordinaires marquées par les principes du commandant : l'équipe de foot et le groupe de music-hall peuvent utiliser l'argent des entrées pour venir en aide aux familles de camarades prisonniers en grande détresse. Un phénomène à noter en passant : à Singen, le football sera profondément marqué par cette équipe de prisonniers dont certains joueurs resteront à Hohentwiel après la dissolution du camp et deviendront les véritables piliers du football d'après-guerre de Singen.

Mais de Ligny, le commandant du camp, est à l'origine de plus grands bouleversements encore : en 1946, il donne aux prisonniers allemands la mission

de construire une petite église dans le camp Bonaparte. Parmi les prisonniers, tous les corps de métier du bâtiment sont représentés. L'un d'entre eux, Wilhelm Gottschalk, ingénieur en travaux publics à Stralsund est chargé de la planification des travaux. Le commandant du camp choisit l'un des trois projets proposés dont la construction commence en 1947, dans des conditions difficiles. Et, les bunkers, invisibles d'en haut, parcourant aujourd'hui encore l'espace du camp comme une toile d'araignée, jouent une fois encore un rôle déterminant. La chapelle des prisonniers est construite au-dessus des bunkers devenant ainsi un point de jonction entre guerre et paix. Dans le camp, toutes les énergies sont mises à contribution pour accomplir une mission presque impossible. A cette fin, le commandant français, aidé par des prisonniers allemands, s'aventure dans des combines hasardeuses. C'est autour de Singen, dans les forêts abîmées par les bombyches, que des prisonniers abattent le bois nécessaire à la construction de la charpente. Dans une briqueterie voisine, des soldats allemands employés à la fabrication des briques sont chargés d'en destiner une sur trois à la construction de la chapelle.

Tous les dimanches, lorsque je me rends avec le curé à la messe du camp se déroulant dans le baraquement du music-hall, je peux observer la progression de la chapelle, pierre après pierre. Les prisonniers travaillant habituellement le bois se consacrent à la voûte et à la charpente, un forgeron travaille de manière ancestrale à la fabrication de lustres et d'appliques et – pour moi, le plus fascinant – c'est le jeune prisonnier de guerre Heinz Ort de Nuremberg qui conçoit les tableaux de l'autel. Il y peint un saisissant chemin de croix et représente des scènes bibliques sur les vitraux de la chapelle. Il remplace d'ailleurs les visages des personnages bibliques par les portraits de personnes vivantes : de Ligny, le commandant du camp en capitaine de Capharnaüm, sa femme en Marie dans la crèche. Les visages de prisonniers allemands sont également immortalisés sur les vitraux. Ainsi, dans la tentation du Christ, Heinz Ort donne par exemple au diable le visage d'un prisonnier peu apprécié qui ne cessait de dénoncer ses camarades auprès des gardiens français.

Le 9 novembre 1947, c'est un grand jour au camp Bonaparte. Des officiers français de haut rang sont venus fêter la bénédiction de la chapelle Sainte Theresia avec les gardiens français et les prisonniers de guerre allemands. L'évêque militaire français, Monseigneur Picard de la Vacquerie, célèbre avec l'évêque auxiliaire de Fribourg, Wilhelm Burger, la bénédiction de la chapelle. Le chœur des soldats chante alors le cantique « Louez le Seigneur » et l'orchestre du camp confère à la bénédiction un cadre solennel. L'évêque de l'armée française remercie les autorités d'occupation et explique que la France n'a pas oublié qu'elle est première fille de l'Église. La guerre implique nécessairement qu'il n'y ait qu'un seul vainqueur et par conséquent, que les ressortissants d'un côté ou de l'autre soient faits

prisonniers. Concernant leur traitement, il y a deux méthodes : la manière forte et la méthode chrétienne. La France a choisi ici la méthode chrétienne et humaine. A ce moment-là, l'évêque français exhorte les Français et les Allemands à trouver dans l'amour le chemin de la réconciliation. Celui qui voudra une autre guerre devra se heurter à un bloc d'amour.

A partir de ce jour, les messes pour les prisonniers seront célébrées dans la chapelle. C'est là également que se tiennent les offices protestants. La première messe de Noël dans la chapelle reste pour moi inoubliable : avec, au moment le plus émouvant, le « Douce Nuit ! Sainte Nuit ! » qu'entonnent en chœur plus de 300 soldats.

Tous ces faits, aussi positifs soient-ils, ne peuvent bien entendu faire oublier que le camp n'a été dispersé que le 25 septembre 1948, soit trois ans et demi après la fin de la guerre. Une âpre destinée pour les prisonniers. Après la fermeture du camp, cette âpre destinée se transmet aussi à la chapelle. Pendant des décennies, à cause de problèmes de propriété non résolus, elle reste un « corps étranger » dans la zone industrielle de Singen, toutefois en partie soutenue par quelques personnes. Plus tard, des Italiens, de confession catholique, travaillant et vivant à Singen en prennent possession et y célèbrent leurs messes aujourd'hui encore. C'est ainsi que, grâce à de courageuses initiatives privées émanant de citoyens et d'ecclésiastiques de Singen, la démolition qui a menacé la chapelle pendant des années a pu être évitée. Elle est rongée par le temps ; personne ne se sent compétent ou responsable et pendant des décennies, elle reste donc ce que je formulais sur le ton de l'admonestation le jour du 50^e anniversaire de sa bénédiction : « Cette chapelle est l'enfant mal-aimé des débuts de la relation franco-allemande ! »

Le Pan de Ligny, le commandant du camp d'alors n'a pas revu « sa » chapelle après la fermeture du camp. Il est décédé à Vannes, le 15 octobre 1976, à l'âge de soixante-huit ans. Mais les relations avec ses cinq filles sont bonnes. Lors de la fête de la chapelle, trois d'entre elles sont déjà venues à Singen.

Aujourd'hui, la chapelle Sainte Theresia est « classée monument historique pour des raisons liées à l'histoire locale ». Elle est désormais propriété de la ville de Singen. D'ici peu sera créée une association de soutien chargée de veiller sur cet extraordinaire petit édifice religieux et sur l'utilisation qui en sera faite.

Quant à moi, qui ai accompagné et été accompagné tout au long de ma vie par la chapelle Sainte Theresia, je suis sûr qu'à Hohentwiel elle restera un monument pour la paix et l'entente entre les peuples et symbolisera toujours les premiers pas de la réconciliation franco-allemande.

(Traduction : Marielle Roffi)

AMOUR D'APRÈS-GUERRE

M. & MME GREISNER

Vous demandez des témoignages concernant des rencontres franco-allemandes. En voici une qui se solde par 56 ans de vie commune. La nôtre : un jeune Allemand prisonnier de guerre et une jeune fille française se rencontrent et ce sera pour la vie. Nous sommes dans un petit village de Côte d'Or en 1947. C'est encore si près de cette guerre qui aura coûté cher à nos nations.

Elle :

Mon séducteur s'appelle Egon de son prénom. Il vient des bords de la Baltique, son père est officier. A 17 ans, son bac en poche, il est mobilisé. Envoyé aussitôt combattre en Russie, submergé par une guerre implacable, il en revient et connaîtra des affectations multiples. Il est fait prisonnier le 13 mai 1945 par les Russes qui le passent aux Américains et qui le transmettent aux Français. Il échouera dans un camp. Ayant connu la faim, il déclare être paysan espérant être mieux nourri dans une ferme. C'est ainsi qu'il arrive dans mon petit village. Sans que je le sache, il était là depuis un an et demi, lorsqu'un jour de septembre je le vis derrière la haie vive où j'avais coutume d'aller grappiller les belles mûres juteuses de l'automne. Son destin devait changer ainsi que le mien à partir de ce jour-là ! Car je suis la jeune fille qu'il épousera !

M'apercevant, il s'arrête, nous échangeons quelques mots. C'est le coup de foudre. Il a l'allure et le physique d'un jeune premier ! Intelligent sûrement, bien élevé, l'air droit et honnête, je sais que je ne pourrai pas vivre sans lui. Après quelques rencontres discrètes, notre passion est partagée. L'affaire est pourtant terriblement compliquée. Je suis prise au piège entre l'amour et l'affection que je porte à mes parents très aimés. Cas de conscience irrésoluble.

Voici pourquoi : mon père alsacien a fui son Alsace en 1914 pour s'engager comme volontaire dans l'armée française. Valeureux soldat, il est grièvement blessé. Récipiendaire de nombreuses décorations et citations, comme n'importe quel « Poilu » il déteste tout ce qui est allemand. Ce n'est pas tout ! En 1942, dénoncé, il est arrêté comme résistant. La Gestapo vient nous le prendre le jour de Noël. Effectivement, notre maison est la dernière escale, avant la zone libre, d'une filiaire de prisonniers français évadés et de STO réfractaires. Notre père laisse sa famille dans le désarroi. Il partira pour Buchenwald et par chance reviendra vivant le 2 juin 1945.

Imaginez ma situation, j'étais la fille aînée de ses huit enfants, quel dilemme ! Impossible pourtant de renoncer à notre passion ; notre amour reste-

ra secret jusqu'à ce que l'instinct maternel souffle à ma mère qu'il se passait quelque chose ! Elle me prit sur son cœur et me dit : « Petite fille, tu es si rayonnante de bonheur, avoue, tu es amoureuse ». Qui est-ce ? Les mots me manquent pour décrire sa stupeur ! Mais elle aussi avait fait un mariage d'amour d'abord contesté. Elle fut la seule à savoir. Elle exigea de connaître l'élu de mon cœur. Je la conduisis dans un bosquet d'arbres jouxtant notre parc où Egon attendait. Ils se sont entretenus un moment, elle a conclu : c'est un garçon bien, j'en suis sûre. Son beau regard bleu ne trompe pas. Dès lors, elle est devenue un petit peu complice.

Notre détermination à jamais de ne plus nous quitter était de plus en plus évidente. Il nous fallait un symbole : « Ce furent deux anneaux d'argent glissés à nos doigts ». Ce furent nos fiançailles un soir de mai 1947. Quel tendre souvenir, ces anneaux ne nous ont pas quittés, seules nos alliances d'or sont venues s'ajouter à nos anneaux d'argent, double serment celui de notre mariage le 30 juin 1948. Un décret permettant aux prisonniers d'acquiescer le statut de travailleur libre et de se marier parut dans la presse. Egon fit la demande qui lui fut accordée. Discrètement nous allâmes nous marier à Paris, puis nous disparûmes en Provence durant quelques années où naquirent nos trois premiers enfants.

Le temps était venu de remonter en Bourgogne. Nous avons été chaleureusement reçus par tous. Une vie normale commençait. Notre union, comme tout couple, a eu des difficultés, des ennuis, des satisfactions, des peines et des joies. Main dans la main, nous avons franchi les obstacles. J'ai toujours eu confiance en la détermination et le courage de mon compagnon. Avec le temps, nous avons acquis une vie douce et agréable... Merci à mon mari pour sa fidélité, sa protection constante, le souci qu'il a de moi. Il est ma valeur sûre, je l'aime. Notre famille nombreuse vit dans une harmonie affectueuse, c'est notre bonheur.

En résumé, cette mixité de notre couple n'a pas d'effet négatif. Egon a gardé une certaine rigueur germanique et une retenue due sans doute à sa culture protestante. C'est un plus à ajouter à nos valeurs. Surtout ne pas clore ce récit sans y ajouter la meilleure des anecdotes, concernant le sujet qui nous intéresse.

La voici : en 1974, lors du mariage de notre plus jeune fils, qui se fit à l'Hôtel de Ville de Dijon, Monsieur Pujade, alors député-maire de la ville, après un talentueux compliment aux jeunes mariés, nous prit à part et nous dit : « Je me suis aperçu d'après votre livret de famille que vous étiez des précurseurs de l'amitié franco-allemande. Je vous en félicite chaleureusement ». Il avait en bandoulière l'écharpe tricolore ! Nous nous sommes embrassés, la larme à l'œil. Ce compliment inattendu était l'adoubement d'une belle histoire.

Lui :

J'ajouterai à ce récit qu'après ma naturalisation en 1955, je me suis bien et rapidement intégré dans ma nouvelle patrie et je suis heureux d'avoir fait ce choix. J'aime la France qui est devenue ma seconde patrie, mais je garde des liens avec mes nombreux cousins d'outre-Rhin, pays de mon enfance.

Notre famille a grandi, nous avons eu cinq enfants, huit petits-enfants et trois arrière-petits-enfants et nous en sommes heureux. Mon amour pour mon épouse est toujours le même qu'au premier jour de notre rencontre et nous sommes heureux d'être encore ensemble à nos âges et pour longtemps encore j'espère. Nous fêterons dans quatre ans nos noces de diamant au sein de notre grande famille.

LA CLAIRE FONTAINE

KARL-HEINZ SOMMER

C'est l'histoire de Jacqueline et Heino. Jacqueline est mon épouse et moi je suis Heino, le narrateur.

C'était le 9 septembre 1951. De retour au camp, sale et recouvert de poussière de la carrière, je vis une jeune fille aux longs cheveux noirs et aux grands yeux lumineux, assise, en train d'éplucher des pommes de terre devant le baraquement servant de cuisine. Plus tard je l'appellerai souvent « *Ma claire Fontaine* ». Elle s'appelait Jacqueline. Je lui ai adressé la parole et on a échangé quelques mots et ce fut le début d'une grande histoire d'amour.

Le lecteur va se demander : où se trouvait ce camp et de quel type de camp s'agissait-il ? Pour l'expliquer, il me faut revenir loin en arrière.

C'était fin 1945, j'étais jeune soldat. Je venais de sortir de l'hôpital militaire et ne pouvais pas retourner dans ma contrée natale située à l'est de l'Allemagne de l'Est. Je suis donc resté à Hildesheim où j'ai fait deux apprentissages successifs que j'ai terminés en 1950 après avoir interrompu le premier en raison d'un accident.

A Hildesheim, j'entrai en contact par hasard avec le camp du « *Service Civil International* ». Fondée juste après la fin de la Première Guerre mondiale par le Suisse Pierre Cérésole, cette organisation regroupait pour quelque temps un maximum de jeunes gens. Son objectif était de les faire travailler, discuter, chanter, nouer des amitiés pour éviter une autre guerre. Moins de vingt ans plus tard la Seconde Guerre mondiale éclatait. Hélas !

Moi aussi, j'ai voulu participer à l'un de ces camps. Je me suis donc inscrit et ai pris la route le 13 avril 1951 avec 50 DM en poche pour mon premier chantier SCI à Donaueschingen. Des jeunes gens venus d'une douzaine de pays s'y relayaient en permanence pour aider les membres de la *Neue Heimat* à bâtir leur maison. La plupart d'entre eux restait là une, voire deux ou trois semaines. Quant à moi, je m'étais engagé en tant que « *long termier* », c'est-à-dire pour une durée indéterminée. Le travail n'était pas rémunéré, excepté pour les « *longs termes* » qui touchaient cinq DM par mois. Tous les autres étaient uniquement logés et nourris. Chacun payait le déplacement de sa poche. C'est pourquoi la plupart d'entre nous arrivait en auto-stop – nous le disions à l'anglaise en *Hitch-hike*.

Après avoir passé trois mois environ à Donaueschingen, je suis allé dans un autre camp SCI situé près de Poitiers où l'on dénombrait jusqu'à seize nationalités parmi les volontaires venus travailler là. Nous aidions « *Les Castors* » (une structure identique à celle de la « *Neue Heimat* ») qui eux aussi construi-

saient leur maison de leurs propres mains. Au bout de six semaines, le camp a été transféré à Nantes. Quant à moi, j'ai travaillé à Poitiers environ deux semaines de plus en tant que manoeuvre pour gagner un peu d'argent car une fois de plus j'étais fauché. A la suite de quoi, j'ai rejoint les autres à Nantes pour aider à nouveau les « Castors ». J'ai alors été affecté à la carrière.

Après ce long préambule, je reviens à présent sur le début de mon récit. Jacqueline est arrivée au camp la dernière semaine. Le soir, lorsqu'il n'y avait ni programme, ni discussions, ni chant, on faisait de longues promenades. Elle me faisait visiter Nantes – car à l'époque elle y habitait – ou alors on marchait simplement main dans la main le long des quais de la Loire. On était heureux.

Au transfert du camp à Paris, je suis resté à Nantes pour gagner de l'argent et me payer le voyage vers le prochain camp situé en Angleterre. J'habitais encore dans un des baraquements et le soir Jacqueline venait assez souvent me rendre visite à bicyclette. Une anecdote amusante au passage : un samedi, j'étais invité à déjeuner chez elle. Alors que je venais de toucher mon salaire de la semaine de 5 000 anciens francs, grand seigneur, je l'ai invitée le soir. Après un excellent dîner couronné par une addition de 4 600 francs, j'ai mis mon billet de cinq mille francs sur la table en disant : gardez la monnaie. Après cela, j'étais aussi fauché que la semaine d'avant et j'ai dû recommencer le lundi à la carrière.

Tout le monde ne voyait pas d'un bon œil la relation de Jacqueline avec un Allemand. D'ailleurs, une de ses amies lui a écrit : Réfléchis bien c'est tout de même un Allemand. Ce sont surtout les anciens qui avaient du mal à l'accepter, contrairement aux camarades de Jacqueline, les « Jeannettes » des Guides de France. Mais on ne s'est pas laissé déconcerter. Notre amour et notre idéalisme nous portaient à œuvrer pour la construction d'une Europe unie et sans frontières. Quel sentiment indescriptible lorsqu'en 1963 le Général de Gaulle et le Chancelier Konrad Adenauer ont conclu la réconciliation franco-allemande. A l'époque, on était même persuadé que cela mettrait vingt ans. Beaucoup de choses ont été faites, il faut en convenir. Mais combien de travail reste-t-il encore à faire à l'avenir pour réussir à convaincre, dans les deux pays, les dernières têtes dures comme du béton ?

Trois semaines plus tard, nous avons dû nous dire adieu, direction l'Angleterre. Jacqueline restait à Nantes. Allait-on se revoir ? Qu'est-ce que le futur allait nous apporter ?

Faut-il nous quitter sans espoir/Sans espoir de retour,
Faut-il nous quitter sans espoir/De nous revoir un jour ?
Ce n'est qu'un au revoir mes frères,/Ce n'est qu'un au revoir,
Oui, nous nous reverrons, mes frères/Ce n'est qu'un au revoir

Le 16 octobre 1951, j'ai pris le ferry de Dieppe à Brighton. En Angleterre j'ai participé à deux chantiers. Avant de repartir en Allemagne, je vou-

lais prendre congé du bureau londonien du SCI le 18 décembre. C'est alors qu'on cherchait justement encore des volontaires pour un camp en Calabre, dans le sud de l'Italie. Comme Londres plôyait sous un épais brouillard et une fine bruine, je n'ai eu aucun mal à accepter d'autant plus que mon voyage en train de Londres à Cosenza était payé. Le voyage de retour en passant par Nantes – prévu pour passer Noël chez Jacqueline – tomba à l'eau en raison du refus du Consulat français de Londres de m'accorder un visa pour des raisons que j'ignore encore aujourd'hui.

En Calabre, on réparait une route. J'y suis resté environ trois mois tout en correspondant bien entendu avec Jacqueline pendant cette période. On s'est donné rendez-vous le 12 mars 1952 à l'Auberge de Jeunesse de Gênes. Nous sommes arrivés à Gênes en même temps, moi en auto-stop et Jacqueline en train. Disposant de six semaines et me connaissant, elle est venue non pas avec une valise, mais directement avec un sac à dos.

Dès le lendemain matin commença pour nous une magnifique période. Comme le dit Schiller si joliment : « Ô ! Qu'il dure et dure toujours, le temps somptueux du jeune amour ! » Après le petit déjeuner, nous avons pris la route – en direction du sud de l'Italie en agitant notre pouce en l'air. Le soir nous sommes arrivés à Lerici (au sud de la Spezia) où se trouvait à nouveau dans le vieux « castello » une auberge de jeunesse. Nous y sommes restés le lendemain. Nous laissant porter par les événements, nous nous sommes juré de rester ensemble pour toujours. Nous en avons informé les parents de Jacqueline par carte postale. En y repensant actuellement, on se dit que l'on était bien insouciant car cela faisait à peine trois semaines que l'on se connaissait et encore avec des interruptions. Mais nous étions heureux et nous étions très jeunes.

Nous avons poursuivi notre route jusque dans les montagnes de Calabre et y avons travaillé trois semaines avant de partir pour la Sicile. On dormait soit dans une auberge de jeunesse, soit dans une grange, soit dans des ruines. Quand rien de tout cela ne se présentait, nous passions la nuit à la belle étoile enroulés dans des couvertures au bord de la route. On était au printemps et il faisait chaud. Combien de femmes accepteraient de vivre dans de telles conditions ?

En Sicile, on a apprécié les paysages, Taormina, l'Etna, les palmiers et la mer. Après avoir dépensé tout notre argent, il ne nous restait plus qu'une seule issue : rentrer aussi vite que possible en France chez les « beaux-parents » à Aix-en-Provence. Nous sommes arrivés mi-avril affamés. Ils ne me connaissaient pas, je ne les connaissais pas. J'ai cependant été accueilli très chaleureusement par les parents et les frères et sœurs de Jacqueline. Qu'on s'imagine la situation : un Allemand, sept ans seulement après la fin de la guerre et par-dessus le marché un véritable va-nu-pieds sans le sou dont le seul bien était un vieux sac de la Wehrmacht. S'éparpiller dans les détails irait bien au-delà du cadre de ce récit.

En juin 1952, je suis retourné à Hildesheim où j'ai rapidement trouvé un poste à l'export chez un négociant en vins mousseux du Rheingau. Jacqueline m'a rejoint en Allemagne en août 1952 et après un long combat avec les administrations en France et en Allemagne qui a duré plus de six mois – formalités et reformalités – le 7 mars 1953, nous avons enfin pu nous marier à Wiesbaden.

En octobre 1954, j'ai changé d'emploi et ai intégré le service export d'une grande entreprise à Stuttgart. Après toutes ces années passées à tirer le diable par la queue, notre situation s'améliorait nettement, à tous points de vue, financier aussi. Ouf ! Nous tenions le bon bout. En 1955, notre fils Jean-Wulf est né, suivi en 1957 de notre fille Catherine. Avec les enfants nous avons parlé dès le début dans les deux langues, ma femme en français et moi en allemand. Et il en est toujours ainsi d'ailleurs. Entre nous deux, nous avons toujours parlé et continuons de parler français.

A la naissance de Maryvonne, notre petite dernière, j'avais déjà quitté Stuttgart et avais été muté à Vienne en Autriche comme directeur des ventes. La famille m'a rejoint à Vienne et nous y avons passé trois merveilleuses années. Nous avons pris beaucoup de plaisir à visiter la vieille ville si belle, les environs de Vienne, la forêt viennoise, le lac de Neusiedl. J'ai pu apprécier les excellentes possibilités de chasse qu'offre cette région car entre-temps j'avais un permis de chasse.

Après un séjour de plusieurs mois en Suisse, mon entreprise a décidé de me muter à Paris. De Vienne nous avons regretté l'atmosphère et la convivialité ainsi que les amis que nous nous étions faits là-bas qui nous ont terriblement manqué ! Et c'est à Paris que les difficultés de l'entreprise ont commencé et j'ai été obligé de la quitter au bout d'un an.

De retour à Stuttgart, après quelques étapes intermédiaires, je me suis mis à mon compte en achetant une entreprise. Arrivé à l'âge de la retraite, je l'ai revendue. Maintenant, nous « les deux vieux » vivons une retraite paisible et bien méritée. Et nous sommes très heureux.

L'année passée, en 2003, nous avons fêté dans un chalet du Jura souabe nos noces d'or dans l'intimité avec nos trois enfants, leurs conjoints / compagnons, dix petits-enfants et leurs amis. Ils nous ont chanté notre chanson : « A la claire fontaine... » Depuis peu, deux arrières-petits-fils sont venus agrandir notre famille.

Puissions-nous vivre heureux encore quelques années ensemble.

PS : J'aimerais encore ajouter qu'en plus de nous, deux autres couples se sont connus en 1951 au camp SCI de Nantes. Un couple franco-autrichien (elle française, lui autrichien) et un couple franco-néerlandais (lui français et elle néerlandaise). En 2003, nous nous sommes tous retrouvés à Nantes.

(Traduction : Nadia Mokaddem)

AMITIÉS PLURIELLES

GILLES BUSCOT

En 1952, dans une petite paillote bondée située à proximité du lac Majeur, un serveur italien eut la bonne idée de placer à la même table deux jeunes couples de nationalités différentes. Il était sans doute loin d'imaginer que son initiative allait marquer durablement la destinée de plusieurs familles françaises et allemandes.

L'un de ces couples était celui de mes parents. Français, jeunes mariés, ils effectuaient leur voyage de noces en Italie. Mon père, alors jeune cadre chez Simca, ne parlait guère l'allemand à l'époque, mais il maîtrisait bien l'anglais et l'italien. En entendant l'accent un peu « exotique » du jeune homme assis en face de lui, il engagea la conversation dans la langue de Shakespeare. L'homme répondit également en anglais, expliquant que sa femme et lui étaient allemands... Situation qui semblerait bien banale aujourd'hui ! Mais dans les années cinquante, il n'était pas évident qu'un couple français et un couple allemand déjeunent de bon cœur en tête à tête. Or ces quatre jeunes gens – Roland et Françoise, Wolfgang et Suzanne – faisaient précisément partie d'une génération d'Européens bien décidée à en finir avec les guerres et les vieux antagonismes. La sympathie fut si vive que les deux ménages passèrent le reste de leurs vacances ensemble. Puis, à l'heure des adieux, on se promit de se revoir et aussi de se confier réciproquement les enfants, lorsque ceux-ci seraient nés et auraient quelque peu grandi (1).

Les années ont passé et l'on tint parole. C'est mon frère aîné, Pierre, qui ouvrit le bal en partant pour Cologne, alors qu'il n'était âgé que de sept ans ! En venant le rechercher au bout de trois semaines, mes parents eurent la grande surprise de le voir jouer dans la rue avec une pléiade de petits enfants blonds et converser avec eux visiblement sans difficulté à ! L'événement fut même relaté, à l'époque, dans un petit entrefilet des *Kölnische Nachrichten* saluant ce bel exemple d'amitié franco-allemande. Puis vint le tour des enfants de Wolfgang et Suzanne : Thomas, puis Petra, qui avaient approximativement le même âge que mes deux frères aînés. Ils passèrent dès lors eux aussi une partie de leurs vacances d'été en France. Les membres de la famille Kreuser furent ainsi souvent les hôtes de notre maison de famille en Bretagne. Le confort y était encore précaire, et pour procéder à leur toilette, les invités se voyaient conviés à faire leurs ablutions au tuyau d'arrosage, au milieu des allées du jardin, entre les hortensias et les fusains ! Mon grand-père, en bon patriarche, maniait lui même le tuyau, quelque peu

(1) Wolfgang et Suzanne étaient déjà parents d'un petit garçon, Thomas, qui était resté chez sa grand-mère durant le séjour de ses parents en Italie.

surpris, la première fois, de voir les parents, Wolfgang et Suzanne, se dévêtir complètement pour se savonner. Mais il comprit vite que ce rapport moins pudique qu'entretiennent les Allemands avec leur corps fait partie de ces délicieux petits décalages culturels qui confèrent tout son charme au dialogue entre les peuples.

Une dynamique était lancée... Mon père se mit à apprendre l'allemand avec une méthode Assimil et à suivre des cours du soir à l'antenne du Goethe Institut qui venait de s'implanter dans notre ville natale, Arras. C'était l'époque bénie où l'on ne fermait pas encore les « *Goethe Institute* » en France, et les Instituts Français en Allemagne pour des raisons budgétaires ! L'amitié affichée du Général de Gaulle et du Chancelier Adenauer avait au contraire entraîné dans son sillage une multitude de jumelages venant élargir le cercle de nos amitiés germaniques.

On fit ainsi la connaissance d'une deuxième famille allemande, originaire de Menden, dans le *Sauerland*. Une photographie, prise sur le quai de la gare d'Arras, témoigne de la rencontre. On y voit mon frère aîné, Pierre et son nouvel ami Rainer, se tenant par l'épaule avec un autre camarade, sous le regard attendri de Monsieur Rohmer prenant appui sur sa canne. Plus âgé que mes parents ou que Wolfgang et Suzanne, Monsieur Rohmer – nous ne l'appelions pas encore Artur – avait perdu une jambe durant la Seconde Guerre mondiale sur le front russe de Leningrad et Alice, sa femme d'origine polonaise, avait fui les camps russes au cours d'une nuit mémorable avec un bébé dans les bras (2). Au sortir de la guerre, le foyer réuni qui avait perdu tous ses biens et ne souhaitait rien d'autre qu'« un toit pour s'abriter et un matelas pour dormir », s'était lui aussi juré d'œuvrer à un monde meilleur et à la réconciliation franco-allemande.

Artur, en bon instituteur doué du sens de la narration, devait plus tard nous régaler de ses récits sur l'ambiance du Berlin des années trente où fleurissaient les cabarets et les clubs de jazz... Ce rêveur épris de poésie et de musique allait un jour éveiller mon goût du jazz, me faisant découvrir Oscar Peterson et Louis Armstrong. C'est avec lui que, vers l'âge de onze ans, j'allai acheter mes premiers disques 45 tours dans une boutique d'Iserlohn, située à proximité de Menden ; et je revois toujours son image en écoutant les vieux standards des *Comedian Harmonists*.

Ainsi, une solide tradition s'ancra dans notre famille : celle d'un séjour d'au moins deux semaines, chaque été, dans une famille allemande. En retour, nous recevions bien sûr souvent nos petits camarades allemands : Thomas et Petra car notre amitié avec la famille Kreuser demeurait forte et belle ; mais aussi Rainer Rohmer, vite devenu « notre grand frère blond » à tous. Je le revois nous apportant des plaques de chocolat blanc qu'on ne trouvait

(2) Renate, la sœur aînée de Rainer.

alors quasiment qu'en Allemagne, ou bien, en hiver, nous offrant ces petits calendriers de Noël avec leurs fenêtres qui s'ouvraient sur des figurines en chocolat au lait. Rainer dut malheureusement parfois affronter des actes de racisme sur la plage du Croisic de la part d'enfants français qui le traitaient de « boche » et lui faisaient manger du sable ! Le récit de ces actes ne devait pas peu contribuer, par la suite, à développer chez moi un durable sentiment d'allergie envers toutes les formes de racisme et de clichés culturels – et Dieu sait s'ils sont parfois nombreux quand il s'agit de l'Allemagne.

Je garde de mes premiers séjours en Allemagne, vers l'âge de sept ans, des images et des impressions fortes : les phares blancs des voitures qui contrastaient avec les phares jaunes français ; cette odeur un peu fumée que prend parfois l'air qu'on respire dans certaines contrées de la Ruhr ; les façades crépies des maisons pour deux familles qui étaient loin d'être encore toutes repeintes à l'époque ; les beaux jardins ornés de roses et de sapins bleus, séparés par de simples croisillons en bois ou bordés de haies de charmilles ; les distributeurs à cigarettes à l'angle des rues ; les petits kiosques à journaux où l'on peut encore faire ses achats après la fermeture des magasins ; les tramways et les vélos omniprésents, ceux avec lesquels il suffit de rétro-pédaler pour freiner ; le goût des petites réglisses en forme de chat ; les lumières aux fenêtres le soir, beaucoup moins obscurcies qu'en France par des voilages... Même l'odeur des salles de bains n'est pas la même en France et en Allemagne !

Et puis il y avait les différences culinaires. La viande en sauce et les boulettes (*Knödel*) que l'on retrouve dans toute l'Europe centrale ; le repas du soir (*Abendbrot*), constitué de pain et de charcuterie que l'on accompagnait de tisane servie dans des verres gainés d'osier en regardant les informations du soir dont le générique devait rester inchangé durant plusieurs décennies ; les gros gâteaux des dimanches, moins sucrés qu'en France et beaucoup plus légers qu'on ne le dit...

Pourtant, je dois avouer que mon premier séjour seul outre-Rhin ne fut pas des plus roses. J'ai fus confié à des amis de Wolfgang et Suzanne, car ceux-ci venaient de s'expatrier pour quelques années en Égypte. Cette famille de Dortmund, les Coenders, me reçut certes très gentiment. Albert Coenders occupait un poste de direction dans les charbonnages de la Ruhr. C'était un grand colosse d'une infinie douceur. Je le revois s'oxygénant dans son jardin au sortir du travail. Il avait deux filles et un fils de mon âge, Martin, avec lequel je m'entendais bien (lui aussi vint plusieurs fois nous rendre visite). Mais à sept ans, je devais découvrir pour la première fois la signification des mots « cafard » et « nostalgie », surtout à la tombée de la nuit. Au cours des années suivantes je séjournai plutôt chez Artur et Alice qui m'entourèrent d'une délicieuse affection, devenant un peu mes grands-parents allemands. Mais vers l'âge de quinze ans, je décidai de moi-même

de retourner aussi chez la famille Coenders et cette fois, j'y passai d'excellents séjours qui contribuèrent à améliorer mon allemand. Il me faut reconnaître que durant les premières années, je parlais encore peu l'allemand. Mais lorsque l'on me félicite aujourd'hui sur mon accent allemand, je sais que c'est à ces immersions dès la petite enfance que je le dois.

Les années ont passé. La complicité avec Rainer est devenue de plus en plus forte. Pierre, François et moi avons d'innombrables souvenirs en commun avec lui, en France comme en Allemagne, depuis les sorties sur une vieille triplète, les soirées musicales jusqu'aux discussions les plus intimes... Avec les années, Rainer est devenu très attaché à la France, s'accompagnant à la guitare pour chanter Brel et Brassens. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est en Allemagne que j'ai découvert certaines chansons de Brassens et de Léo Ferré.

Parallèlement, mon frère François connut son grand amour d'adolescent avec Petra Kreuser. Je le revois partir fiévreusement à moto ou en train, vers l'âge de seize ans, pour de longs séjours à Cologne et même en Tanzanie où il accompagna ses parents auxquels il doit sans doute en partie sa vocation d'universitaire.

Nous avons aussi des souvenirs épiques de voyages en train entre la France et l'Allemagne, datant de cette époque où la *SNCF* et la « *Deutsche Bahn* » avaient tant de mal à échanger leurs informations : immanquablement, nous nous retrouvions dans le mauvais wagon, celui qui avait été séparé du train à Cologne pour être acheminé... vers Varsovie !

Et puis, à mon tour, je fis plus ample connaissance avec la famille Kreuser que j'avais peu vue durant ses années d'exil en Égypte et en Tanzanie, avec le couple fascinant de Wolfgang et Suzanne qui avaient orné leur maison des vestiges rapportés de leurs lointains voyages et avec les riches personnalités de Thomas, Petra et Sabine. L'adolescent studieux que j'étais découvrit aussi avec ravissement Cologne, sa bière si légère (la *Kölsch*) et la culture des « *Kneipen* », les cafés étudiants allemands...

Aujourd'hui, nous sommes tous plus ou moins parrains « franco-allemands » de nos enfants respectifs (3). Mais les conséquences de l'amitié initiale entre Roland, Françoise, Wolfgang et Suzanne ne s'arrêtent pas là. Rainer a souvent affirmé qu'il ne saurait s'entendre qu'avec une Française et, de fait, son épouse est originaire du Lubéron et leurs trois filles sont parfaitement bilingues ; François et son épouse, partis en 1988 à Tübingen,

(3) Petra est la marraine de Félix, fils aîné de François. François est lui-même parrain de Lukas, second fils de Petra. Rainer est le parrain de Marie, la fille aînée de Pierre, ainsi que de Camille, le troisième enfant de François. Nadine, l'épouse de Pierre (ma belle-sœur), est marraine de la seconde fille de Rainer, Clara. Je suis le parrain de Lena, la seconde fille de Sabine. Le mari de Sabine, Ludger, est parrain de ma fille Lucie.

gen pour un stage post-doctoral, se sont définitivement fixés en Allemagne et vivent actuellement à Léna avec leurs trois enfants – eux aussi bilingues. Enfin mon épouse et moi-même avons vécu dix années à Fribourg-en-Brisgau à l'issue desquelles j'ai été nommé maître de conférences au Département d'Études allemandes de l'Université Marc Bloch de Strasbourg. Cette décennie passée en Forêt-Noire et les amitiés profondes que nous avons liées là-bas mériteraient à elles seules un autre récit. Je me contenterai de dire ici que Strasbourg, par sa situation frontalière, nous permet aujourd'hui de combiner au mieux les cultures germanique et française dont nous sommes si profondément épris. Nés à Fribourg, mes deux fils aînés fréquentent, de même que leur petite sœur, les établissements internationaux de la capitale alsacienne et, ce n'est pas sans émotion, que je constate au quotidien leurs progrès dans la langue de Goethe et d'E.T.A. Hoffmann.

Ajoutons encore que parmi les autres foyers des familles que j'ai évoquées, nombreux sont les enfants qui parlent couramment les deux langues et fréquentent des sections européennes. Ainsi, tout récemment encore, l'une des petites-filles de Wolfgang et Suzanne, Philine, a choisi de séjourner un trimestre chez nous pour suivre des cours de classe de première dans un lycée strasbourgeois.

Le temps passe vite et semble s'accélérer comme les images des vieux films super-huit... Wolfgang Kreuser, Artur Rohmer et Albert Coenders ne sont déjà plus des nôtres... Mais leurs épouses, mes parents, la deuxième et la troisième génération de nos familles respectives demeurent le témoignage vivant de ces amitiés franco-allemandes, semées dans les années cinquante et soixante, et qui portent tant de fruits aujourd'hui.

Au nom de tous les êtres chers que je viens d'évoquer, je voudrais remercier ce serveur inconnu qui, dans les années cinquante, eut la bonne idée de placer à la même table deux jeunes couples, l'un français, l'autre allemand, et de susciter une belle et longue histoire d'amitiés plurielles...

UN OURS DE BERLIN INATTENDU

KATRIN PINEAUDECH

Je suis une enfant de la Guerre froide (kalter Krieg). C'est peut-être pour cette raison que mes parents m'ont choisi un prénom commençant par K (Katrin). A peine étais-je arrivée au monde à Berlin, dans une famille ouvrière du Wedding rouge, que l'on construisait quelques rues plus loin « Le Mur » qui allait séparer la ville et séparer le pays pendant pratiquement trente ans (toute une génération !).

De toutes parts, on pouvait encore voir les destructions de la guerre, je veux dire de la Seconde Guerre mondiale. Ainsi habitions-nous, mes parents et moi, une maison qui n'avait plus de toit. Toujours mieux que le contraire, m'arrivait-il de penser en jouant dans l'une des nombreuses trouées creusées dans notre rue par les bombes. Je ne suis pas historienne, mais j'ai l'impression que cela va beaucoup plus vite de tout détruire à coups de bombardements que de tout parfaitement reconstruire ensuite en prévoyant des jardinières fleuries aux balcons.

Une des autres conséquences de la guerre a été l'occupation de Berlin. Le quartier de Wedding et celui de Reinickendorf à côté constituaient le Secteur français, comme on l'appelait à cette époque. Contrairement à mes parents, j'ai toujours connu les Français et les autres Alliés de l'Ouest comme force de protection et non comme armée d'occupation. Loin de moi l'idée de vous ennuyer ici avec des détails puisque plusieurs musées et de plus en plus de films retracent cette période, mais la différence entre ces deux dénominations était de taille.

Pour moi qui suis native de Berlin-Ouest, les Français faisaient partie du paysage berlinois au même titre que le Mur au coin de la rue précédemment évoqué. Nous n'avions pas de famille et encore moins d'amis dans la « Zone » (Zone Est). La RDA était à mes yeux une sorte de Belgique germanophone, sans roi mais avec la démocratie en contrepartie. Restait juste à savoir s'ils avaient des frites là-bas ? Ce qu'il y avait de vraiment idiot c'était ces interminables contrôles sur les routes. Comme nous partions fréquemment en vacances dans le Tyrol ou au Danemark, j'ai largement eu le temps de faire l'expérience de cette cinécure.

A l'âge de 17 ans, je suis allée en vacances en France avec mon petit ami de l'époque. On est parti avec la voiture prêtée par ses parents. La Côte d'Azur, Marseille (où l'on nous a piqué nos papiers), les Châteaux de la Loire et retour. Quelle époque formidable ! Bon sang que j'étais jeune et siiii mince, comme je viens de le voir sur les photos légèrement jaunies. Quel-

le coiffure bizarre ! Mon petit ami, un garçon très gentil, avec lequel j'entretiens aujourd'hui encore de bons contacts, était un excellent élève. Ensuite, il est rapidement parti faire ses études aux États-Unis.

C'est cette année-là que j'ai commencé à chanter à la chorale franco-allemande de Berlin. Le français était à la mode à l'école et plusieurs de mes amies y chantaient déjà. Ce qu'on affectionnait particulièrement, c'était la façon de se dire bonjour « très française », en se faisant la bise sur les deux joues – ce qui était alors inhabituel à Wedding. Quand on pense qu'à l'époque à Berlin, le Français typique avait 18 ans. Rarement venu de son plein gré, il n'avait le droit de quitter seul la caserne située près de l'aéroport de Tegel et appelée fièrement « Quartier Napoléon » que pour aller aux répétitions de la chorale au Centre français de Wedding tout proche. Il n'est pas surprenant de constater que le chant a favorisé au fil des années l'éclosion d'un grand nombre de rapprochements franco-allemands, totalement dans l'esprit du Traité de l'Élysée.

Moi aussi, j'ai eu quelques aventures bilatérales, sans lendemain la plupart du temps. Pourtant on ne m'a jamais proposée pour le Prix De Gaulle-Adenauer et c'est très bien ainsi. Après le baccalauréat, j'ai commencé des études de droit. Mes parents se seraient contentés pour moi d'un apprentissage d'employée de banque. Pourtant, lorsque j'ai soutenu ma thèse, ils en sont tous restés babas. Jusque-là, le seul docteur que notre famille connaissait, c'était le dentiste de la « Residenzstrasse ».

Je continuais à chanter à la chorale franco-allemande. J'avais participé à de nombreux concerts en Allemagne de l'Ouest et en France. Tous les deux mois, nous chantions à la caserne pour recruter de nouvelles voix masculines. Tout choriste sait combien il est difficile de trouver suffisamment de basses et de ténors et surtout de les garder. La plupart des *bidasses*, comme se nommaient les soldats français, venaient de la région parisienne. C'était tout sauf facile de les enthousiasmer pour du folklore, des chansons à texte, du Brahms et compagnie.

Parmi les soldats fréquentant la chorale, beaucoup venaient pour nous – je veux dire pour nous les filles. Ils ne savaient certes pas chanter, mais par contre ils étaient souvent tout à fait charmants. Si jamais l'un d'entre eux était trop bête ou trop vulgaire, il avait tôt fait de sentir que sa présence n'était plus souhaitée. Ou bien il ne s'en apercevait même pas. Là-dessus, je pourrais raconter quelques histoires pas tristes qui dénoteraient totalement dans ce cadre solennel.

Lorsque au beau milieu des années 80, par un jour de froid glacial, en février je crois, nous avons donné un concert à la caserne, j'ai pensé que ce serait la dernière fois tellement cette soirée fut effroyable. La plupart des *bidasses* s'étaient aussitôt endormis. Les autres toussaient si fort qu'ils constituaient pour nous un véritable défi car, pour recruter des voix, nous

chantions toujours en groupe restreint – les choristes ne pouvaient pas tous se libérer pour venir chanter. Certains ne voulaient pas non plus se hasarder dans l'ancre du Malin.

Pour faire cesser les quintes de toux quelques sous-officiers aboyèrent tout d'abord des ordres suivis de sombres menaces. Pour la première fois, nous chantions les « *feuilles mortes* » en public (on pouvait difficilement parler d'auditoire). C'était un très bel arrangement de notre chef de chœur mais relativement compliqué. C'est alors que se produisit un petit miracle : l'un des soldats puis bientôt trois ou quatre se mirent à applaudir !

Quelques mois plus tard, c'est avec l'un de ces soldats – le premier à avoir applaudi – que j'ai lié connaissance. Il prétend, aujourd'hui encore, qu'il aurait fait ma connaissance lors de ce concert. Même en n'étant pas bretons, les Français sont têtes de mule parfois. Il était assis dans la pénombre, tout au fond de cette grande salle qui sentait la sueur et le cirage. Comme presque tous ses camarades, il avait pris un coup de froid et se donnait beaucoup de mal pour éviter de tousser (c'est du moins ce qu'il raconte). Non pas à cause de l'interdiction de tousser, comme il aime à le souligner, mais bien parce qu'il était heureux, après quelques nuits passées dans les montagnes enneigées, d'être de retour à la civilisation. A la fin du concert, il ne toussait plus du tout, il dormait profondément. A peine la chorale était-elle partie que c'en était déjà fini de la civilisation. Tous ceux qui avaient dormi ou toussé, donc tous sans exception, ont écopé d'une corvée spéciale de nettoyage des armes, de nuit. Si vous souhaitez en savoir davantage là-dessus, demandez-lui donc directement. Mon mari n'a jamais le temps, mais quand il commence à raconter cette histoire, il devient intarissable.

Toutefois, à cette époque, il n'était pas encore mon mari, mais seulement l'un de ces 200 malheureux appelés épuisés, dégageant une forte odeur, toussant ou ronflant paisiblement. Dès qu'il a pu, il est venu aux répétitions et ne m'a pas trouvée. J'étais en train de passer mes derniers examens et j'avais dû renoncer pour quelques semaines aux répétitions. Dans la foulée, je suis partie en vacances immédiatement avant la pause estivale de la chorale. Il s'en est fallu de peu pour qu'il n'en trouve une autre ou qu'il ne reparte chez lui sans avoir apporté sa contribution à la réconciliation franco-allemande.

Lors de la première répétition en septembre, j'ai remarqué parmi les nouveaux choristes un cas un peu particulier. Non pas qu'il ait ressemblé à Alain Delon, mais parce qu'il était plus âgé que les autres. Quant à moi, je n'étais plus toute jeune non plus. Oui bon, tout est relatif. Il portait une barbe à la mode des Ayatollahs et n'avait plus un seul cheveu sur le crâne. Pour être franche, des *bidasses*, on en avait vu de toutes les sortes, mais un comme celui-là, jamais.

Ce garçon, au demeurant très grand, était timide. Quand il osait prendre la parole malgré son allemand rudimentaire et son fort accent, il avait l'air

heureux apparemment. Dans sa langue maternelle, c'était sûrement un vrai baratineur. Il m'a raconté son voyage en Inde dans l'Himalaya. Était-il un Yeti ? Alors qu'il m'expliquait un jour comment son adjudant l'avait surnommé, je n'ai pas pu m'empêcher de rire. A cause de l'élégance innée de sa démarche, on l'appelait l'Ours berlinois. En effet, il y avait une certaine ressemblance.

Mi-octobre, il y eut un vernissage à la Mairie de Wedding. Une choriste et en même temps une de mes meilleures amies avait pris part à l'organisation de l'exposition et m'avait fait parvenir une invitation. Curieusement, lui aussi était invité. Nous nous sommes donné rendez-vous devant l'église de Nazareth, l'un des nombreux chefs-d'œuvre néo-classiques de Schinkel à Berlin. Le temps était superbe. Une de ces journées typiques d'été indien, ou comme disait si bien Tucholsky « une belle journée au beau milieu de la cinquième saison » (« fin de l'été, début de l'automne, et juste entre les deux c'est la cinquième et la plus belle des saisons »).

Il était arrivé avant moi et m'attendait. Quel était le plus Prussien des deux dans l'histoire ? Il s'avérera plus tard que cet excès de ponctualité était exceptionnel chez lui. Nous sommes allés saluer mon amie dans le hall d'entrée très moderne. Ensuite, nous avons écouté le discours passionnant de l'adjoint à la culture et regardé l'exposition.

L'artiste avait représenté une multitude de tuyaux multicolores. C'était comme dans les sous-sols d'un grand bâtiment ou d'un bateau de croisière, à la seule différence qu'il y avait des couleurs, surtout du bleu, du blanc et du rouge. L'artiste était-il français, américain, anglais, australien ou néerlandais ? On ne voyait que ces trois couleurs.

Nous ne sommes pas restés très longtemps. Un prétexte n'est qu'un prétexte. Les peintures ne pouvaient pas rivaliser avec cette magnifique journée de fin d'été et d'automne naissant. Nous sommes tous deux allés nous balader dans le parc « Rehberge ». Arrivés devant la belle fontaine en haut de la butte, alors que j'appréciais le silence, il me dit qu'il entendait le vacarme des avions de Tegel et le vrombissement des voitures d'à côté. Que les oreilles d'un paysan peuvent être sensibles parfois ! Je n'entendais rien d'autre que le clapotis de l'eau et les cris de joie des enfants retentissant sur l'aire des deltaplanistes. La lumière était exactement comme Tucholsky l'avait dépeinte : mordorée.

L'automne arriva qui fit battre nos cœurs à l'unisson et un beau jour nous ne fîmes plus qu'un... couple. Puis, à un moment quelconque, nous avons décrété d'un commun accord que le 12 octobre serait le premier jour férié franco-allemand.

(Traduction : Nadia Mokaddem)

FLIRT AU RESTAU U

THOMAS LEUOW

Dix-huit heures passées. Je suis pratiquement le premier ici au réfectoire. Il y a des spaghettis au menu ce soir. Toutes les tables sont encore vides, propres, blanches et parfaitement alignées. Ce matin, c'était la rentrée universitaire.

A vrai dire, si je me retrouve ici aujourd'hui, c'est un peu par hasard. J'ai raté l'inscription pour l'échange habituel. Notre directeur de département à la fac m'a donné quelques adresses et conseillé d'écrire pour tenter ma chance. L'Université de Dijon a été la première à répondre. Voilà pourquoi ce soir je suis au foyer d'étudiants, attablé devant une assiette de spaghettis, dans cette vieille cité ducale bourguignonne – du reste une ville magnifique avec une église aux cent gargouilles que l'on peut admirer pendant des heures en rêvassant jusqu'à en avoir mal aux cervicales.

Mais revenons à mes spaghettis ! Je commence à les manger avant qu'ils ne refroidissent. Du coin de l'œil, j'observe les autres étudiants qui arrivent peu à peu. On entend un bruit de chaises tirées. Les premières tables sont occupées. Dans la file d'attente, il y a devant moi une jeune fille avec de grosses lunettes et un pantalon en velours pas très seyant. A présent, on lui pose une assiette de spaghettis, des couverts, un verre, du pain et des crudités sur le plateau. Elle le prend en disant merci, se retourne et parcourt du regard la salle bien vide encore.

Et que fait-elle à présent ? Dingue, la voilà qui se dirige droit vers ma table ! *Bonsoir !* dit-elle « *C'est encore libre ?* » Je lui rétorque un « hm-hmmm ». La bouche pleine, je lui fais un signe de tête lui signifiant qu'elle peut s'asseoir. Je crois qu'à un moment donné, j'ai péniblement réussi à lui dire « *bon appétit !* ». Bizarre ! A l'Université de Germersheim on a eu quelques cours magistraux de sociologie. On y parlait entre autres des comportements spécifiques liés aux différentes cultures. Exemple : à la Fête de la Bière à Munich, les gens vont sans complexe s'agglutiner à une table. Cela fait partie de la fête et du rite ambiant. En France par contre, il serait incongru, nous disait-on, de s'installer à une table de restaurant déjà occupée. Paraît-il !!!

Et là ! Voilà que, dans un restaurant universitaire pratiquement vide, une jeune fille aux cheveux tressés, que je n'ai encore jamais vue, file directement vers l'unique table occupée, en l'occurrence la mienne ! Cela me surprend. Peut-être que le professeur de sociologie n'avait pas raison à 100 % avec son histoire de tables. Plus tard elle m'expliquera pourquoi elle avait justement choisi de s'installer à ma table. En ce triste soir de rentrée universitaire, elle cherchait simplement de la compagnie et si possible celle de

quelqu'un mangeant proprement. Comme je parvenais à peu près à maîtriser mes spaghettis à la sauce tomate, eh bien ma foi, ce fut moi l'heureux élu.

Le temps de toutes ces réflexions, j'avais fini de manger mes spaghettis. Puis mon dessert terminé, il ne me reste plus qu'à à rapporter mon plateau et partir. Je n'ai toujours pas ouvert la bouche. Alors que je me lève sans dire un mot, elle me lance un bonsoir d'un air revêché.

C'est nul et je me sens mal. Attablé comme un mufle, les yeux rivés sur le plateau de la table, je n'ouvre la bouche que pour m'empiffrer. A vrai dire, si je suis à Dijon, c'est bien pour apprendre le français et le parler ! Il faudra bien qu'un jour ou l'autre j'arrive à dire quelque chose ! Alors je respire un grand coup, je me retourne et me rassois à table en face d'elle. Puis, je lui demande ce qu'elle fait comme études. Ce sont les seuls mots de français que je parviens à rassembler et comme début de conversation, c'est toujours mieux que rien.

Et arriva ce qui devait arriver. Nous nous voyons de plus en plus souvent. Elle corrige mon français (qu'elle trouve très amusant). J'apprends qu'elle étudie la biologie (chouette, pas une de ces étudiantes en langues et compagnie !), qu'elle s'appelle Corinne (saprستي, une vraie Française !), qu'elle vient de Sens (c'est où Sens ? C'est est une petite ville en Bourgogne, située entre Dijon et Paris).

Un soir, après le cinéma – le *Nosferatu*, vieux film muet allemand mis en scène par Murnau – je lui murmure les mots « Ich liebe Dich » que je viens de traduire pendant le film. Dans le film, c'est l'héroïne qui les a brodés sur un mouchoir pour son amant. C'est également ce que viens de traduire pour Corinne, qui n'a jamais appris l'allemand, pour lui permettre évidemment de mieux comprendre l'action.

A présent, le film est terminé et je vais lui répéter ces mots encore une fois. Nous sommes dans l'Autobianchi de Corinne de retour à la cité universitaire. Ma gorge est nouée. *Nosferatu* m'a vampirisé. Si maintenant, je ne lui dis pas « Je t'aime », alors il n'advient jamais rien de notre histoire.

C'était le 26 novembre 1980.

Depuis, Thibaud, un petit Européen, nous a rejoints. A Berlin le Mur est tombé, l'euro a fait son apparition et sans cesse nos hommes politiques se plaisent à citer en exemple la locomotive économique franco-allemande. Corinne enseigne la biologie. Parfois, lorsque les circonstances s'y prêtent, on se concocte volontiers un petit « dîner souvenir » avec notre plat fétiche : des spaghettis.

(Traduction : Nadia Mokaddem)

MA « CORRES » PAS POSSIBLE

VIRGINIE VENDAMME

« Je te parie qu'elle aura de l'asthme et qu'elle sera allergique aux poils de chien ! » Mon père sourit de ma mauvaise humeur qui trahit mon inquiétude. D'un geste vif, je claque la portière de la camionnette rouge, sans un regard pour Tchang, notre chow-chow aux yeux humides, qui reste enfermé.

« Cornelia ». Voilà tout ce que je sais de cette fille qui va venir habiter chez nous, à qui je vais devoir prêter mon lit pendant une semaine, pendant que je dormirai sur un matelas dans la chambre de mon frère. Et, en plus, au bout de cette semaine, il est même prévu que je reparte avec elle, avec tous les autres dans le bus pour passer à mon tour une semaine chez elle, dans cette ville au nom imprononçable: Illerkirchberg. Elle ne figure même pas sur une carte. Il faut regarder vers... vers quoi déjà ? Une ville avec un nom d'avion.... Non, pas Boeing... Ah oui ! ULM.

Le groupe est déjà là, le bus déverse quelques retardataires, les valises s'empilent sur le trottoir. La maison des associations de Brives-Charensac résonne d'exclamations, d'échos qui retiennent l'oreille. On est loin de l'accent déjà un peu méditerranéen du Velay. Mes copines du collège sont là aussi avec leur maman. J'aperçois la brune Marie, la volubile Laure et Gwenaëlle, ma meilleure amie. Et il y a aussi Sylvain qui semble très excité et qui parle avec Stéphane, pendant que Benoît, le plus petit du groupe, se tait dans un coin.

Les Allemands, eux, se sont mis de l'autre côté de la salle et attendent aussi qu'on leur dise de s'asseoir. Ils sont bruyants et regardent de temps en temps dans notre direction. Les profs discutent déjà entre eux, échangent des feuilles et notent des trucs rapidement en tenant entre leurs dents le capuchon du stylo.

Et puis ça y est. On s'installe, le maire parle là-bas devant, sur une petite tribune. On entend des mots comme « premier jumelage de la commune... scolaires... symbolique... événement... histoire... séjour... » Avec Laure et Marie, on n'écoute pas... « Comment elle s'appelle, la tienne ? » « Annette, et toi ? » « Cornelia » « C'est laquelle ? » « Je ne sais pas moi, c'est pas écrit dessus ! » Benoît lui, à côté de moi, tortille la manche de son vêtement. « Je suis sûr que je vais tomber sur lui, là-bas... Beurk, il n'a pas l'air commode... », me glisse-t-il en montrant discrètement un grand rouquin, les cheveux en brosse, avec un blouson jaune fluo.

L'appel commence. Comme d'habitude, je suis à la fin de la liste car mon nom commence par un V. Laure, puis Marie reviennent s'asseoir, accompagnées de leur correspondante à qui elles demandent d'emblée : « *Schprist du französisch ?* » « Un tout petit peu », répondent-elles, intimidées. Et moi ? Elle n'est pas là, la mienne ? Et si elle n'était pas venue ?

Soudain, c'est mon tour, on m'appelle. Je m'avance, le cœur à cent à l'heure en traversant la foule assise qui me regarde. En même temps, une autre jeune fille fait le même parcours à l'autre bout de la salle. Je l'entraîne bien vite vers mes copines. Je m'apprête à poser la même question, mais Cornelia me devance : « ich spreche kein Französisch ». Quoi ? Hein ? Tu peux redire ça ? Elle répète docilement, gênée, comme en s'excusant. Mais c'est quoi cette fille qui vient chez moi sans parler français ? Et comment je vais faire, moi ? C'est pourtant bien vrai. Elle n'a pas l'air de faire semblant, ne prononce aucun mot de français, rien. C'est alors que le feu me prend aux joues et que je pars d'un long éclat de rire, très nerveux, insurmontable. Je ris, je ris ! Les larmes coulent sur mes joues brûlantes, je ne peux pas m'arrêter. Je suis tombée sur la seule fille de tout le bus qui ne parle pas français ! C'est bien ma veine !

Comment aurais-je pu imaginer qu'à cet instant, je vivais une rencontre exceptionnelle qui allait modifier bien des choses dans ma vie ? Que cette fille timide, à qui j'étais sûre de ne rien pouvoir dire, deviendrait l'une de mes meilleures amies ? Celle avec qui je ferais des voyages, avec qui je parlerais des heures, je sortirais, j'irais au théâtre, à l'opéra, avec qui je visiterais la coupole d'un Reichstag dominant une Allemagne réunifiée. Imaginais-je que quelques jours après cette rencontre, j'allais découvrir l'Allemagne pour la première fois, son pays souabe, avec ses « Grüss Gott » et ses « Ade », ses « *Maultaschen* » et sa charcuterie au petit déjeuner ? Je ne savais pas que c'est chez elle que j'allais commencer à écrire des carnets de voyages, faire des photos, poser des questions à des inconnus, raconter ce que je voyais et apprenais. Aujourd'hui, quinze ans après, je suis journaliste. Un hasard, là aussi ?

C'est aussi avec elle que je devais passer des vacances inoubliables en Italie, où j'allais grâce à son petit frère, monter sur une planche à voile et apprendre à mes dépens les mots « *nach hinten ! Nein, nach vorne ! Nein, anders rum ! !* » en tombant à l'eau toutes les trente secondes. Mais on devait aussi jouer au billard, se régaler de glaces, gravir des montagnes, visiter Vérone et bronzer dessus dessous pour s'en retourner à l'école couleur caramel. Au retour, mes parents s'inquiétaient : dans mon sommeil, je me mettais à parler en allemand. C'est grave, docteur ?

Est-ce que j'aurais réagi moins légèrement si j'avais su qu'à cause, ou grâce à elle, j'allais me lancer dans les études germanistes, passer une année à Ludwigsburg comme étudiante Erasmus, rencontrer là-bas une bande d'amis qui continuent de m'accompagner bien des années plus tard. Savait-elle, pendant qu'elle me voyait rire sans savoir pourquoi, se demandant même si je me moquais d'elle, qu'elle serait un jour liée à ma décision de décrocher un stage au NDR à Hambourg, et me faire subventionner par l'OF AJ pour payer mon vol en avion (le premier !) et mon séjour sur place ?

Peut-être aurais-je eu la mine plus grave si j'avais soupçonné que je devais aller fêter ses trente ans chez elle, à Berlin, en 2003, alors qu'elle venait d'être délaissée par son fiancé. Je l'ai réconfortée, nous sommes allées marcher sur l'avenue Unter den Linden, sous la porte de Brandebourg et plus tard, on a fait sauter un bouchon de champagne pour voir la vie en rose. Nous ne savions pas non plus que nous allions toujours étonner tous ceux qui nous demandent comment on s'est connues en leur racontant que nous sommes correspondantes depuis l'âge de 13 ans.

Et pourtant, on ne s'est pas écrit beaucoup. D'elle, je ne recevais qu'une lettre de temps en temps, mais de trois ou quatre pages à chaque fois. Elle me détaillait ses projets, me donnait des nouvelles des copains de sa classe, de Steffen, son voisin et me parlait de ses flirts, en vraie midinette. Je faisais pareil, en bravant les déclinaisons, accusatifs, datifs... Même quand j'écrivais, « *ich bin von ihm verliebt* », elle saisissait ! Je progressais vite, plus vite que mes copines Marie et Laure et je m'acharnais à lire les romans qu'elle m'envoyait pour mon anniversaire.

Je me demande parfois combien de fois j'ai ouvert le petit dictionnaire de poche que je traînais partout avec moi. Elle n'oubliait pas mon anniversaire. Sa dernière carte est encore affichée sur la porte de mon bureau. Il y est écrit :

*« Ein Freund, ein guter Freund,
Das ist das beste, was es gibt auf der Welt.
Ein Freund bleibt immer Freund,
Auch wenn die ganze Welt zusammenfällt »...*

(Chanson de Heinz Rühmann, musique de Werner Richard Heymann - avoir un bon copain...)

Plus tard, je devais aussi aller régulièrement chez elle, dans sa chambre d'étudiante, à Passau. On sortait, on visitait des expos. Je l'accompagnais au concert où elle jouait du violoncelle. J'applaudissais, la retrouvais dans les coulisses, puis nous allions boire une bière avec ses amis. « Cornelia a amené sa Française ! », lançaient ses amis en nous apercevant. Ils m'adoptaient immédiatement. Quand j'étais trop fatiguée, ou quand j'avais trop bu, que je ne comprenais plus un mot des conversations, ses copains, désinhibés par la bière, se lançaient en français. C'était reparti pour de bonnes rigolades. « Mais que fait la poliiiice ? » criait Julian quand on riait trop fort. On comparait les émissions de télévision qu'on voyait quand on était petits, Maya l'abeille et Rue Sésame nous avaient tous bercés, on comparait les systèmes éducatifs, on parlait voyages.

Ils m'apprenaient des mots nouveaux. C'est ainsi que « *Kaff* » est collé, dans mon dictionnaire mental, à l'image de Julian qui me décrivait son village. Le terme « *Höchstwahrscheinlich* » vient des tournures alambiquées de Steffen qui faisait exprès de compliquer ses propos pour me rendre la tâche plus difficile. « *Schleuse* » est lié à Kerstin, la fille du Nord, « *knapp* » à Patricia et « *speichern* » au responsable de la salle informatique de l'école à Lud-

wigsbourg. Il y avait aussi « *anmachen* », « *baggern* » et quelques expressions pires encore. « *Vorsicht* » était le mot préféré d'une cuisinière de la Mensa. Et *Arschloch* ?... ça, c'était le concierge de la cité universitaire...

Chacun de ces mots a son histoire, son anecdote, représente un lieu, une atmosphère. Tout comme plus tard, Max Frisch m'est devenu familier, ainsi que Patrick Süskind, Hermann Hesse, Kurt Tucholsky ou Franz Kafka. Mais si cela avait dû se limiter à la culture allemande ! C'est à cause de Thore, le beau blond qui était dans sa classe, que je me suis mise à écouter les Doors dont il était fan ou que je me suis intéressée au violoncelle et que j'ai relu l'intégrale d'Astérix que Cornelia connaissait mieux que moi.

Et si j'avais été la seule à profiter de cette rencontre ! Sans elle, mes parents, invités un jour par les siens, n'auraient pas vu le Deutsches Museum de Munich et n'auraient pas goûté à la charcuterie au petit-déjeuner !

En 2001, six mois avant les attentats du World Trade Center, je l'ai rejointe pour une semaine à New York où elle faisait un stage. Nous avons visité ensemble, la petite Allemande et la petite Française, la majestueuse ONU où elle aimerait travailler un jour. Nous sommes allées écouter du jazz, mais aussi La Traviata, après avoir mangé des sushis avec son ami américain et parlé des Vermeer du Metropolitan.

En 2003, elle a vécu la canicule au Pays basque. Accablées de chaleur, à Saint-Jean-de-Luz, nous allions sauter dans les vagues de l'océan. Et l'an prochain, après une tournée dans les caves d'Alsace ou du Bordelais, on s'en ira à Saint-Pétersbourg. On fredonnera encore une fois « la Cane de Jeanne » de Georges Brassens que mon père lui avait apprise, lors de ce tout premier séjour, et qui est devenue notre hymne amical. Je lui offrirai enfin un disque de Serge Gainsbourg promis depuis longtemps. On s'attardera sur nos parents, on se racontera comment nous les voyons vieillir, on se souviendra des efforts qu'ils avaient faits pour que nous puissions nous voir quand nous étions « petites », (ma mère n'était pas rassurée de me laisser prendre le train toute seule, à quinze ans, pour aller à Ulm). On parlera de nos petits frères devenus grands eux aussi et puis de nous. De nos hommes, de nos rêves, de nos doutes.

Ce soir-là, ce fou rire gigantesque devant cette écolière ne parlant pas un mot de français était-il l'heureux pressentiment de tout ce qui m'attendait ?

Quelques minutes après, ayant repris mes esprits, nous avons récupéré sa valise énorme ! et nous nous sommes rapprochés de la camionnette rouge. Mon père a ouvert la porte arrière pour ranger la valise et la tête de notre chien content de notre retour est apparue. Cornelia a reculé d'un pas : « *Ein Hund ! ich bin allergisch ! Ich habe Asthma !* » (Un chien ! Je suis allergique ! J'ai de l'asthme !).

CHER SAMIR

SUSANNA RECKEMANN

Cher Samir

Une fois encore, je prends ma plume pour t'écrire une lettre. Pourtant aujourd'hui, quelque chose a changé : tout d'abord c'est la première fois en cinq années de relations épistolaires que je m'adresse à toi en allemand – quelle étrange sensation ! Enfin ce n'est pas à toi que j'écris au fond, mais pour toi, peut-être même sur toi, en tout cas sur nous, ça, c'est certain. Car ce nous qui nous lie est quelque chose de vraiment précieux qui n'arrive que très rarement dans une vie. Alors, c'est justement pour cette raison que cela devrait survenir plus souvent dans la vie de tout un chacun. C'est l'histoire d'une amitié entre un Français né en Algérie et une Allemande, entre un acteur et une étudiante, entre un homme marié, père de famille et une jeune femme liée depuis seulement un an. Ce qui est amusant dans cette histoire, c'est que nous n'avons jamais envisagé cette constellation comme quelque chose de surprenant ou de problématique, mais bien au contraire très vite nous nous sommes considérés plutôt comme des frère et sœur et comme deux êtres se connaissant parfaitement.

Te souviens-tu comment tout cela a commencé ? A l'âge de quinze ans, je suis venue passer quatre mois dans un lycée en France. Comme je n'étais pas vraiment heureuse dans ma famille d'accueil qui était très occupée, je fus enthousiaste lorsqu'on m'emmena un jour voir une pièce de théâtre. On y jouait « L'amour médecin » de Molière et j'étais à la fois touchée et fascinée. A l'issue du spectacle, le public rencontra les comédiens devant la scène et lui fit part de manière très animée de ses impressions. Comme la représentation m'avait plu, j'aurais tellement aimé pouvoir m'exprimer, mais le courage m'a manqué.

Sur le chemin du retour déjà, je l'ai d'ailleurs profondément regretté et me suis résolue à rattraper cette occasion perdue dans une lettre. J'ai reçu une réponse par retour du courrier, rédigée de ta main puisque tu étais le chef de la troupe. Dans chacun de tes mots, on sentait la joie d'avoir atteint et suscité quelque chose chez un être jeune, doublée d'un intérêt amical envers ma personne. Après plusieurs échanges de lettres, la première vraie rencontre finit par arriver lors d'une représentation d'une énième mise en scène du « Naufrage du Titanic » dans une adaptation de Hans Magnus Enzensberger. Et bien que ce ne fût qu'à cet instant que l'ampleur de nos différences nous sauta aux yeux, tu en fis tout simplement abstraction, affichant un visage radieux et tu me présentas aussitôt à toute la troupe. Par la suite nous avons continué à nous écrire, le temps s'écoulait et lorsqu'il fut temps pour moi à Noël de rentrer chez moi, nous avons pris tous deux conscience qu'il fallait absolument entretenir cette amitié hors du commun.

Qu'est-ce qui fait une amitié ? Une chose est sûre : ce n'est ni la fréquence des contacts, ni la similitude des conditions de vie ou des expériences vécues. Il s'agit

bien plus d'un sentiment inexplicable de sympathie, de joie sans borne devant l'essence et l'existence de l'autre. Le fait que cela ait pu se développer entre nous deux et que nous ayons été constamment poussés malgré toutes nos divergences l'un vers l'autre, nous le devons je le suppose – c'est ainsi que tu l'exprimes à nos esprits d'enfants dénués de préjugés et à notre amour impétueux de la vie dans toutes ses variables infinies et imprévisibles.

Comme tu savais à peine l'allemand, j'écrivais toujours en français et je me souviens être restée, au début, des journées entières sur une lettre, à regarder mille fois dans le dictionnaire pour y chercher le mot juste, réfléchissant cent fois à ce que je devais écrire ou plutôt laisser de côté, jusqu'à ce que je puisse enfin poster une version satisfaisante. Cela n'a pas eu simplement pour effet d'améliorer considérablement la qualité de mon français si cher à mes yeux, cela a rendu surtout plus incisif le regard que je portais sur le monde environnant et sur moi-même. Dans la phase certainement la plus féconde de l'épanouissement personnel d'un individu, j'avais ainsi cette aubaine d'avoir un ami qui m'aidait avec mille égards à entrer au plus profond de moi-même et de mon environnement, qui faisait appel à mon humanité et voulait la voir resplendir, qui a su dans un optimisme indéfectible, avec humour et une foi inébranlable, balayer d'un revers de la main tous mes soucis et angoisses ; qui m'a appris enfin à garder l'essentiel à l'esprit : être reconnaissante pour ce que je possède et être prête à prendre des risques en acceptant les défaites. Sans parler de tout ce qu'il me fit découvrir en matière littéraire ou musicale : Enzensberger, Thomas Bernhard, Stefan Zweig, Georges Bermanos, Fernando Pessoa, Gorecki...de mon côté Bach, Max Frisch, Michel Tournier, Medi Charef et bien d'autres encore – tous ces noms ont marqué nos conversations et sont pour nous chargés de significations. Intéressant de constater que c'est toi qui m'as permis d'approcher certains auteurs allemands et qu'en retour, je t'ai rendu plus attentif à certains auteurs français ! Et sur ce point tes propres mises en scène sont évidemment incontournables, des pièces que tu as en partie toi-même écrites, que j'essaie de venir voir autant que possible une fois par an.

Comment tout cela va-t-il continuer ? Mes lettres, je les écris aujourd'hui presque d'un jet, cela fait aussi belle lurette qu'elles ne me donnent plus de tracas – prémisses des premières apparitions d'un épuisement ? Non certainement pas, je crois bien plus que notre amitié est entrée depuis quelque temps dans une nouvelle phase : c'est justement tout ce que tu m'as encouragée à découvrir qui m'a rendue plus autonome. Heureuse et comblée, je vis ma vie où tu es moins présent en raison de la distance qui nous sépare – et du coup aussi plus omniprésent dans mes pensées que ce ne fût le cas autrefois. C'est dans l'ordre des choses ainsi et je ne veux pas qu'il en soit autrement.

L'important, c'est que tu es devenu une partie de ma vie tout comme moi je suis devenue une partie de la tienne et que cela nous rend forts et heureux. En ce sens : à la prochaine !

(Traduction : Nadia Mokaddem)

TOI UND ICH

THOMAS ISAAK & GAËLLE TIMMEL

Elle : Quelle est cette langue avec une somme incomparable de mots composés de plus de 26 lettres ? L'allemand, ma première langue étudiée à l'école...

De père alsacien, le choix d'une autre langue était inimaginable ! Alors, j'ai dû me battre avec sa grammaire : datif, accusatif ou nominatif. J'ai encore le souvenir de ces déclinaisons apprises par cœur, ce mal de ventre avant les interrogations, ces dialogues artificiels entre un Ossi et un Wessi dans des livres dépassés par le cours de l'histoire...

Huit ans d'allemand, des séjours en Allemagne, des amitiés nouées avec Heike, René, Julia, Simone lors d'échanges franco-allemands... et je ne suis toujours pas capable de faire une phrase dans cette langue sans une faute ! « L'allemand, ce n'est définitivement pas une langue pour moi ! » me disais-je encore il y a quelque temps avant de rencontrer l'Allemand, avec un grand A ! Et pas n'importe lequel : un ancien Ossi ! Son accent (demandez à un Allemand de prononcer le mot « tuyau », c'est à mourir de rire !), son physique (grand blond aux yeux bleus) ne trompent pas ! Les cauchemars de mon enfance face à cette langue se sont transformés subitement en doux rêves suite à une alchimie entre nos deux esprits, nos deux corps, nos deux caractères mais peut-être surtout grâce à nos deux cultures !

Oui, un couple composé de deux personnes venant de pays différents est source de richesses infinies... On pourrait passer des nuits à s'étonner, à traduire, à comparer des expressions imagées dans nos deux langues... J'ai découvert des romans, des pièces de théâtre que je n'aurais peut-être pas découverts sans lui. Je suis troublée quand il me conte son enfance de l'autre côté du Mur... rien à voir avec ce que j'ai pu lire dans les livres d'histoire... Même après deux ans, je ris encore de ses fautes de français. Malgré tout le mal que je me donne pour le corriger systématiquement, il continue à faire les mêmes erreurs ! Je me demande s'il ne le fait pas exprès, il doit se douter que ça me fait plaisir de faire la maîtresse !

Mais certaines fois, je profite de ses défaillances de vocabulaire pour lui jouer de mauvais tours... J'ai un exemple à l'appui : un jour où je m'amusa à lui enseigner le vocabulaire du corps humain : bouche, oreille, cou, joue, nombril, cuisses, cheville, pied et orteils, ces derniers étant composés de Vésigo, Vulpim, Zakapine, Dermestra, Bauxitus... Il avait un air dubitatif, « mais qu'est-ce qu'elle me raconte, les Français auraient-ils réellement nommé chaque orteil du pied ! c'est fou » devait-il se dire ! Sa

naïveté dura quelque jours avant que je lui annonce la vérité ! Il en était furieux !

Aujourd'hui, je me questionne car je ressens un manque... Il connaît ma langue presque sur le bout des doigts pour ne pas dire « sur le bout des orteils », tandis que moi je ne suis qu'aux balbutiements de la langue de Goethe... Seule une petite phrase chargée de tendresse sort de ma bouche sans faire d'efforts de grammaire : *ich liebe Dich*.

Lui/ Er :

(Traduction : Lina Dolé)

Dans la famille, on était francophile par nature, cela ne fait aucun doute. Cet amour de la France, le cours de l'Histoire m'a permis de le vivre réellement. Mes nombreux séjours en France lors des vacances scolaires ont finalement renforcé mon enthousiasme pour le pays et ses habitants. Qui aurait pensé qu'un jour je prendrais cet amour de la France au mot et qu'il se concrétiserait dans les relations entre deux individus ? Ma symbiose franco-allemande s'est épanouie lentement mais sûrement.

Une salle de cours d'une université de Lyon a servi de décor à cette histoire. Un manteau posé sur une chaise et à côté sa charmante propriétaire. Pour moi l'occasion de passer à l'offensive : « Merci de m'avoir gardé cette chaise libre » et je me suis assis à côté d'elle. Un regard amusé de sa part, un sourire, quelques paroles échangées et la glace était rompue. Dès cette première étincelle, nous nous sommes embrasés. L'amitié franco-allemande, je peux désormais en parler sagement. Jour après jour, elle résonne à mes oreilles comme une tendre mélodie. Elle fait partie de moi comme mon nom sur la porte : la langue française et Gaëlle, ma Française.

Il faut bien constater que l'Amour ne se cultive pas seulement avec de bons petits plats mais il est également véhiculé par les sons mélodieux de la langue française. Gaëlle est mon dictionnaire ambulante et parallèlement mon champ d'expériences émotionnelles et linguistiques. Dès que j'apprends un nouveau mot, alors très vite je teste son effet sur elle. Si elle me regarde d'un air effrayé, j'ai une réponse toute prête : « Ce n'est pas de ma faute, le français n'est pas ma langue maternelle ». Chaque faux pas linguistique trouve comme cela son explication. C'est ainsi que je me lance avec plaisir et passion dans la jungle des expressions imagées et alambiquées. Souvent, je me trouve confronté à de multiples décisions : est-ce que je dois mettre mon grain de sel ou ma moutarde ? Est-ce que je suis dans le pétrin ou est-ce que je suis assis dans l'encre ? Est-ce que j'ai un chat ou une grenouille dans la gorge ? Est-ce que je suis connu comme le loup blanc ou le chien multicolore ? Comme Gaëlle a souvent d'autres chats à fouetter, mes questions restent alors sans réponse. Quant à Gaëlle, elle me pose fréquemment des questions auxquelles je peux répondre avec force détails : « Non, je n'ai pas eu une enfan-

ce malheureuse, je n'ai pas trouvé bizarre de porter le foulard bleu et d'être actif au sein du collectif de classe en tant que rédacteur du journal paraissant sur les murs de l'école. A la devise « Sois toujours prêt » je répondais sans réfléchir lors de l'appel devant le drapeau « Toujours prêt ».

En repensant à cette histoire, je ne peux que secouer la tête en alignant des conditionnels. Sans la chute du Mur que j'ai vécue à l'âge de dix ans, je ne suivrais sans doute pas actuellement des études à Lyon, mais peut-être à Saint-Petersbourg. Je ne serais jamais allé en France et n'aurais pas pris possession de ladite chaise dans la salle de cours d'une université française.

Avec un soupçon d'émotion, je constate que le tournant pris par l'Histoire m'a fait rencontrer Gaëlle. Le destin, le hasard, ou une décision déterminée comme preuve de la réconciliation franco-allemande ? Peut-être. Peut-être aussi la volonté de poursuivre un processus de construction européenne à l'échelle humaine. Au fil du temps, une normalité faisant partie intégrante de notre quotidien s'est établie entre les deux peuples, au-delà des clivages culturels, loin du coq gaulois et de l'aigle allemand, loin de la baguette et de la bière. Tout simplement Gaëlle et moi.

PARIS OU LE DÉBUT D'UN ÉTÉ

SEBASTIAN KANZOW

Lorsque je l'ai vue pour la première fois, je planais.

En réalité, j'avais perdu pied depuis quelques heures déjà. Peut-être à cause de tous les verres que j'avais bus à des comptoirs différents, mais en fait tous pareils, sans me soucier des regrets que j'aurais sans doute le lendemain, en réalisant le nombre de fois où j'avais sollicité les distributeurs de billets au cours de cette nuit chaude, quelque part suspendue entre le printemps et l'été.

Peut-être était-ce la musique, les discussions, les fous rires avec les autres étudiants étrangers, dans ce quartier plein de bars et de cafés où l'on n'échappe pas à la question « T'es venu avec quelle organisation d'échange d'étudiants ? » Peut-être était-ce tout simplement à cause de cette ville qui semble s'enfler de frénésie tout au long de la journée – avec ses grands boulevards et ses grands magasins – et absorber le stress des banlieusards sur le chemin du boulot qui vivent en grande banlieue avec F3 tout confort, RER et hypermarché à proximité.

Cette ville, s'engorgeant du bruit des voitures, des scooters, des bus, du crissement des pneus, du claquement des hauts talons sur le carrelage des couloirs sans fin du métro, commence à expirer doucement le soir comme si toute la journée elle avait retenu son souffle pour ne pas déranger les gens gagnant et dépensant leur salaire augmenté tous les ans, mais toujours insuffisant.

A la tombée de la nuit, la ville change de rythme. Dans les trains, les conversations bruyantes entre amis viennent remplacer les froissements de journaux rapportant les dernières hécatombes. Les voitures roulent, fenêtres grandes ouvertes et un air de raï est couvert par la sono suivante crachant une demi-phrase de rap près de gens flânant le long des rues. La ville se réduit soudainement et reprend taille humaine. Il est tellement facile de perdre pied en réalisant que l'on est au milieu de la nuit précédant l'arrivée de l'été.

Lorsque j'ai vu cette belle fille mince aux cheveux bruns pour la première fois, elle s'ennuyait, assise à une petite table dans la pénombre d'un coin enfumé, au deuxième étage d'un bar où la musique ne méritait pas d'être jouée aussi fort. De toute façon, la clientèle n'était pas là pour la musique mais bien parce qu'il s'agit d'un des rares endroits sans videurs et servant de la bière après trois heures du matin. Un homme en chemise rayée était assis en face d'elle. Je ne voyais que son dos, ses épaules et parfois son index

pointant brusquement trop près des yeux de la belle fille assise en face de lui pour souligner tel ou tel point de son discours.

J'étais finalement arrivé à cet état où mon regard commençait à s'échapper, mais je distinguais très clairement deux choses : elle était très belle et elle se foutait pas mal de ce que son compagnon lui racontait. En commandant une autre pinte de blonde au bar, je me suis mis à réfléchir pour trouver la stratégie qui me permettrait de sauver cette beauté des griffes du démon de l'ennui, incarné par l'homme à l'index menaçant.

Cela faisait presque un an que j'étais en France. Il était désormais rare que mes questions posées avec un accent allemand, en faisant appel au meilleur de mon français scolaire, suscitent une réponse immédiate en anglais en général prononcée avec un fort accent français, à la grammaire tout au moins aussi approximative que la mienne en français. Je ne me sentais pas encore prêt à affronter une joute oratoire ayant pour gros lot le cœur d'une belle fille, malgré l'air raseur de mon concurrent.

Au bout d'une demi-heure d'intense réflexion interrompue par le seul besoin de commander une autre pinte, je réalisai soudain qu'ils étaient partis. La petite table du fond était vide sans que j'aie remarqué quoi que ce soit. En ruminant l'injustice du monde et la nécessité de trouver un distributeur afin de retirer l'argent pour le retour à la résidence universitaire en taxi, j'ai bu une dernière bière. Je me souviens qu'à cet instant précis, je me suis finalement rendu compte que mes pieds ne touchaient plus le sol. Je volais environ trente centimètres au-dessus du plancher. Je n'avais plus besoin de marcher pour aller d'un endroit à l'autre, je flottais. C'était une sensation agréable et j'en profitais pour faire des petits tours en planant autour de mon tabouret. Pourtant, au bout d'un certain temps, je commençai à m'en lasser et le barman me regarda bizarrement. Après m'être résolu à finir cette soirée seul dans mon lit – comme tous les soirs ces derniers mois – je planai donc vers l'escalier, mais les lois de la gravité me jouèrent un mauvais tour et au moment de prendre mon envol pour le rez-de-chaussée, j'atterris durement en vol plané une vingtaine de marches plus bas.

Là, c'était la deuxième fois que je la voyais. Elle montait l'escalier venant du sous-sol et dut faire une grande enjambée au-dessus de mon corps, encore à moitié paralysé du regret d'avoir été si lâchement abandonné par cette nouvelle capacité de voler. J'avais certes perdu le contrôle de mon corps, mais mon esprit marchait mieux que jamais. D'abord, j'ai vérifié que l'homme dont je n'avais aperçu que le dos n'était plus en vue. Ensuite, je lui ai dit : « Excusez-moi d'arriver en me jetant à vos pieds, mais j'avais tellement peur que vous soyez partie. Puis-je oser vous demander votre numéro de téléphone ? » Enfin, c'est ce que j'ai voulu dire, mais à l'école, les cours de français ne nous ont jamais préparés à la vraie vie. Nous ne nous sommes jamais entraînés à aligner de jolies phrases pour les belles de la nuit et

encore moins en étant allongés au pied d'un escalier. Je me suis donc tu. Et je n'ai rien dit non plus quand une minute plus tard je l'ai vue quitter le bar bras-dessus, bras-dessous avec quelqu'un que j'ai tout de suite reconnu : ce n'était plus l'homme au dos rayé, c'en était bel et bien un autre. Un Allemand, beau gosse, grand et blond, que j'avais déjà rencontré lors d'une de ces soirées bien arrosées entre étudiants venus de tous les coins de l'Europe. Il ne m'a pas vu, mais il avait l'air content.

Le début de l'été dans ce pays étranger est passé comme un rêve, plus intense que prévu, me nourrissant d'une foule d'impressions parmi lesquelles je retiens surtout les nuits dans cette ville pleine de promesses excitantes qui m'a accueilli dans ses bras comme une amante chaude et douce. Mais comme avec n'importe quelle amante, je commençais à trop connaître ses caprices. Elle me cachait de moins en moins ses secrets et j'ai fini par m'en lasser. L'excitation cédait la place à l'habitude et je ne pensais plus qu'à l'échéance de mon séjour. J'avais hâte de retrouver Munich ma ville natale, mes vieux copains et les endroits qui me sont familiers comme les « Marienplatz » ou « Hauptbahnhof ».

Quelques semaines avant mon départ, un jour de juillet, j'ai rencontré par hasard l'étudiant compatriote que je n'avais pas revu depuis le soir de sa conquête. Était-ce par curiosité ou par envie de me torturer, je n'en sais rien, mais en tout cas, je n'ai pu m'empêcher de m'enquérir de la fin de l'histoire avec la belle brune. Il sembla stupéfait le temps d'un regard, avant de me demander « Wer ? » « Qui ? Quelle brune, dans quel bar ? Et ensuite : « Ach so / ah bon ! » De celle-là, il s'en souvenait à peine. Elle était compliquée, ne voulait pas qu'on la raccompagne chez elle, parlait de véritable amour et qu'il fallait apprendre à se connaître. Lui, il n'avait pas besoin de ça, il en avait d'autres sous la main ! « De toute façon », disait-il, « je me casse, j'en ai marre de cette ville, je rentre la semaine prochaine » avant d'ajouter en feuilletant dans les pages de son carnet d'adresses : « Mais tiens, voilà ! J'ai encore son numéro. Si tu veux tenter ta chance ».

Et comment ! Je n'avais pas besoin qu'on me le dise deux fois ! Je l'ai appelée en ayant pris soin de noter tout ce que je comptais lui dire afin d'éviter de me faire piéger une fois encore par mon vocabulaire. Cette fois-ci je n'étais pas allongé sur un palier, ce qui améliorerait tout de même sensiblement mes chances. J'avais même prévenu une poignée de copains et de copines pour peupler une hypothétique sortie le dimanche suivant si, toutefois, elle acceptait.

J'appelle donc : « Bonjour, c'est Sebastian, tu ne me connais probablement pas, mais on s'est déjà vu... » « Tu es allemand ? » Eh bien ! Une année en France et il a suffi d'une demi-phrasé pour que mon accent me trahisse. Je ne suis pas sûr que la conversation s'annonce vraiment bien. Comme il n'y a plus de retour possible, alors je fonce. « J'étais dans le bar au pied de l'es-

calier, tu te souviens ? » Elle se souvient, elle est ravie, elle m'a trouvé rigolo. Ce qui est encore mieux : elle accepte de sortir le dimanche suivant avec deux ou trois autres copains. On passera la chercher chez elle, rue de Tournon, dans le 6^e arrondissement.

Malheureusement, ce dimanche quelque chose clochait, tous se désistaient les uns après les autres. Il fallait absolument regarder la télé, la victoire de la France était en jeu. L'après-midi, je finis par accepter l'idée que personne ne viendrait nous tenir compagnie. Je reprends donc le téléphone pour la rappeler en lui disant : « Salut, c'est encore moi. Il y a un problème. Pour cette soirée, on ne sera que deux. » Elle me dit que cela ne faisait rien du tout : deux seraient aussi bien que quatre, même mieux, car on discute mieux en petit groupe.

J'arrive chez elle, je sonne à la porte, elle descend. Jolie, mince et brune, tout comme dans mes souvenirs. La nuit commence déjà à tomber, mais j'ai tout de suite vu qu'elle s'était faite belle. Rouge à lèvres, mascara, vernis à ongles, mini-jupe : un rêve ayant pris forme. Elle m'a regardé, souriante, ensuite, elle a regardé à gauche, à droite, derrière moi avant de me demander : « Où est l'autre ? » « Quel autre ? »

Je lui avais pourtant dit que l'on ne serait que deux ! Me voilà encore une fois tombé dans un des pièges de la langue française. Parfois, cela ne tient qu'à un mot. « On ne sera que nous deux » aurait été plus clair. Cela lui aurait permis de décliner une soirée en tête à tête, trop douteuse à son goût, mais ce qui était fait était fait et elle ne pouvait plus reculer. Elle avait passé deux heures devant la glace. Il n'était tout de même pas envisageable d'avoir fait tout ce travail pour rien, quitte à m'affronter seul !

À la recherche d'un café, nous arpentons la ville, mais partout où nous allons, la foule se presse déjà jusque sur la chaussée. Ce 12 juillet 1998, Paris est dans un état fébrile, comme en suspens ; le volume des postes de télévision est mis à fond. Nous marchons longtemps en nous racontant des histoires drôles ou sérieuses et finalement, nous nous retrouvons sur les Champs-Élysées, cette avenue prétentieuse conçue pour être l'axe du monde et couronnée par l'Arc de Triomphe. Pour ce qui est du triomphe, en effet, la France doit triompher ce soir !

Mais la belle fille et moi, nous avons d'autres préoccupations. Depuis un bon moment déjà, nous sommes au point mort, là où quelqu'un doit faire le premier pas, prendre la main de l'autre, mettre un bras autour de ses épaules, faire avancer les choses, mais nous sommes trop timides, nous préférons parler de tout et de n'importe quoi, au pied d'un réverbère.

Subitement, le match est terminé, la France est championne du monde de foot ! La foule en liesse afflue sur les « Champs ». Partout les voitures

klaxonnent et nous nous tenons enfin enlacés sur notre île solitaire au milieu de

*La foule joyeuse qui nous traîne, nous entraîne,
Entraînés par la foule qui s'élance et qui danse,
Une folle farandole
Nos deux mains restent soudées. (1)*

Et dans cette marée humaine, mon amante qui vient d'ici et moi qui viens de loin, nous nous fondons en elle, la ville douce, la ville excitante, celle dont je suis toujours amoureux et, d'un coup pour moi, toutes les « Hauptbahnhof » et les « Marienplatz » du monde n'existent plus.

Le seul endroit qui compte pour moi pour cette nuit et pour celles à venir, c'est la rue Tournon dans le 6^e arrondissement.

(1) Refrain d'une chanson d'Edith Piaf « La foule ».

TON LIT EST PRÊT

KRISTINA HÖHNE

A ma « deuxième famille », Alain, Carole, Marie-Jo et Nicolas.

Si j'écris cette histoire en français, c'est pour permettre à ses protagonistes de la comprendre sans aucune traduction. Je les embrasse très fort, à l'allemande, bien sûr !

L'aventure commence en 1999 : j'encadre une rencontre franco-germano-italienne de jeunes en Vendée. La première chose que je dois apprendre : il ne fait pas toujours beau en France ! Cet idéal de beau temps – en fait beaucoup plus juste pour la côte méditerranéenne – que j'avais enregistré dans ma tête se trouve désillusionné le premier jour de notre séjour : des averses, des orages, de la boue partout. Et à cause de cela, des jeunes qui ne font que râler. On dirait une épreuve (niveau « avancé ») pour l'équipe d'animateurs. Nous sommes six, deux par pays. Heureusement, nous nous sommes déjà rencontrés lors d'une réunion de préparation, sinon, nous n'aurions sûrement pas été capables de nous entendre aussi bien, même sans parler.

Les moments les plus importants se passent souvent... la nuit. Une fois les jeunes (enfin) couchés, nous avons le temps de préparer et d'échanger sur tout ce qui s'est passé pendant la journée. Dès que je suis près de perdre patience et ma bonne humeur, notre collègue italien réussit toujours à me calmer : « Trrrranquillo ! » (le « R » bien rrrrroulé). Et il a raison.

Nous vivons des moments enchantés, tels la nuit, une histoire racontée sous une voûte étoilée. Histoire racontée en italien, mais nous comprenons sans comprendre. Des moments de surprise : « Tu peux me passer le scotch, s'il te plaît » me dit Sébastien. « Le scotch ? » ai-je demandé, soupçonneuse, pensant au whisky « il est midi ! ». « Et alors, on n'a pas le droit de scotcher quelque chose à midi ? » répond Seb, aussi surpris que moi et il se sert du ruban adhésif. Enfin, je pige que le scotch français correspond au « Tesafilm » allemand et qu'on ne peut pas le boire... C'est la première mais surtout pas la dernière fois que je vis de tels moments d'incompréhension. Je n'en dirai pas plus en ce qui concerne un cachet dont j'ai besoin au bureau d'un directeur. Ce dernier me demande très gentiment si je veux un tampon et pour moi, un tampon sert exclusivement aux filles... De toute façon, j'attrape le « virus de l'interculturel ».

Et j'ai envie d'en savoir plus, de mieux connaître la France et les Français, le système éducatif, le milieu de l'animation etc. Grâce aux contacts gardés après l'échange de jeunes, je suis accueillie en tant que stagiaire par une association de jeunesse en Vendée. Pendant six semaines, je découvre, les yeux grands ouverts, des centres d'animations, des écoles maternelles, des

maisons de quartier, stages BAFA. A propos de cela : étant formatrice en Allemagne, je demande à observer un stage BAFA pour pouvoir le comparer avec les stages « Juleica » qu'on fait en Allemagne. La veille du stage, on me fait savoir que je ne suis plus observatrice mais formatrice puisque l'un des formateurs a dû annuler sa participation. C'est la panique ! Tout d'un coup, je sens que mon niveau linguistique n'est pas suffisant.

Comment former des stagiaires si l'on arrive à peine à déchiffrer le sigle « BAFA » ? Mais je fonce. Et, par miracle, ça marche. J'arrive à me faire comprendre et même à apprendre des choses aux stagiaires et à l'équipe d'animateurs parfois un peu surpris par mon style – disons un peu plus direct – que celui auquel ils sont habitués. A la fin de cette semaine de formation, j'ai l'impression d'avoir surmonté des obstacles. Je garderai à jamais des souvenirs vécus là-bas, par exemple lors d'une veillée où il faut mimer des événements historiques et que l'un des groupes montre la chute du Mur de Berlin.

Au-delà de mes impressions de stagiaire, je dois affronter une situation tout à fait nouvelle pour moi. Je loge dans un foyer de jeunes travailleurs et je comprends enfin la notion du « petit déjeuner » : deux tout petits morceaux de baguette, un mini-paquet de confiture type « je te colle les dents », un morceau de beurre, une boisson. Je crève de faim le matin et je me bourre le ventre au dîner (normalement, je ne mange que des tartines le soir). Il y a toujours du monde au foyer, mais je me sens seule. Le soir, je suis seule, le week-end, je me promène seule.

Quand mon collègue Sébastien m'invite un soir à me joindre à son groupe de copains, je suis heureuse. Quelques jours plus tard, je suis encore invitée mais cette fois à une escapade sur la côte vendéenne. Nous sommes fin février 2000, il fait chaud. Nous nous promenons pieds nus à la plage. Un coin idyllique s'il n'avait fallu éviter les boulettes de pétrole, souvenirs de l'Erika. Mais à ce moment-là, peu importe pour moi, je suis trop contente d'être avec un groupe de gens sympathiques.

De retour en Allemagne, j'ai hâte de revenir en France. Je commence à faire des allers-retours Allemagne-France-Italie pour encadrer des échanges de jeunes et d'animateurs. J'arrive même à intégrer « la pédagogie des échanges » dans mes examens de fin d'études. Et fin 2001, je me retrouve expatriée à Nantes. Je participe au programme « Travailler chez le partenaire » de l'OFAJ. Heureusement qu'à Nantes il y a des personnes que je connais : Carole et ses parents, Alain et Marie-Jo. Mon déménagement à Nantes – il s'agit de quatre gros sacs seulement – se passe sans aucun problème, grâce à Alain ! L'expérience du séjour est énormément enrichissante !

Au niveau du travail, je me mets encore davantage dans le bain des échanges de jeunes. Au niveau culturel, je chante avec un ensemble vocal, mais j'ai du mal avec ce système bizarre de « do, ré, mi... machin ». Par contre, j'ai vachement de l'avance sur... la prononciation du texte allemand. Au niveau sportif,

je loue un vélo. Les premières sorties sont dangereuses (pour moi et surtout pour le vélo) puisque je n'ai pas l'habitude de serrer les freins seulement avec les mains. Mon pied pédale souvent dans le vide. Au niveau linguistique, je commence à comprendre « l'escargot » dis-je à un copain qui me regarde, surpris. Il est question de l'argot, bien entendu. Très rigolote aussi ma tentative d'expliquer que beaucoup d'Allemands ont du mal à différencier les sons français comme « en/on, sans/son ». Faisant la traduction directe du mot allemand « Nasal », je parle de problèmes avec « les nasaux » ! En plus de tout cela, je conseille à chaque Allemande en France de bien vouloir vraiment vérifier quand elle invite un collègue dans sa « chambre » ou si ce n'est pas plutôt dans son « bureau » qu'elle souhaite le voir. Au niveau culinaire, ce n'est pas que l'apéro dont je me réjouis de plus en plus. Au niveau touristique, même si le climat nantais ressemble pas mal à celui d'Hanovre (la pluie), il me plaît bien de découvrir les richesses de la région avec les châteaux de la Loire mais surtout la côte atlantique, les marais salants, la Vallée verte.

Au niveau personnel, je fais connaissance avec moi-même. Etre confrontée au quotidien avec des situations nouvelles, des attitudes inhabituelles et des moments d'incompréhension me permet de mieux voir ce qui pour moi est important et ce à quoi je peux renoncer sans problème. Au niveau de l'humour, qu'est-ce que c'est subtil ! Il ne suffit pas de comprendre les paroles, il faut aussi savoir les manipuler, les tordre et lier pour réussir les contrepèteries par exemple. Au niveau relationnel, c'est encore une subtilité linguistique qui démontre bien ce que je ressens. C'est Alain qui m'explique la différence entre les mots « copains » et « amis ».

Je suis heureuse d'avoir trouvé des amis en cette famille ! Je fais même ma lessive chez eux. Nicolas nous prépare des pâtes (mon propre frère n'aurait jamais fait cela pour une de mes copines). Quand je ne vais pas bien, ils me remontent le moral, ils me donnent de bons conseils et nous éclatons de rire, de vrais fous rires, ensemble. Le hasard veut qu'Alain et moi, nous recherchions du boulot en même temps.

En ce qui me concerne, j'essaie de trouver un poste intéressant dans le domaine des échanges de jeunes en Allemagne. Rien n'est sûr.

Au mois de juillet, un mois avant de quitter Nantes, je ne sais toujours pas où je vais m'installer. Mes amis quittent Nantes presque au même moment, ils montent sur Paris ! Je charge le premier camion avec eux. Alain m'amène encore à la gare. Je rentre en Allemagne, mais ayant passé un entretien d'embauche à Paris, je risque de revenir bientôt en France. Hé oui, je reçois une réponse positive, mais je ne suis pas sûre de vouloir accepter. Je dois prendre la décision la plus difficile de ma vie : Paris ou pas Paris ? Je passe une semaine très mouvementée où je suis incapable de prendre cette décision.

Et c'est là, que je reçois un e-mail d'Alain et Marie-Jo : « Alors ? Quand est-ce qu'on se voit et où ? Ici, l'appartement est (enfin !) libéré de tous les

paquets, caisses et cartons encombrants. Les meubles sont en place... et ton lit est prêt pour t'accueillir quand tu viendras prendre tes fonctions en France, n'est-ce pas ? Ici, une grosse valise et un poste de radio pleurent tous les jours ton absence ! Alors viens ! » Je suis émue, quelque chose fait « tilt » dans ma tête et j'y vais (presque tout de suite d'ailleurs). A Paris, porte de Bagnole, je suis accueillie par... Alain. A mon avis, il devrait en avoir marre de faire tous mes déménagements puisque c'est encore une fois le cas, lorsque je trouve enfin mon petit chez moi, à proximité du 20^e arrondissement.

Je reste seulement un an à Paris, une année importante, riche et difficile en même temps. Mais je peux toujours compter sur ma « deuxième famille ». Ils me laissent prendre part à leur vie. Chez eux, je me sens chez moi. Je connais par cœur leur *apartment* (d'où on peut voir la Tour Eiffel). Nous faisons la cuisine ensemble. Nous participons à des manifestations ensemble (contre la guerre) et nous devenons victimes des « mouvements sociaux ». Je mets deux heures entre « Nation » et la gare Montparnasse et arrivés là-bas, nous ne nous trouvons même pas. Nous vivons un tremblement de terre : « est-ce que tu as vu la lampe bouger toute seule, toi aussi ? ». Nous commençons un cours de langue allemande très extraordinaire que nous abandonnons après deux leçons parce que nous avons des courbatures au niveau du ventre à cause des fous rires.

Quand il est clair que je rentre définitivement en Allemagne, nous développons un plan génial : ils me ramèneront en Allemagne avec tous mes bagages, rien ne peut les en empêcher. Même pas le fait que Marie-Jo a actuellement besoin d'une chaise roulante. Nous découvrons ensemble la ville de Brême. A Hanovre et à Brunswick (Braunschweig) je peux enfin faire le guide. Ils font connaissance avec ma famille et mes amis. Pour moi, c'est un vrai cadeau. Ils supportent aussi avec beaucoup d'humour quand je leur dis pour la énième fois « non, nein » parce qu'ils ne comprennent pas tout à fait le monde allemand.

Après cette escapade, j'ai encore deux semaines, les deux dernières, à travailler à Paris. Je suis de nouveau accueillie chez eux. Nous passons un week-end enchanteur à la campagne. Nous cueillons des mûres, faisons de la tarte aux pommes et un barbecue. Quelle surprise, quand la bouteille de Champagne que j'offre généreusement à tout le monde révèle son vrai contenu : du marc de Champagne, plus de 60 % (« Prost ! »).

A la fin de mon séjour, il me reste une chose à clarifier : je regrette le manque de « proximité » quand on me fait des bisous à la française. Quand je raconte cela à des amis, c'est-à-dire à mes Français préférés, ils sont choqués. Il faut que je précise et j'explique alors « comment serrer mes amis dans mes bras pour dire au revoir ». C'est gagné ! Nous nous disons au revoir à la franco-allemande : une embrassade allemande plus un bisou français.

Y a-t-il un meilleur gage pour l'amitié ?



**Helmut Keller - « Tous les soldats
aimaient Thérèse » .**

Thérèse entre M. et Mme Keller



**Helmut Keller - « Tous les soldats
aimaient Thérèse » .**

Retrouvailles de tous les soldats d'occupation avec Thérèse



Rainer Huth - « Un prisonnier sauve une famille allemande »
Raoul lors de la cueillette des fruits en 2000



Wilhelm Waibel - « La chapelle surplombant le bunker »
La chapelle Sainte Theresia



Karl-Heinz Sommer - « La Claire Fontaine »
M. et Mme Sommer en 1956



Karl-Heinz Sommer - « La Claire Fontaine »
M. et Mme Sommer et leurs enfants en 2003



Gilles Buscot - « Amitiés plurielles »

Gilles Buscot (au centre) dans sa famille d'accueil allemande



Katrin Pineaudech - « Un ours de Berlin inattendu »

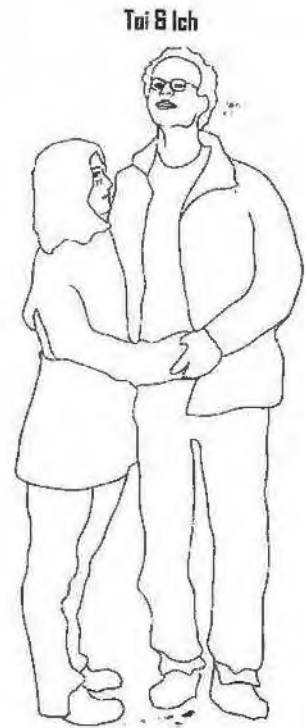
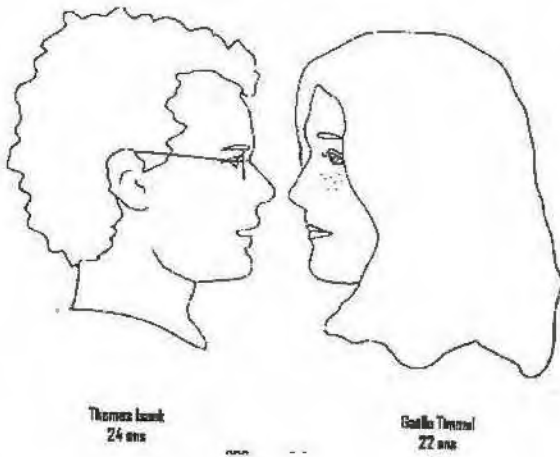
Madame Pineaudech et Monsieur Bouzac en 2004



Thomas Leuow - « Flirt au Restau U »
M. et Mme Leuow



Virginie Vendamme - « Ma "corres" pas possible »
Virginie et Cornelia en vacances à Biarritz



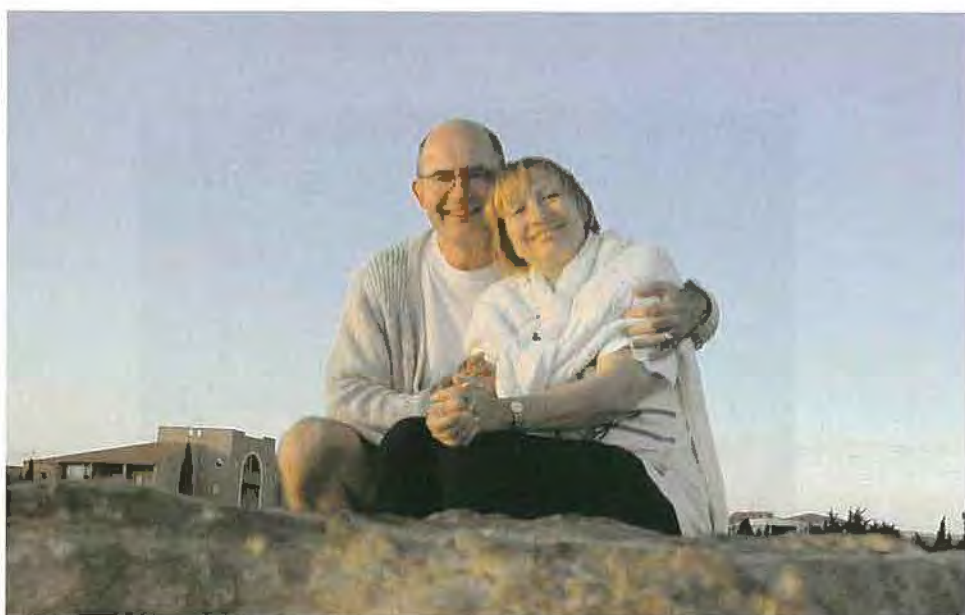
Thomas Isaak et Gaëlle Timmel -
« Toi und ich »
Gaëlle et Thomas



Sebastian Kanzow - « Paris ou le début d'un été »
M. Kanzow et sa future épouse



Jean-Pierre Dupré - « Nous avons rendez-vous à Erfurt »
Jean-Pierre Dupré et Andrea



Monique Vater - « Collage de mes souvenirs »
Monique Vater et son mari

NOUS AVIONS RENDEZ-VOUS A ERFURT

JEAN-PIERRE DUPRÉ

Ma vie a basculé le 3 août 2001 à 2 458 m d'altitude. Je faisais alors la traversée de la Suisse. A pied. Et en solitaire. J'en étais au onzième jour d'une randonnée par trop prévisible.

L'organisation helvétique mettait à mal mes vellétés d'aventurier : balisage minutieux voire maniaque, banc à chaque décamètre de chemin, coin barbecue avec son fagot de petit bois en pleine montagne... Cette prévoyance infernale commençait à me peser sur le système.

L'inattendu survint un matin au col de Sefinenfurke noyé sous le brouillard de l'Oberland bernois. Je les ai entendus avant de les voir. Ils s'agitaient comme des sémaphores autour d'une carte. Un grand baraqué. Une inquiète loquace. Et Andrea.

Oh ! Je vous vois venir. Vous vous faites déjà votre cinéma. Mais je vous avertis : le chemin sera long. Nous sommes repartis de concert mais je pris soin de trotter à la bonne distance. Je n'aime pas m'incruster. Mon côté ours pyrénéen sans doute. Dans la situation vaporeuse présente, ça signifiait être devant mais seulement visible du premier. Le premier était une première. Vous aviez deviné j'imagine. Son pied était assuré, son œil vif et sa langue bien pendue ma foi. Elle me colla aux basques jusqu'à Gspaltenhornhütte.

Je fréquente peu les refuges. Je ne trimballe pas Robert pour lui faire visiter ces lieux (Robert, c'est le nom que j'ai donné à mon sac, un vieux pote). Mais ce jour-là, j'avais une bonne excuse pour m'y poser quelques heures. Et là vous n'y êtes pas : elle s'appelait déluge l'excuse. Et à 2 458 mètres d'altitude, elle est plutôt bonne. Bien sûr, après deux bières, mille phrases et plein de rires, l'envie de repartir ne m'étouffait plus.

Parlons franchement : la promiscuité des bat-flanc n'incite pas trop à une partie de jambes en l'air. Et puis l'alpage n'est pas la plage. Malgré l'innovation des fabricants, la randonneuse n'a pas l'appétence de la midinette des bords de mer. Un simple coupe-vent a vite fait de transformer une beauté sculpturale en bibendum des montagnes. Mais en l'affaire, tout n'est pas une question de formes. C'est une histoire d'onde de choc. Qui peut éventuellement plus tard, je vous l'accorde, se transformer en mouvement ondulatoire.

L'après-midi s'écoula entre parloles et journal de bord. Andrea riait à gorge déployée. Sa gaieté était contagieuse. L'onde de choc faisait-elle son chemin ? Pour l'heure, le choc des paupières coïncida avec l'extinction des lumières.

Sentant peut-être le danger, l'aube me fit endosser mes réflexes d'automate. Chaque matin, je suis propre, enfin presque ! habillé, chargé, restauré alors que les autres se lèvent. Ainsi paré ce jour-là, je revins dans le dortoir pour prendre congé. Encore engourdie, elle n'a pas compris puisque nos chemins étaient communs jusqu'au prochain col. Mais l'ours sommeillait en moi... J'ai fait le plein d'eau, chargé Robert, allongé les bâtons et j'ai pris le sentier. Pas longtemps.

Elle a crié mon nom qui m'a fait me retourner. Plantée sur le seuil du refuge, dans son grand t-shirt de nuit, pieds nus, interloquée « Tu t'en vas ? ».

Et il y avait dans cette phrase le goût amer d'une Schwarzbier. Mais j'ai avalé ses mots sans les goûter. On s'est envoyé un baiser de loin et j'ai repris ma descente. Je suis resté vingt bonnes minutes en vue depuis la cabane. Elle est restée dehors tout ce temps me sauvant une dernière fois avant que je disparaisse derrière un ressaut herbeux. Je ne connaissais ni son nom ni son adresse.

Le froid, l'humidité et ma conscience me saisirent quand je basculai sur l'autre versant. Alors comme ça, Monsieur avançait. Monsieur cherchait l'aventure, mais pas question d'ouvrir une autre porte. Les agapes à l'étape, un peu de conversation, mais surtout, ne pas se laisser emporter par la vague. Ah ! Pas de ça chez nous. Le bonheur était dans le pâturage helvétique. Et ce n'était pas une Allemande, fût-elle pieds nus, qui allait détourner Monsieur le Grand Randonneur de son avancée planifiée, déclinée en altitude, distance, temps, dénivelées positives et négatives. Il y avait de la mesquinerie de comptable sous la casquette de Monsieur.

Je me traitais de tous les noms. L'onde de choc me heurtait de plein fouet. Au fil des heures je déclinais à vue d'œil. J'écrivais son nom sur le sentier avec mon bâton. A Oeschinensee, j'ai vainement attendu son passage durant des heures. La densité de cette rencontre m'expédia à des années lumières de mon Alpenpassroute. J'avais l'aspect du randonneur, l'odeur du randonneur mais le sentier n'avait plus cours chez moi. Je finis mon périple à Montreux mais l'esprit loin des montagnes romandes. Et le temps a passé comme on dit. Les semaines et les mois.

Un an plus tard, j'ai reçu une lettre qui commençait mot pour mot ainsi : « Sais-tu qui t'écrit ? Je vais t'aider un petit peu. Il y a longtemps, un marcheur solitaire rencontra trois Allemands dans les Alpes bernoises. »

La porte s'ouvrait de nouveau. Et on a commencé à s'écrire. Tous les jours ou presque. Puis on a osé s'appeler. Chaotique le premier dialogue télépho-

nique. J'ai oublié de préciser qu'Andrea ne parle pas un mot de français et moi pas un mot d'allemand. On s'est apprivoisé ainsi pendant quelques mois. Enfin on s'est retrouvé. A Paris. Deux gamins de 17 ans sur les marches du Sacré-Cœur. Wie ? Ah ! Notre âge réel ? C'est vrai que je ne vous l'ai pas dit. On va vers les cent ans à nous deux. Ben oui. Oh ! Toutes ces pages et ces discussions à propos de nos vies, de nos pays. J'ai compris pourquoi ses compagnons de rando parlaient russe et pas anglais. Bitte ?

Ah oui ! Je ne vous ai pas dit non plus où nous habitons. J'habite ? enfin, j'habitais l'île de Ré en face de La Rochelle et Andrea vit à Erfurt en Thuringe. 1 486 kilomètres au compteur de ma Fiesta diesel si vous voulez savoir.

Presque deux ans jour pour jour après notre fugace rencontre, je viens de franchir la porte pour passer dans la pièce à côté, l'Allemagne. J'ai laissé dans l'autre pièce une partie de ma vie, ma maison, mon travail...

Et je vous écris d'Erfurt aujourd'hui. Chaque matin, j'ai mes trois heures d'allemand à la *Volkshochschule*. Au *Biergarten*, j'ai retrouvé Manfred le grand baraqué et la loquace Jutta.

Was ? Si j'ai peur ? Bien sûr. De l'hiver. Des habitudes. Mais j'apprendrai. J'apprendrai le tri sélectif, l'accusatif et le *Frühstück*. Quand c'est dur, Andrea me prend la main et je fonds. Elle me bichonne. *Schön*.

PARFOIS, SOUVENT, TOUJOURS

MONIQUE SCHMIDT

Donnez lui 30 mg d'Haldol pour la calmer et attachez cette furie sinon vous ne réussirez pas à la mettre sous perfusion. Dites à son mari de rentrer chez lui car il ne peut rien faire de plus. J'allais oublier, demandez lui également si au moins elle comprend ce qu'on lui dit. Elle nous insulte tout le temps en français : « Espèce d'abrutis, connards, sales boches ».

Ils n'ont rien compris. Je ne suis pas malade, je ne suis pas dépressive, ni maniaque, ni bipolaire. Je suis seulement révoltée. J'ai voulu fuir, mais j'ai échoué une fois de plus.

Frontières dans ma tête, frontière qui s'ouvre.

De quel côté du mur la frontière me rassure ?

La frontière est tombée. Liberté ? (poème en français dans le texte)

Quand on vit à proximité de la frontière, il est très facile de fuir. Quand on en a vraiment marre, on file vite de l'autre côté. Quand on vit à proximité de la frontière, c'est facile de la franchir pour aller faire ses courses, se balader ou tout simplement pour respirer un autre air que l'on ne ressent plus comme différent parce qu'au fil du temps, il fait partie de soi. Il n'y a plus de frontière entre la France et l'Allemagne – certes. Pourtant cette frontière est encore très présente et je la ressens au plus profond de moi.

Voyant son avenir en France, Brigitte avait, il y a cinquante ans, abandonné et rejeté tout son passé allemand. Elle avait pris la fuite et s'était réfugiée de l'autre côté de la frontière. A cette époque, on ne pouvait pas la franchir aussi facilement pour faire des achats. De l'autre côté, vivait l'ennemi. C'est justement avec l'ennemi que Brigitte – jeune et éperdument amoureuse – s'était enfuie. Mais de l'autre côté, l'ennemi c'était elle Brigitte. Son prénom français « Brigitte » se prononçait « Briguitte » en allemand. Malgré cela, elle restait « la boche », « la sale boche », un vilain fardeau que le fils avait ramené et en plus, cette petite pute allemande était enceinte.

La nostalgie, le mal du pays et ce froid qui l'enveloppe dans cette terre du sud si merveilleuse. Pourtant elle avait espéré tant de chaleur : le soleil, la mer, les oliviers et la lavande. Tout cela allait devenir sa nouvelle patrie. Elle en avait rêvé. Elle n'osait même pas songer à un retour, sa fierté l'en empêchait. Toutefois, en passant secrètement la frontière la nuit, elle n'a rapporté en douce qu'un peu d'elle même, une petite chose pleine de vie, sa fille.

Monique, sa fillette, vivait désormais en Allemagne sous la protection de ses grands-parents maternels. Elle devint Monika. Comment auraient-ils pu se

douter que l'ajout d'un « A » à son prénom allait bouleverser sa vie. Monika était « la petite boche » qui fréquentait une école française à Sarrebruck. Pour elle, la frontière franco-allemande était représentée par un « A ». Et il y avait aussi les frontières invisibles qu'elle ressentait et qui faisaient d'elle une marginale... des frontières, partout des frontières.

Elle voulait fuir, tout comme l'avait fait sa mère. A 9 ans, elle y a réussi. Le Sud, une vraie famille, de la chaleur. Elle en avait toujours rêvé. Ce fut l'horreur. Une mère qui lui était étrangère, un beau-père qui la maltraitait. Deux petits frères qu'elle ne connaissait pas et qui n'étaient pas élevés par leur mère, mais grandissaient dans un home pour enfants. Lorsque Brigitte rendait visite à ses deux fils, elle disait à sa petite fille : « *on va voir tes petits frères* ». Elle ne les appelait jamais par leur prénom. C'est ainsi que pour Monique ils devinrent seulement « *les petits frères* ».

Puis, il y eut l'école communale. Là aussi, elle était toujours et encore « la boche ». Elle était presque toujours assise au fond de la classe. Il était habituel de faire asseoir les élèves en fonction de leurs résultats scolaires et de leur classement. Devant, les bons élèves, au fond, les mauvais élèves. De temps en temps elle parvenait à être assise au troisième rang de la classe qui en comptait cinq. Dans son livret scolaire on pouvait lire : « *Très bien, tu as fais un bel effort. Continue comme ça* ». Alors exceptionnellement, il n'y avait pas de coups à la maison.

A l'âge de 20 ans, elle a enfin pu choisir le pays où elle vivrait. Elle voulait rentrer en Allemagne, vite retourner de l'autre côté. Depuis trente ans, elle va bien. Ses amis allemands l'appellent Monique. Il fait bon vivre en Allemagne en étant mariée à un Allemand, en étant mère de deux enfants et grand-mère de cinq adorables petits-enfants.

Pour une Française dans sa situation, vivre en Allemagne, c'est quelque chose d'assez extraordinaire et c'est même très chic d'avoir des enfants bilingues. Il n'y a plus d'ennemi, plus de frontière. Tout est rentré dans l'ordre.

Pourtant, il y a toujours ces frontières invisibles. Elles sont là et font toujours peur. Elles ne se sont pas ouvertes ces frontières qui logent dans la tête. Prendre des comprimés d'Haldol n'y changera rien. Sa crainte la plus profonde, c'est de franchir cette mince frontière qui nous sépare tous de la folie et de ne jamais retrouver le chemin de la raison. La peur la plus atroce c'est de ne pas réussir, lorsque tout deviendra insupportable, à fuir de l'autre côté de la vie. La pire des peurs est de se retrouver en asile psychiatrique, attachée à un lit.

La peur lui sert de frontière. La frontière est devenue son refuge et sa vraie patrie.

(Traduction : Lina Dolé)

A Lucienne, Gérard, Françoise, mes demi-frères,
Jean-Pierre et Robert, mes petits frères,
Mes enfants et petits-enfants.

Parfois, souvent, toujours

(poème de l'auteur, Monique Schmidt, en français)

Parfois, je m'envole très haut
Parfois, je me sens de trop
Parfois, je suis au paradis
Parfois, je traîne dans mon lit.

Souvent, je me sens super bien
Souvent, je ne comprends plus rien
Souvent, je me fais du souci
Très souvent, tu n'as rien compris.

Parfois, je suis triste et déprimée
Parfois, je me sens mal aimée
Parfois, lorsque la joie revient,
Je veux vivre demain.

Souvent, l'amour de mes enfants
D'une amie ou d'un mari aimant,
Une tendre caresse, un « je t'aime
mamie »
Voilà des mots d'amour et je guéris.

Souvent, je suis triste à mourir
Souvent, il suffit d'un sourire
Parfois, quand je sors de mon lit
Affaiblie, je me sens si petite.

Et pourtant, je n'ai jamais cessé
De croire et d'espérer.
Quand je vais mieux, je remercie le ciel
Parfois, un peu plus tard, je dis « la vie
est belle ».

Mais souvent, la tristesse revient
Et toujours, je me dis : « ce n'est rien »
Souvent, je sens une ombre près de moi
Mais je sais que sans elle
Le soleil n'existerait pas.

COLLAGE DE MES SOUVENIRS

MONIQUE VATER

Courant 1965, j'ai pu séjourner dix jours à Berlin pour 100 FF de l'époque grâce à l'Office franco-allemand pour la Jeunesse. Je souhaitais en savoir davantage sur le pays dont j'avais commencé à apprendre la langue. C'est ainsi qu'à Lyon j'ai pris le train pour Berlin sans savoir ce qui m'attendait.

Le premier choc, je l'ai vécu à la frontière de la République démocratique allemande (RDA) ! Contrôle des passeports avec mitraillette et chiens policiers, puis cette lente traversée de la RDA, un *no man's land* pour moi. Et enfin Berlin, la gare centrale « *Bahnhof Zoo* », puis un bus pour aller jusqu'à une cité universitaire située dans le quartier de Grunewald. A cette époque, je ne me doutais pas qu'une tante de mon futur mari habitait en face.

Ce qui m'a tout d'abord étonnée, c'est que Berlin, cette ville de plusieurs millions d'habitants, avec ses grands parcs, ses nombreux lacs et forêts, avait presque des allures de province et un côté champêtre. Quant au Mur, en délimitant l'espace, il facilitait la perception de la vue d'ensemble de la ville.

Par hasard, j'ai fait la connaissance d'une famille qui m'a invitée à revenir à Berlin et à y séjourner plus longtemps. J'ai accepté avec joie, car les quelques jours passés là avaient suffi à me faire aimer la ville, ses habitants et sa langue. Jusqu'à aujourd'hui, je suis liée d'amitié avec cette famille, et ce, jusqu'à la troisième génération !

Six mois plus tard, j'étais de retour à Berlin. Pour gagner un peu d'argent, j'ai commencé à travailler comme jeune fille au pair dans la famille du célèbre acteur berlinois Friedrich Schönfelder. Il interprétait à l'époque le professeur Higgins dans la comédie musicale « *My Fair Lady* ». Pour apprendre à bien prononcer le « H » – une épreuve particulièrement ardue pour les Français, je devais essayer d'éteindre une bougie ! Dans la même année, Schönfelder a fêté son cinquantième anniversaire et c'est à cette occasion que j'ai fait la connaissance d'Agnes Windeck, Martin Held et Karin Hübner, des acteurs autrefois célèbres et très appréciés du public.

C'est lors d'un trajet en tram entre Grunewald et Nikolassee que j'ai vécu un second choc. C'était une fin d'après-midi d'hiver, il faisait presque nuit. Soudain, le train s'est immobilisé au beau milieu de la voie. Agacée après une vingtaine de minutes passées sans aucune information sur les raisons de cet arrêt prolongé, j'ai ouvert la porte et ai aperçu, gisant sur le sol, une tête d'homme coiffée d'un chapeau, coupée du reste du corps !

Arrivée enfin à la maison, j'ai appelé mon copain qui est venu me rejoindre aussitôt. Sans véritablement me croire – heureusement, le lendemain, c'était

dans le journal – il m'a si gentiment consolée que moi aussi j'en ai perdu la tête et nous nous sommes mariés un an plus tard.

Comme mon mari était Berlinois et que moi, j'avais gardé ma nationalité française, je me suis vu soudain confier le rôle de médiatrice entre la partie de la famille vivant à l'ouest et celle vivant à l'est, entre les membres de la famille de Berlin-Ouest et ceux de Berlin-Est.

Ce qui m'impressionnait le plus, c'était la physionomie de Berlin-Est. Dans un grand nombre de rues, on avait l'impression que la Deuxième Guerre mondiale était à peine finie : des cratères plus ou moins gros qui éventraient les trottoirs et les rues, les impacts de balle ou d'obus sur les murs des maisons, les gens qui, comparés à nous, étaient pauvrement vêtus. Le temps semblait s'être arrêté, on sentait nettement le souffle de la Guerre Froide, surtout à proximité de la frontière.

Mon père avait combattu les Allemands en Alsace pendant la Seconde Guerre mondiale, mon beau-père avait été prisonnier en France. Lorsqu'ils se sont rencontrés pour la première fois, ils se sont embrassés spontanément.

Des années plus tard, à la mort d'une tante de mon mari à Leipzig, suivie six mois plus tard par la disparition de sa fille – dans des conditions assez mystérieuses (elle était soi-disant « tombée » sous les roues d'un tram) – la succession en cours m'offrit l'occasion « unique » de faire l'expérience de tous les points forts et les points faibles du régime de la RDA et de ses relations avec l'Allemagne fédérale et la France.

C'est ainsi par exemple que je n'étais pas habilitée à organiser les obsèques de la cousine de mon mari, ni en tant que Française, ni en tant qu'Allemande. Je me suis donc adressée à sa plus ancienne camarade de classe qui m'a reçue à contre-cœur et m'a fait savoir de façon lapidaire qu'elle ne souhaitait avoir aucun contact avec des ressortissants de la RFA ou d'autres pays occidentaux. Et tout ça, pour une simple signature à apposer sur le formulaire nécessaire aux obsèques ! J'étais outrée de l'attitude de cette femme à l'égard de son amie décédée. J'ai réfléchi à la façon de lui rappeler éternellement son comportement et lui ai offert, parmi les effets laissés en héritage, une magnifique coupe en argent ciselée, un objet en « métal précieux » ou « bien culturel de la RDA » que de toute façon nous n'aurions pas pu sortir de RDA. J'espère qu'à chaque fois qu'elle a frotté la coupe pour la nettoyer, elle s'est souvenue de son comportement particulièrement « humain ». Finalement, c'est une voisine de la cousine habitant dans la même maison qui m'a aidée. Depuis lors, nous sommes restés amis avec elle et sa famille.

A Berlin, j'ai tenu à passer mon permis de conduire. Le moniteur de l'auto-école était enchanté par mon accent français. Pendant les leçons de conduite, il me demandait sans cesse des recettes de cuisine. Ce qui l'intéressait, c'était surtout celle de la soupe à l'oignon devenue très à la mode à

cette époque. Au bout du compte, j'ai demandé à son patron, après dix heures de conduite sans résultats, de m'attribuer un autre moniteur. Ce type de relations franco-allemandes consistant à donner des recettes de cuisine me revenait finalement beaucoup trop cher.

Berlin m'a également permis de découvrir la culture allemande. Mon mari étant étudiant, il avait droit à des places à tarif réduit pour le théâtre, les ballets et les concerts. Il y avait des semaines où l'on sortait presque tous les soirs. C'était l'époque d'un certain Herbert von Karajan à la Philharmonie, les débuts de la *Schaubühne* avec Peter Stein et ceux de la *Schiller-theater-Werkstatt*. Même si je ne comprenais pas tout, surtout au théâtre, c'était comme si j'avais attrapé un virus me faisant absorber comme une éponge tout ce que je vivais. J'ai découvert mes dispositions artistiques et ai commencé à peindre. J'ai suivi les cours du Professeur Müller-Rabe pendant toute la durée de notre séjour à Berlin. Nous avons travaillé ensemble dans son atelier. Peut-être étais-je sa muse ? Lui, en tout cas, a été le Maître qui m'a appris à porter un autre regard en peinture sur les choses de la vie. En y repensant, je dois bien reconnaître que sa manière de peindre m'a considérablement influencée.

Mon mari ayant terminé ses études, nous sommes allés nous installer à Düsseldorf. Lors de l'un de mes voyages à Leipzig, je me suis retrouvée par hasard dans un compartiment où il n'y avait, hormis un jeune homme, que des retraités de la RDA. Plus nous approchions de la frontière, plus les gens s'enfermaient dans le mutisme. On pouvait réellement sentir cette peur et cette incertitude qui, à chaque fois, s'emparaient des voyageurs, de moi également. J'avais malgré cela accepté de prendre tous les petits cadeaux prohibés tels que magazines occidentaux, calculettes que mes compagnons de voyage avaient achetés en RFA. Heureusement, mon courage a été payé de retour. Peut-être le devais-je une fois de plus à mon statut d'étrangère et à mon charme français. On ne le saura jamais exactement.

Ma récompense fut la gratitude que l'on me témoigna et avec le jeune homme s'ensuivit une amitié épistolaire, approfondie après la chute du Mur grâce à des visites mutuelles. Peut-être est-ce moi qui l'ai incité à prendre contact avec des confrères français ? On se rencontre et parfois il m'arrive d'assurer la fonction de traductrice pour sa correspondance.

Lors de la visite de ma mère dans les années soixante-dix, je lui ai bien entendu montré Berlin-Ouest. Un jour, nous sommes allées voir une amie à Berlin-Est. Celle-ci avait réussi comme par miracle à trouver des roses pour lui souhaiter la bienvenue. En RDA, on appelait cela de la « marchandise penchée ». Cela signifiait que l'on devait se pencher sous le comptoir pour y prendre quelque chose de dissimulé, destiné à un très bon client ou à un ami.

Lors de notre retour à Berlin-Ouest, alors que nous nous trouvions une fois de plus dans une interminable file d'attente dans le « *Palais des larmes* » (1), j'ai voulu spontanément (comme je le fais souvent, hélas) offrir une rose au policier est-allemand qui contrôlait nos sacs. Grand Dieu, quelle outrecuidance, voire même quelle tentative de corruption ! On m'a fait sortir de la file d'attente pour m'emmener dans une petite pièce, et là : fouille de tous mes sacs, vérification de toutes les adresses figurant dans mon carnet, puis l'attente à n'en plus finir, et enfin, le retour dans la file où se trouvait toujours ma mère complètement effrayée. Elle qui ne parlait pas un mot d'allemand et attendait sans savoir ce qui arrivait à sa fille. Soudain, on nous a fait à nouveau sortir de la file d'attente. Je me suis dit : et tout ça pour une rose. Mais là, le miracle s'est produit. On nous a fait passer devant les gens qui attendaient pour nous conduire directement à la sortie où l'on nous a dit poliment au revoir.

Aujourd'hui, je vis dans un petit village situé près de Kassel où il y a un cercle d'amitié franco-allemand. Notre village est même jumelé avec un village français. Malheureusement, les seules personnes à entretenir des contacts sont les personnes âgées ayant vécu pour certains d'entre elles la Seconde Guerre mondiale. Quand le besoin s'en fait sentir, je les aide à traduire des lettres ou bien j'aide les enfants à faire leurs devoirs. En ce moment, je peux mettre à profit aussi bien mes compétences artistiques que linguistiques du fait qu'une commune voisine va fêter le vingtième anniversaire de son jumelage franco-allemand. J'ai réalisé le cadeau pour notre ville jumelle, un collage iconographique illustrant les liens d'amitié unissant ces deux villes, des liens amicaux comme ceux que j'ai vécus durant les quarante dernières années.

Si je fais le bilan de ma vie aujourd'hui, je dirais que pour moi qui suis française, vivre en Allemagne a toujours été un pur bonheur et une sorte de « Sésame... » qui m'a ouvert le cœur des gens.

(Traduction : Nicole Savall)

(1) Nom donné au point de passage de la frontière Friedrichstraße, ndt.

MA VIE EN FRANCE OU MÉMÉ DE POULLAOUEN

JÉROME SEBASTIAN HÖFER

La France a depuis toujours joué un grand rôle dans ma vie – comment aurait-il pu en être autrement ? Mon grand-père habite avec sa femme toujours un petit coin de Bretagne nommé Carhaix. A mon père qui en 1971 lui demanda sa fille en mariage, il fit une réponse brève et pince-sans-rire : « si tu y tiens absolument... » Par conséquent mes parents et moi incarnons admirablement la réconciliation franco-allemande, passant du rang d'ennemis héréditaires aux liens du sang. C'est vrai, j'ai eu une enfance marquante, riche en impressions qui ont influé sur mon caractère. Cependant je ne tiens pas à dissimuler plus longtemps à mon cher lecteur que je suis « l'enfant du milieu » pris en tenaille entre deux sœurs, ce qui – maintenant que nous sommes adultes – présente aussi de nombreux bons côtés.

Nous avons ressenti toutes sortes de sensations – même si elles n'ont pas toutes été typiquement françaises – si tant est que l'on puisse formuler cela ainsi. La Bretagne n'a pas seulement une végétation et un paysage particuliers. Voilà qu'au moment où je guide mes pensées dans cette voie, surgissent des images de fougères, de rhododendrons et de genêts luxuriants, de petits chemins serpentant dans les collines, bordés de lilas et longeant des pâturages. La Bretagne a également ceci de particulier : elle a été très tardivement rattachée à la France et a toujours conservé une certaine altérité, voire une certaine indépendance. Cette sorte de fête nocturne et soirée dansante au cours desquelles on danse la gavotte sur de la musique celte appelée « fest-noz », est et demeure une particularité et une spécificité bretonnes. Pourtant il s'agit bien ici de la France, cela ne fait aucun doute même si pour les Allemands – selon le cliché habituel – la France les fait plutôt penser à Paris ou au Midi. C'est tout particulièrement à la campagne que les Bretons sont longtemps restés bretons avant tout. L'assimilation culturelle et surtout linguistique s'est réalisée parfois très tardivement.

L'exemple le plus parlant, c'est mon arrière-grand-mère. C'était une femme d'une extrême retenue, ne se plaignant jamais. Je garde un souvenir intact de nos visites dans son petit village de Poullaouen. Elle avait un jardin qui correspondait à nos goûts d'enfants. Il n'était peut-être pas aussi bien entretenu que l'auraient souhaité des esprits tatillons, mais il y avait là toutes sortes de choses intéressantes comme des pommiers, des groseilliers à maquereaux, des bosquets pour se cacher et à explorer, un cabanon fermé à

clé et par conséquent mystérieux, et, assortie d'un arrosoir, une pompe à eau manuelle encore en état de marche.

La maison en elle-même était aussi intéressante – d'autant plus qu'on avait pour habitude de rester au rez-de-chaussée. On pouvait alors se demander ce qu'il y avait encore à découvrir à l'étage. A vrai dire, on allait généralement dans une seule pièce, notamment la cuisine. Lorsqu'on arrivait et qu'on franchissait le seuil de la maison, on se retrouvait alors dans un petit monde en soi. C'est ainsi que les choses me reviennent en mémoire car je ne connaissais aucun lieu comparable. Il flottait une odeur que j'ai peine à décrire. On sentait un relent de moisi ou tout du moins d'humidité, mais ce n'est pas exactement cela car cette odeur-là était loin de me déplaire. Pour moi, cette atmosphère respirait le bien-être. On se serait vraiment senti bien dans cette cuisine si son aménagement n'avait pas été aussi fonctionnel et presque spartiate. Autour d'une table de taille moyenne étaient disposées quelques chaises, sinon il n'y avait que l'équipement de cuisine au sens strict du terme, c'est-à-dire une gazinière, un réfrigérateur, un évier, quelques placards et surtout, très important pour nous tous : un poste de télévision. Là, notre cher lecteur risque de me demander, vraisemblablement interloqué, voire consterné : « Quoi ! Vous n'allez pas me dire que vous alliez chez cette vieille dame pour rester rivés devant le petit écran ? » Perdu cependant ! C'est uniquement grâce à la télévision que mon arrière-grand-mère avait appris le français ! Voilà pourquoi cet appareil pour nous si courant que tout le monde semble posséder chez soi, était si important ; sinon nous n'aurions jamais pu converser avec elle.

Tandis que mon arrière-grand-mère, notre mémé, marchait doucement sur le plancher qui grinçait pour nous apporter à boire et quelque chose à manger, je l'observais souvent. Elle était toute petite et mince – un petit bout de femme fluette. On avait du mal à imaginer qu'autrefois paysanne, elle avait été habituée à travailler très dur. Elle portait un petit calot breton plat sur la tête, qui n'avait du reste rien à voir avec ces hautes coiffes cylindriques qu'on nous présente volontiers sur les cartes postales de Bretagne.

A nous les enfants, on servait des crêpes qui étaient compactes et coriaces – même si la formulation choisie ici frôle un peu l'exagération. Elles étaient mangeables et on les trouvait bonnes. On les tartinait de beurre salé, on les roufait, puis on commençait à les dévorer par le bord.

Mon arrière-grand-mère n'était pas une femme d'un naturel expansif. Elle ne montrait pas ses sentiments dans toute leur intensité. Elle nous aimait, il n'y avait aucun doute là-dessus, et même à l'époque je le sentais déjà. Pour l'un de mes anniversaires, elle m'a offert une petite vache en peluche. C'était déjà beaucoup trop pour ses moyens car en tant que retraitée vivant seule, elle n'avait pas grand-chose. Cette petite vache constituait une véritable exception et c'est le seul cadeau que j'aie jamais reçu de mon arrière-

re-grand-mère. Je l'ai gardée jusqu'à aujourd'hui : une vache toute marron qu'elle avait baptisée du nom de Lucie.

Cette femme d'allure simple aux vêtements plus stricts que sobres est devenue, en maison de retraite, presque coquette. Elle a commencé à s'intéresser à son apparence et nous a fièrement présenté ses cheveux désormais coupés plus courts. Cela nous faisait mal à tous de la savoir dans cet environnement, loin de sa maison et de son cadre de vie d'alors. Pourtant, on ne pouvait pas faire autrement. Une nuit, elle était tombée de son lit et était restée allongée sur le sol froid jusqu'à ce que l'aide ménagère la retrouve le lendemain matin. Cette chute aurait pu lui coûter la vie. On ne pouvait donc plus la laisser habiter seule, en dépit de toute la peine que cela nous faisait.

Quand parfois on décide de passer en voiture devant son ancienne maison, on est bouleversé et mécontent parce que les nouveaux propriétaires ont entre autres fortement taillé et éclairci le jardin et, qu'à notre avis, tout cela nous paraît bien dépouillé. Trop d'ordre et de clarté n'ont jamais trouvé grâce à mes yeux. Pour être franc, on aurait aimé que tout reste comme autrefois pour pouvoir s'arrêter devant la maison, y rentrer, saluer mon arrière-grand-mère, lui faire la bise et s'attabler chez elle devant une boisson et des crêpes.

La Bretagne de surcroît a toujours été pour moi, et demeure encore aujourd'hui, un havre de paix, vraisemblablement parce que je n'y ai passé que des vacances. Ainsi, on avait le temps de faire des randonnées, des balades en pleine nature ou sur la côte Ouest sauvage, des excursions en bord de mer lors desquelles j'ai souvent joué et nagé dans l'eau relativement froide de l'Atlantique, puis de lire un nombre non négligeable de livres, de romans – aussi bien en français qu'en allemand – de se détendre, de cuisiner de bons petits plats, de déguster de délicieux pâtés et fromages bretons. L'on pourrait allonger encore la liste à l'infini. Il est un point important qu'il ne faut pas oublier : mes grands-parents. Chaque fois que je vais en Bretagne, je leur rends visite. Cependant, je n'ai pas l'intention de parler d'eux ici car cela déborderait du cadre.

Bien souvent, en constatant les différences entre le mode de vie en Bretagne et la façon de vivre ici en Allemagne, je suis émerveillé de savoir que la moitié de mes origines est issue de cette région. Contrairement à mes expériences passées d'estivant dans le Sud Finistère, moi et ma vie « normale » n'avons pratiquement aucun point commun avec la Bretagne que je retrouve désormais à chacun de mes voyages.

Néanmoins, je ressens un profond attachement à la Bretagne et à la France et reconnais – parfois même de manière un peu vague – mon identité comme étant celle d'un être ayant deux patries d'origine et mettant tantôt un pied d'un côté tantôt de l'autre de la frontière. Je suis allemand, je suis français

et cela fait de moi un Européen, encore bien plus européen que beaucoup d'autres.

Ces souvenirs que je distille ici remontent à une époque où le monde était encore plus grand et plus vaste qu'aujourd'hui. Cependant il convient de souligner ce qui s'est passé : les temps révolus ne déterminent pas seulement ce que je suis et comment je suis, mais ils déterminent également ce qu'il adviendra ultérieurement.

Le passé n'est pas mort, cependant il s'éloigne chaque jour un peu plus de nous et devient de plus en plus difficile à saisir. Le monde change vite, brouille les contours de ce que nous tentons d'apercevoir. Les frontières d'hier s'estompent sous nos yeux. La frontière entre la France et l'Allemagne n'a déjà pour moi plus la même signification. A leur tour d'autres frontières, étant devenues moins infranchissables, ne parviennent plus à séparer les populations.

Mon exemple illustre ce dernier point : j'ai franchi encore une autre frontière et j'ai épousé une Égyptienne – bien qu'il y ait eu là bien des barrières à surmonter.

(Traduction : Nadia Mokaddem)

A LA RECHERCHE DES SOURCES DU DANUBE

JACQUELINE BUZES

1957 : j'avais 20 ans et j'étais en stage aux PTT à Strasbourg. Avec une amie, aveyronnaise comme moi, nous étions en quête d'aventure et de découvertes. Nous avons décidé d'aller en Allemagne voir les sources du Danube à Donaueschingen et, pour plus d'originalité, nous avons pris le train à Kehl. Déjà, pour retirer le billet à la gare, le guichetier ne comprenait rien à notre accent et sa seule réplique était « Was ? »

Le premier train qui est passé, hop, ce fut pour nous le bon et nous y sommes montées prestement malgré les vociférations du chef de gare. Après tout, nous étions libres malgré les souvenirs de la guerre qui se bousculaient encore dans notre tête. Nous avons pris place dans un compartiment qu'occupait déjà, en face de nous, un gradé de l'armée. Il était absorbé par la lecture de son journal tandis que nous parlions, manifestant peu à peu une certaine inquiétude, car nous observions que ce train, qui filait à toute vitesse, ne s'arrêtait nulle part.

Où étions-nous ? Mon amie regardant par la fenêtre a enfin vu un panneau et m'a dit comme pour me rassurer : « Ici c'est *Ausgang* ». Le journal du militaire remuait frénétiquement car son lecteur était pris d'un irrésistible fou rire. Ne voulant pas être en reste, je découvris moi aussi un autre panneau dans une petite gare que notre train traversa comme un météore : « Et ici c'est *Eingang* » dis-je avec l'assurance de celle qui découvre enfin le point de repère qui faisait défaut. Le militaire n'y tint plus. A notre grande stupéfaction, il jeta son journal et laissa longuement s'exprimer son rire avant de pouvoir articuler quelques mots : « Je ne veux pas m'immiscer dans votre vie mesdemoiselles et je ne sais où vous allez, mais sachez que ce train est un rapide qui va directement à Berlin... », « Berlin, mais ce n'est pas possible ! » avons-nous crié d'une seule voix comme si nous avions répété un rôle, ce qui remit illico en joie l'homme en uniforme.

Berlin, c'était pour nous le bout du monde, les souvenirs d'une guerre encore récente, une ville encore pleine de dangers... Panique à bord. Nous avons supplié le militaire de faire quelque chose et il nous préconisa le signal d'alarme. On nous avait toujours dit qu'il ne fallait surtout pas toucher à cette chose-là dans le train, mais les militaires qui sont des gens rompus aux décisions rapides, toujours bien appliquées aux circonstances et aux manœuvres de derniers recours, savent bien ce qu'il faut faire, n'est-ce pas ?

C'est ce que nous avons pensé et ça nous arrangeait bien puisque c'était notre seule chance de revoir Strasbourg et d'être à l'heure au travail le lendemain matin, croyions-nous. Notre conscience professionnelle n'avait d'égal que la peur panique de rester bloquées en Allemagne comme mon père l'avait été quelques années auparavant sous l'uniforme du prisonnier de guerre. Pas d'hésitations donc, nous avons tiré avec l'énergie du désespoir ce fameux signal d'alarme (depuis j'ai toujours regretté de ne pas avoir eu l'idée de prendre une photo !) et le train s'est arrêté quelques dizaines de mètres plus loin dans des grincements d'enfer. Gaïopades le long de la voie, cris, interpellations. Des contrôleurs ont rapidement localisé notre wagon dans lequel ils ont fait irruption, demandant des explications. Nous avons eu beaucoup de mal à tout comprendre car il n'y avait là aucune de ces paroles flatteuses que nous connaissions fort bien sans trop le montrer.

Le militaire, qui semblait avoir perdu son sens de l'humour, avait subrepticement et lâchement opéré une retraite stratégique nous laissant porter le képi face à des hommes menaçants qui nous faisaient perdre le peu d'allemand que nous connaissions. Bref, il nous a fallu payer et repayer et nous n'osions plus évoquer devant eux ces fameuses sources du Danube qui n'étaient plus pour nous que sources d'ennuis et qui nous auraient ridiculisées davantage. Nous avons dû attendre l'arrivée de contrôleurs français qui nous ont trouvé des places dans un autre train (avec supplément bien entendu) qui partait en direction de Strasbourg. Nous y sommes arrivées piteusement, fourbues et sans un sou vaillant mais éprouvant un profond sentiment de délivrance, nous aventurières, qui rentrions au pays après avoir triomphé de mille épreuves...

Et 45 ans plus tard nous n'avons toujours pas vu les sources du Danube...
Existent-elles vraiment ?

LENZFERIEN 78

JEAN-PAUL BOUZAC

Je suis né dans la plaine au pied des Pyrénées. Enfin presque – je simplifie, car il y a très peu de gens qui s'intéressent aux détails géographiques. Dès l'âge de six ans, je suis allé en Espagne. L'Espagne, c'était formidable, si proche et si différent. Toute la famille était fascinée. Bientôt, suivant l'exemple paternel – peut-être trop fidèlement en ce qui concerne le résultat – mes quatre sœurs se mirent à apprendre l'espagnol. Bien que ne connaissant pas encore les tapas, j'aimais aussi déjà beaucoup l'Espagne et les Espagnols, même si ces derniers nous ont rarement rendu la pareille, soi-disant à cause de Napoléon...

Mais, quand on a quatre sœurs et un papa hispanisants, disons hispanisants amateurs et qu'on est venu au monde en tant que « Querkopf » (traduction libre : « avec la tête de travers »), on a automatiquement une folle envie d'apprendre le zoulou, le japonais, voire le bas auvergnat. C'est comme ça que j'ai commencé les cours d'allemand au collège. A l'époque, dans les écoles de ma province profonde, il n'y avait au programme ni zoulou, ni coréen, ni basque. Pendant longtemps, l'apprentissage de l'allemand ne m'a pas servi à grand-chose. J'étais un élève très moyen. J'ai appris et oublié les déclinaisons aussi souvent que mon papa a cessé de fumer et recommencé. A la fin de cette douloureuse initiation, j'étais incapable de faire une phrase correcte comprenant plus de trois mots, tandis que mon père continuait de fumer, pour supporter la fumée des collègues au bureau, disait-il.

Notre famille voyageait beaucoup, le week-end et pendant les vacances scolaires. Voiture, caravane pliante, tentes, sans oublier les chiens et une bouteille d'huile de noix du noyer du fond du jardin et nous partions, dès l'aube – c'est-à-dire peu avant l'heure du déjeuner – pour l'aventure. L'aventure, pour nous, comme pour beaucoup d'autres Français moyens, c'était au bord de l'eau et de préférence au soleil. Nous avons ainsi découvert de nombreux lacs et une multitude de rivières car nous évitions la mer, déjà trop bondée à notre goût. Et en plus, « il y a toujours du vent ! » disait ma maman. La plupart du temps, nous allions dans le sud de la France ou encore plus au sud. Pourtant, une fois, nous sommes allés en Bavière. A ma grande honte, les limites de mes connaissances linguistiques étaient criantes. Comment sinon expliquer par exemple cette interminable traversée de Munich en voiture à la recherche de la gare centrale, alors que nous suivions consciencieusement les très nombreux panneaux « Einbahnstrasse », conformément à mes consignes ?

A 15-16 ans, j'avais visité en famille plusieurs régions très sympathiques et plus ou moins germanophones en Autriche, en Suisse et dans le sud de l'Al-

Allemagne. Le sud, toujours le sud. Bizarre, ce sud-là était au nord de notre nord. Et pourtant, c'était bien leur sud à eux. Cette première impression troublante fut souvent confirmée par la suite, tout en gardant sa part de mystère. Mais tout cela n'a rien à voir avec l'Office franco-allemand pour la Jeunesse.

A 18 ans, j'ai participé à un échange de jeunes organisé par les paroisses de deux petites villes, l'une à 25 kilomètres de chez moi, en amont de la rivière (« le plus mol des fleuves en mon royaume », aimait à répéter Henri IV) et l'autre, située dans la plaine d'Allemagne du Nord, non loin de Hanovre, berceau de l'allemand sans accent, comme disait notre prof. Dans mon cas, l'allemand sans accent est venu beaucoup plus tard en mettant l'accent sur beaucoup.

Dans l'ensemble, les jeunes Allemands dont nous avons fait la connaissance avaient la fâcheuse habitude de parler beaucoup mieux français que nous allemand. C'est du moins la très forte impression qu'ils nous ont faite. Aujourd'hui, fort de l'expérience, « cette lanterne qui éclaire dans le dos » selon Confucius, je sais que c'était faux : ils n'avaient pas de complexe à utiliser ce qu'ils savaient. C'est tout. Et c'est beaucoup plus efficace que d'apprendre par cœur les déclinaisons. Les plus effrontés d'entre eux n'hésitaient pas un instant à s'adresser à nous dans la langue de Shakespeare, toutefois revisitée par les Rolling Stones, Queen et autres Sex Pistols. Tout cela ne nous rajeunit pas ! Ce déséquilibre linguistique, même virtuel, compliquait pas mal les choses et en particulier la base des relations franco-allemandes. Ne venez pas me dire que vous ne savez pas ce que je veux dire. Ou alors jetez un coup d'œil sur les statistiques concernant les résultats des rencontres internationales de jeunes !

Pratiquement, moi qui suis si bavard (prétendent les mauvaises langues, mais vous avez remarqué que je sais être concis quand il le faut), mais timide et vice versa, je me retrouvais timide et quasiment muet (et vice versa ?). De toute évidence, le « franco-allemand » n'était pas fait pour améliorer mes prouesses amoureuses, lesquelles étaient déjà bien modestes dans mon nid douillet « franco-français ». Heureusement, le programme très chargé ne me laissait pas beaucoup de temps pour réfléchir à mes petits problèmes. D'autant que pendant les séjours à l'étranger, il n'est pas interdit de s'intéresser à autre chose qu'aux filles du coin.

A peine arrivés à Z., nous avons visité les vieux quartiers de la ville avec ses très belles maisons à colombage, ses rues en pavés disjoints et sa fameuse tour à l'horloge en briques rouges. Peu après, nous avons fait une excursion en bateau sur le « Steinhuder Meer » (un très grand lac avec une île au milieu pour le pique-nique) et une visite en bus à Hanovre. Là, j'ai fait mes débuts comme collectionneur de disques. J'ai acheté pour 1 DM, un vieux disque des Ten Years After au marché aux puces et, pour beaucoup plus, un

disque neuf des Pink Floyd dans un magasin. Le premier était en parfait état, le deuxième inutilisable car rayé par un objet contendant et tranchant. Sans doute l'œuvre d'un samouraï mélophobe.

Le soir, avec tout le groupe ou à quatre ou cinq, nous sommes allés plusieurs fois écouter de la musique (« Isis, oh, Isis, you mystical child. What drives me to you is what drives me insane. I still can remember the way that you smiled... »), danser (« We are the champions !!! ») et goûter la bière locale – excellente. Une fois, à la fin d'une longue promenade dans le centre ville jusqu'à la nuit tombante, Olaf, fils de charpentier et lui-même futur charpentier – une véritable armoire à glaces comme dit ma grand-mère – nous demanda si quelqu'un avait vu son vélo. Son vélo, il l'avait porté sous le bras toute la soirée sans s'en rendre compte.

Au bout d'une semaine, nous arborions tous fièrement le badge à la mode, rond, jaune et orange, avec un soleil souriant au milieu : « Atomkraft, nein danke ! ». Certains d'entre nous avaient poussé la perfection jusqu'à enfiler un vieux parka des surplus de la Bundeswehr, très en vogue chez les ados. Je ne suis pas perfectionniste et encore moins amateur d'uniformes, même réduits à un déguisement.

En semaine, nous avons passé plusieurs matinées à l'école, à la « Realschule », pour être précis. C'était Pâques et le fond de l'air était plutôt frais mais le soleil brillait souvent. Pour une fois que je me trouvais dans le nord d'un pays « nordique », j'avais plutôt de la chance. Enhardi de la sorte, je me risquerai l'année suivante jusqu'en Scandinavie et étudierai en détail le comportement des moustiques pendant les averses estivales de longue durée ! Huit heures du matin, nous sommes justement devant la Realschule et Elle est là. Nous n'allons pas dans la même classe et voilà ce que dit mon « journal de voyage » au sujet de cette cruelle séparation :

« Ses joues glacées me brûlent les lèvres (...)

Dans la cour, les vélos attendent la Pa-o-zeu

Pour sortir leurs sandwiches

Les deux clochers clignent

Leurs yeux d'ardoise

Et le vent ride la rivière... »

Elle est évidemment formidable et beaucoup trop belle pour que je vous la décrive aujourd'hui alors que j'en étais déjà bien incapable sur le moment. Elle a toutes les qualités et bien qu'un peu froide, comme ses joues, elle n'est pas hautaine comme le sont tant d'autres qui n'arrivent pas à la cheville de ses baskets. Nous parlons de tout mais pas de n'importe quoi. Et nous rions beaucoup, parfois même de mes blagues !

Nous faisons une nouvelle excursion en bus jusqu'à la frontière avec l'Allemagne de l'Est. Il fait très beau et à notre grande surprise, du haut de la plate-forme d'observation en rondins, nous constatons que les sapins démocratiques sont aussi verts que leurs cousins fédéraux. Tout est formidable. Il pourrait neiger toute la journée. Je me suis même habitué au thé aux fruits du petit déjeuner, dans ma famille d'accueil, au muesli-lait et aux cris des oies dans le jardin gelé.

Mais les jours passent très vite et bientôt, c'est inévitable, nous devons rentrer à la maison. Je suis très triste car j'ai maintenant toute une bande de copains (Ralf, Olaf, Dieter...) et de copines (Petra, Angela, Manuela...) dans cette petite ville involontairement romantique. Pourtant, je sais que je supporterai cette brutale rupture. Car si Elle est allemande, Elle a en plus l'extraordinaire idée d'habiter dans cette petite ville non moins charmante à 25 kilomètres de chez moi et de parler couramment le français. J'avoue, j'ai un peu triché, mais je vous jure que je ne l'ai pas fait exprès. Et ce qui vous semble peut-être avoir été une solution de facilité n'était pas de tout repos. Allemands ou Français, nous étions tous amoureux d'Elle... J'aurais voulu vous y voir. Peu après, je l'ai perdue de vue pour toujours.

Si vingt-cinq ans plus tard, je suis si bien dans ma peau franco-allemande, partout chez moi, toujours touriste, même dans ma ville natale, « echter Franzose » en Hongrie, « alemàn » en Espagne..., c'est encore un peu grâce à Elle.

Il y a quelques années, alors en mission pour mon travail, j'ai quitté l'autoroute pour revoir cette petite ville près de Hanovre dans laquelle j'avais passé deux semaines uniques. J'ai marché sans but dans la vieille ville, traversé le parc et le cimetière et me suis retrouvé tout à coup, comme par hasard, devant l'école. C'était l'été. L'école était déserte (« Tote Hose, Pantalon mort ! » aurait dit Olaf). Pas un seul vélo dans la cour. Les deux flèches de l'église toute proche brillaient de tous leurs feux. Et le vent ridait la rivière...

AU NOM DU « PAIR »

VALÉRIE BOQUET

Partir un an

A 18 ans, j'ai appris qu'être « au bon endroit, au bon moment » a une répercussion capitale sur la suite des événements.

Après mon baccalauréat, voulant m'orienter dans une profession internationale, il me fallait progresser dans ma connaissance de l'allemand. Comme moyen le plus efficace et surtout économique – de mémoire, le programme Erasmus (échange d'étudiants pouvant étudier et habiter sur le campus d'une université européenne) n'existant pas à l'époque – j'ai opté pour un travail de fille au pair dans une famille allemande. La décision n'est pas évidente à prendre, surtout à cet âge où l'on est assez peu sûr de soi, fragile et où l'on se pose tant de questions sur l'avenir. Dès mes 14 ans, adolescente, j'avais fait des séjours linguistiques de 15 jours en Angleterre et 2 mois aux États-Unis, voyages grâce auxquels j'ai mieux maîtrisé la langue anglaise. Partir un an dans le pays me parut la meilleure solution, même si c'est douloureux et déstabilisant pour une jeune de quitter son environnement et ses amis (je craignais qu'ils ne m'oublient...). Malgré la peur de l'inconnu, me voilà sur le quai de la gare de Cologne un petit matin de septembre 1985...

Prise de contact

Au téléphone, la conversation avec la mère de famille m'avait réconfortée : elle maîtrisait le français, alors que je n'avais étudié l'allemand que deux années, comme troisième langue ; j'avais un handicap. De plus, elle avait vécu plus jeune l'expérience de fille au pair, cela m'a rassurée ; il me semblait qu'elle pouvait comprendre l'angoisse d'être loin de chez soi. Mais l'accueil fut loin d'être chaleureux : il est vrai que mon train arrivait à 6 heures 30 du matin et les parents ont insisté pour venir me chercher à la gare. Les présentations furent brèves : le père venu seul m'a montré ma chambre en hâte et est parti rejoindre sa femme au lit pour une grasse matinée... Je ne m'attendais pas au tapis rouge, mais là ce fut une entrée en matière peu engageante qui me fit l'effet d'une douche froide !

Les jours suivants n'ont pas laissé présager une entente des meilleures... On m'employait comme une femme de ménage et je me sentais vraiment mal considérée. Certes encore immature, mais surtout déracinée, j'étais vulnérable et j'avais besoin d'une famille de substitution pour m'intégrer, ma « maman à moi » me manquant tellement... La famille était reconstituée : deux jeunes enfants de 6 ans, chacun d'un précédent mariage, une autre adop-

tée (8 ans) et encore des jumeaux à naître dans les deux mois suivant mon arrivée... Concentrés sur leurs propres problèmes personnels à gérer, les parents n'avaient pas de temps, ni d'attention à m'accorder. Cinq enfants, cela fait beaucoup d'un coup !

J'espérais cependant me faire accepter en m'occupant au mieux de tout ce petit monde, malgré mon peu d'expérience avec les enfants... Mais les difficultés se sont révélées énormes et le fossé s'est encore plus creusé ; le pire étant l'absence de complicité avec la maman, bien qu'elle eût connu une situation similaire dans le passé. Au contraire... elle prenait un malin plaisir à se moquer de moi, se montrant impatiente, excédée malgré mes tentatives pour pratiquer l'allemand...

Allo maman bobo

J'ai téléphoné en pleurs chez moi à Paris. Ma mère ne s'est pas attendrie et m'a secouée, me conseillant de m'accrocher courageusement, m'interdisant de rentrer sur une défaite. J'étais catastrophée et désespérée, aussi je me suis adressée à l'organisme qui m'avait placée chez cette famille d'accueil pour évoquer les complications rencontrées (en langue étrangère, non sans difficulté). J'espérais changer de famille en cours de route : y avait-il une possibilité dans la même ville ? La secrétaire m'a assuré qu'elle s'occuperait de moi, mais je n'avais aucune certitude que l'on me trouverait une famille aussitôt. J'ai entamé ma troisième semaine à contrecœur, faisant des efforts pour supporter la mauvaise ambiance et en attendant avec impatience un miracle...

Pendant ce temps, chez la famille Bolz dans la banlieue de Cologne, Nicola âgée de 4 ans avait joué un tour à sa maman, en lui déroband les dossiers de trois jeunes Italiennes, parmi lesquelles celle-ci devait choisir une fille au pair. Ne retrouvant pas les papiers après maintes recherches (la petite fille les ayant bien cachés !), Birgit, la maman, téléphona à l'organisme pour s'excuser. La secrétaire lui apprit notre conversation de la veille et proposa une rencontre puisque j'étais déjà sur place ; ce fut organisé deux jours plus tard.

Le coup de foudre

Lors du dîner, j'ai bien sûr rencontré les deux enfants, l'espiègle Nicola et son petit frère Constantin, encore bébé de 9 mois. Mais surtout les parents qui m'ont fait une impression fort agréable. Ils ont pris le temps de m'expliquer ce qu'ils attendaient de la jeune fille. Avocats surmenés, ils avaient déjà une employée à domicile, « Tanta », gouvernante âgée de 50 ans qui les soulageait dans la lourde tâche de tenir la maison et s'occuper des enfants. Ma pauvre expérience dans le domaine n'était pas selon eux un obstacle, il fallait bien que j'apprenne et ils me faisaient confiance. Touchée par leur

intérêt, j'ai parlé de ma personnalité, défauts et qualités, et ce que j'étais prête à donner de moi.

Voulant m'éviter de prendre une décision à la hâte, sachant que je souhaitais changer de famille au plus vite, les parents Bolz me laissèrent quelques jours pour réfléchir, et aussi en rediscuter entre eux. Ma décision était prise la nuit même. J'avais passé une soirée exceptionnelle, chaleureuse. Sur tous les sujets abordés avec tolérance, nous étions d'accord, et cela correspondait à ce que j'attendais comme vie de famille. Je m'étais sentie respectée, écoutée et j'avais sincèrement envie de faire plus ample connaissance avec ces gens.

Deux jours plus tard, mon cœur battait très fort en les rappelant : j'appréhendais que leur décision soit contraire à la mienne : cela m'aurait terriblement déçue. J'ai bondi de joie quand j'appris qu'ils avaient été séduits par notre premier contact et souhaitaient m'accueillir au sein de leur famille. Fin octobre 1985 j'emménageais chez les Weigel-Bolz.

Huit mois de bonheur commençaient

Après quatre semaines décourageantes, ma persévérance fut récompensée : j'intégrais une famille d'une extrême disponibilité, des êtres humains généreux et intéressants, pour qui je me suis dévouée. Dans son contrat d'embauche, la fille au pair dispose de certaines soirées et deux week-ends libres par mois. Je prenais des cours du soir à la « Volkshochschule » pour parfaire ma « grammaire » et participais tous les quinze jours à la rencontre entre filles au pair où nous échangeons sur nos expériences, compatissant et rassurant les plus démunies qui traversaient des situations délicates... Pour ma part, j'étais heureuse d'avoir dépassé ce cap difficile !

Malgré cette nouvelle liberté, ce fut mon choix personnel de passer un maximum de mon temps libre avec ma famille d'accueil ; la maman surnommée « Gittie » et le papa Klaus m'emmenaient partout avec leurs deux enfants : ils m'invitaient souvent à manger avec eux au restaurant, à découvrir la région de Bonn, à faire de la luge en forêt ou du patin à glace, du ski en Bavière pour les vacances, à visiter un musée, confectionner des gâteaux de Noël avec la grand-mère. Même cuisiner une omelette avec les enfants était une fête ! Parfaitement intégrée, j'avais ma place au sein de la famille, toujours gentiment accueillie par les cousins, oncles et tantes...

Les petites attentions font les grands moments

J'ai participé à de nombreux moments familiaux privilégiés, comme ce long week-end où j'étais invitée par les grands-parents qui fêtaient leur anniversaire de mariage, dans un hôtel de luxe en Forêt Noire... Je revenais après un court séjour en France pour un examen d'entrée dans une école

d'hôtellerie. Klaus, craignant d'être en retard à la gare où il venait me chercher avait eu la délicatesse, pour me faire patienter, de contacter une hôtesse qui m'a accueillie et accompagnée une partie de l'après-midi afin que je ne sois pas seule...

Régulièrement, à mon grand plaisir, un rituel s'est instauré avec les deux parents : chaque soir à leur retour du travail, les enfants couchés, nous dînions tous les trois pour faire le point sur la journée écoulée. Je leur racontais les premiers essais de Constantin à quatre pattes, les mots qu'il commençait à comprendre, ou une anecdote avec la plus grande. Nicola... La maman adorait les photos que je faisais des enfants (sur la balançoire, emmitouflés sur la luge, chez le coiffeur, à table où on faisait des petits déjeuners gargantuesques...), car je réussissais à figer des instants magiques et des expressions attendrissantes. Ma plus grande fierté fut d'offrir à Gittie son plus beau cadeau d'anniversaire : Constantin avait fait de gros progrès – après un entraînement quotidien – et réussit à faire ses premiers pas vers elle, à son retour du travail. Elle en fut très émue.

Tout est bien qui finit bien

Heureusement, grâce à ma ténacité, j'ai surmonté la mauvaise expérience avec la première famille d'accueil et je ne suis pas restée sur un échec. Finalement, la malice de Nicola a entraîné un retournement de situation positif... Quelle coquine ! Nous en avons souvent ri avec ses parents !

Cette année en Allemagne aura marqué toute ma vie. Quelle chance de participer à l'éducation de deux charmants enfants ! Et j'ai été comblée par une vie de famille épanouissante et l'aboutissement d'une belle amitié avec les Weigel-Bolz.

Mon niveau acquis en allemand m'a donné un atout pour réussir dans mon métier... Je travaille depuis quinze ans dans l'hôtellerie, et j'ai vécu dans diverses régions de France (en Alsace où justement la connaissance de l'allemand est indispensable ; à présent en Corse, où il s'avère bien utile) puis au Canada. Capable de m'adapter et d'endurer parfois de rudes conditions de vie et de travail, j'estime avoir eu une mobilité constructive. Cette expérience de la vie avec de jeunes enfants a eu d'heureuses répercussions sur mon comportement ; je n'oublie pas mes jeunes amis d'outre-Rhin qui m'ont émancipée et procuré de merveilleux souvenirs !

La vie continue

D'autres filles au pair se sont succédé pour aider les parents, mais à chaque fois que j'ai écrit ou me suis rendue sur place, la maman m'a avoué que je suis la seule à rester en contact avec autant de fidélité... Je crois que pour eux aussi, cela a été important de m'avoir sous leur toit. Selon moi, Klaus

et Gittie ont tenu à merveille leur rôle de parents : ils mont « élevée », façonnée et ouverte à la vie. D'une certaine façon j'ai été leur grande fille avec toutes les contrariétés qu'une adolescente implique. Cela les a en quelque sorte préparés, avec des années d'avance.

J'ai rendu visite à la famille à deux reprises : j'ai revu Nicola et Constantin âgés respectivement de 8 et 5 ans, puis 15 et 12 ans... Nicola était devenue une jolie jeune fille et allait au bal du lycée avec son petit ami, Constantin, passionné de football et d'Internet, un beau garçon, fanfaron et original. Ils avaient bien grandi.

1985-2004, bientôt vingt ans

Je pense souvent à « ma famille allemande » comme je l'appelle... J'ai conscience d'avoir été préparée à mon métier, grâce à la vie vécue chez les Weigel-Bolz, motivée par leur goût de recevoir amis et famille, à décorer joliment leur maison... J'ai été sensible à leur gentillesse naturelle... Gittie et Klaus ont assuré mon instruction générale en parlant culture, m'expliquant les traditions, us et coutumes allemands. Curieux eux aussi, me questionnant sur les régions de France ou mes voyages précédents... Si je suis à l'aise en société, je le leur dois. Je leur suis sincèrement reconnaissante pour tout ce que j'ai appris auprès d'eux.

C'est Nicola principalement, qui, à quatre ans, m'a enseigné sa langue. Je pointais un objet du doigt et elle me disait le mot correspondant... N'est-ce pas incroyable ? Nous avons été les meilleures amies pendant cette année exceptionnelle. Quant je l'ai revue quelques années plus tard, ça m'a fait l'effet d'être sa grande sœur, émerveillée de la revoir transformée...

Quant à Constantin, tendrement surnommé « Stumpi-Lumpi » et « Ampelman » (petit pantin) il m'a révélé mes fonctions maternelles (quand je changeais ses couches, je lui chantais des comptines françaises, je ne sais pas si ça l'a aidé par la suite, dans son apprentissage du français à l'école ?!). Même si je n'ai pas d'enfants à ce jour, j'estime avoir eu le bonheur de me consacrer à un tout petit, une sacrée responsabilité que ses parents m'ont offerte (déjà à l'époque, je m'étais imaginé que Nicola pourrait s'occuper des miens, comme fille au pair à son tour!).

Je n'ai pas revu la famille depuis près de dix ans. J'écris encore régulièrement à Gittie (j'ai 36 ans, son âge quand elle m'a accueillie). A présent les « enfants » doivent avoir 22 et 19 ans, déjà des adultes ! J'espère qu'ils se décideront à me rendre visite dans mon pays et qu'un jour ils me présenteront leur propre famille... J'en serais heureuse et les accueillerais à bras – et cœur – ouverts...

SOUVENIR DE LEIPZIG

BLANDINE PROT

Au secours ! Je vais rendre les clés.

C'est fini, tu sais, je n'irai plus respirer la cannelle en sortant des cours au beau milieu d'un marché de Noël, dans la nuit et sous la neige ; je ne sentirai plus l'intolérable pression de - 17 degrés, concentrée au dessus des yeux et sur chaque morceau de peau pourtant précipitamment camouflé ; je ne patinerai plus sur un trottoir gelé : l'hiver est terminé. Je n'irai plus non plus zigzaguer entre les vélos sur ma moitié de trottoir, entre les coureurs zélés et les voitures en carton, on ne rira plus de mon vocabulaire imprécis, ni ne corrigera mes hésitations grammaticales, ni ne sourira à l'écoute de mon accent qui me trahit : l'année entière a pris fin. Le tramway-Strassenbahn oubliera la forme de mes épaules contre ses sièges bleus et les pavés-Pflastersteine l'empreinte de mes pas malgré mes efforts, ces derniers jours, pour y appuyer davantage. Je n'aurai vécu ici chaque saison qu'une fois mais aucune n'aura fait semblant : ni les - 15 degrés de 14 heures, ni les 34 degrés de 7 heures30. Janvier, juillet. C'est fini.

J'ai rencontré Leipzig le 21 septembre 2002, elle était déjà telle que je la vois aujourd'hui, elle était telle que je la quitte. Un peu Berlin et un peu Dresde : ville-contraste, ville marquée, ville blessée. Ex-RDA. Histoire inscrite dans chacune de ses façades. J'habitais une jolie rue, neuve, propre, à l'ouest de la ville ; celle qui en faisait l'angle comptait sur toute sa longueur une dizaine de maisons inhabitées aux vitres brisées, aux portes murées ; on apercevait des débris par les rares ouvertures. Non loin de là, une grille pointue cachait un terrain en friche dominé de l'enseigne « *Fabrik* »/Usine. Désaffectée. Et puis l'université. Grise. Sculpture communiste dans un triangle sur le fronton. Sculpture qui soutient la façade universitaire au point qu'elle s'écroulerait si on déboulonnait le triangle rouge. Ironie du sort. Elle restera donc. Mais pour combien de temps ? Et puis tout à coup, là, au beau milieu, le théâtre, l'opéra aux tarifs démocratiques, les étroites rues pavées et les églises. Noir/Blanc. Couleur. Qui a raison ? Moi j'ai décidé que le souvenir gagnerait, alors c'est du sépia que j'emporte. *Mischung*. Façades brisées et musique classique.

J'ai commencé à rassembler mes affaires et tout ce que je déterre impose à mes lèvres un sourire crispé. Nantes m'attend. Mais va-t-il en être comme à chacun de mes retours en France ? Vais-je de nouveau me boucher les oreilles à l'écoute de ma langue natale, m'excuser en allemand en heurtant une épaule, trouver les rues plus étroites, les piétons indisciplinés aux feux rouges, méfiants à la nuit tombée et pressés, pressés ! Dis-moi, est-ce la

nostalgie rageuse qui me pousse à l'acide caricature ou bien serait-ce simplement que l'éloignement rend lucide ?

Dans quelques jours, ils viendront me chercher, oh oui qu'ils viennent enfin ! Ils m'ont tellement manqué, venez, venez ! Mais ne me ramenez pas. Retrouver Nantes oui, mais sans quitter Leipzig. Redonnez-moi ma famille, mes amis, ma chambre, mon océan, mon Atlantique, mes amphis inanimés, mais laissez-moi mes chaussées défoncées, mes WG (Wohngemeinschaften/colocations) chaleureuses, mes discussions étudiantes cosmopolites, bavardes et sereines, mon premier véritable hiver !

Je vais partir. Je vais partir. Je vais partir. Je le savais pourtant depuis le début, la date de retour était inscrite en rouge sur le contrat de location signé en septembre, pourquoi donc est-ce que je m'y refuse de toutes mes forces ? Je cherchais un ailleurs, j'ai trouvé Leipzig. Ses contradictions. Ses rencontres. Je n'ai rien eu à y puiser, elle m'a tout offert d'elle-même. Ses rencontres. Ses contradictions.

Et moi, j'ai pris. Je me trouvais même égoïste de ne rien donner en retour, je me souviens ! Quelle naïveté ! A chaque don accepté, j'abandonnais un petit bout de moi et je ne le savais pas. Juste troc. Et maintenant ? Maintenant, je suis déjà partie, mais pas encore arrivée et je ne supporte plus de flotter ainsi. Je flotte, oui je flotte quelque part entre Nantes et Leipzig, en sursis. Ils seront là bientôt et leur joie de me retrouver me mettra entre parenthèses. Celle qu'ils retrouveront est-elle bien la même que celle qu'ils ont vue partir ? Mais j'extrapole et c'est inutile, je le sais bien. L'inanité de ces propos est d'autant plus flagrante que je n'ai rien quitté encore.

C'est si difficile de t'écrire tout cela, difficile de t'avouer à quel point je ne veux pas retrouver la ville où tu te trouves sans que tu m'en veuilles de cette ingratitude, difficile d'être honnête. C'est pourtant ce que je ressens. Tu me manques, mais je ne veux pas te retrouver. Pardon de cette lettre que j'ai besoin d'écrire mais qui te blesse, qui te repousse fatalement, t'oppose à une force contre laquelle tu ne peux lutter. Et moi non plus. Le poids d'une ville et des attaches dont elle m'a chevillée.

J'y vois si clair déjà. Je vais passer la frontière et chercher partout des morceaux d'Allemagne, j'irai comparer la largeur des rues et le goût du pain, je chercherai, dans tout, la couleur d'un souvenir et dénaturerai ce que j'aurai sous les yeux, je céderai à l'idéalisation des uns, à la diabolisation des autres, bondirai aux désaccords franco-allemands, pleurerai sur les photographies. Je me sens comme à Berlin, lorsque j'avais un pied de chaque côté de la ligne du Mur. Entre-deux. Un peu ici encore, un peu là-bas déjà.

Mais pardon, je ne sais pas ce qui me prend de tout te déverser ainsi. Voilà que j'ai à présent l'envie de te rassurer, de te dire que je reviens double, je reviens pleine, riche, oui : lis ces lignes et regarde-moi ; je suis riche !

Ce ne sont que les clés que je rends, il y a beau temps que je me suis approprié le reste. Les découragements, je garde. Les humiliations linguistiques, je garde. La solitude, la lassitude, je garde. Les kilomètres qui blessent, je garde. Les rencontres aussi, les découvertes aussi, le rythme frénétique d'une année sans habitudes aussi. Je garde, je garde, je garde !

Je suis Leipzig et je suis Nantes. On ne m'enlèvera rien : j'ai doublé mon épiderme et mon cœur bat en allemand un coup sur deux. Leipzig. Mais c'est vrai que j'ai peur. Écoute : j'ai peur, peur de ne plus savoir vivre là où j'ai grandi, peur de regretter, peur de désapprendre l'imprévu et l'indépendance. Peur de ce qui est devenu moi et de ce qui ne l'est plus. Je vais perdre ma solitude entourée, pour retrouver quoi ? Ceux qui ont regardé partir mon premier autocar seront-ils à l'arrivée du dernier ? Seras-tu là, toi ? Je crois que je ne t'écris finalement que pour te dire le besoin que j'aurai de toi, de ta présence, de ton exaspérante manie de tout franciser. Et puis tu es la seule personne à être venue ici, tu es le seul lien. Reste-le, je t'en prie.

Je te laisse là, ne m'en veux pas : je vais sortir. Sortir pour sourire. Sourire... à la bière, aux tenues vestimentaires, aux bougies sur les tables des cafés, aux mille interruptions des étudiants pendant le discours de l'enseignant, aux dialogues, à ceux qui m'arrêtent en souriant pour savoir si je suis bien française et me parlent de Paris, aux serveurs qui m'offrent une consommation parce qu'ils aiment la France, aux groupes d'enfants qui passent dans des chariots de bois, à un Noël extraordinaire, à un violon de rue, à un marchand de *Bratwurst*, au magasin gothique, là, au coin de la rue, à ce jeune homme épinglé de partout qui s'arrête au feu rouge, à la chaleur de cette matinée, au parc, aux pavés, je n'oublierai personne !

Et peut-être Leipzig se souviendra-t-elle aussi de ces sourires déposés partout un matin de juillet, de ces mercis semés à tout vent. Peut-être. J'espère. Je vais sortir, je te laisse là ; tu m'excuses ? Merci d'être restée, c'est fini : je ne pleure plus. Je te vois bientôt et c'est sûrement le plus important, bientôt je n'aurai plus peur. Au moins, tu seras là. Je vais rendre les clés mais pas les souvenirs, t'écrire m'a aidée à le comprendre. Je ne suis qu'au début de la route et tu es à mes côtés, tout ira bien. Je n'ai pas à choisir et je reviendrai.

Tu n'auras pas le temps de me répondre ici, dans quelques jours je ne serai plus là et les prochains mots que nous échangerons auront voix et visage, on va nous rendre la vue, enfin ! *Ich vermisse dich*. Attends-moi, j'arrive. Depuis Leipzig, je crois que je sais aimer Nantes.

LE ROI DE FRANCE

FALK SCHÖNLEBE

Six heures du matin. Je suis réveillé. Par un... ascète. La plupart des gens le qualifieraient sûrement de fou. Peut-être pas complètement à tort.

Il passe à environ un mètre de mon lit. Il ne se contente pas de marcher, il hurle en même temps et de plus il se promène pieds nus, en plein mois de décembre. Cela dure depuis quelques jours déjà et ne le rend pas plus sympathique pour autant. Cependant, quelque chose nous lie. Tous les deux, nous sommes transis de froid. Tout au moins, je suppose qu'il a très froid. Nous ne nous sommes jamais parlé car il ne sait rien de ma présence. Lui ne peut pas me voir, mais moi je peux l'entendre. Depuis quelques jours, je suis malade, le rhume de saison habituel, et je passe mon temps sous une épaisse couette en plume, au bord de la route.

Pour moi, ce n'est pas aussi grave que cela car j'ai tout de même mon minibus qui me protège. Un vieux Mercedes qui ressemble à un véhicule de livraison normal. J'y tenais beaucoup – camouflage oblige. Il a presque dix ans de moins que moi qui en affiche bientôt 25 au compteur. Une amie l'a baptisé du nom de Speedy – par pure admiration pour ses performances – quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. A sa grande époque, cela devait certainement être quelque chose.

Dans le V^e arrondissement, je me suis cherché un bel emplacement sous les arbres. L'endroit s'appelle Place du Puits-de-l'Ermitage – un nom prédestiné pour quelqu'un comme moi qui, en pleine agitation urbaine, vit comme un ermite dans une sorte d'ermitage à quatre roues. Un seul hic, on recherche tous quelque chose de beau, mon fou aussi et voilà pourquoi nos chemins se croisent ici. En ce moment, je ne quitte ma camionnette qu'une fois par jour, très souvent le matin pour aller à la boulangerie du coin. Ces deux minutes sont les plus chaudes de la journée. Un jour, un joueur d'orgue de Barbarie s'est installé dans ce quartier relativement calme de Paris. Il se faisait un peu d'argent, pas uniquement grâce aux passants, mais grâce aux gens qui lui lançaient des pièces par les fenêtres. Un gamin les ramassait. C'étaient les derniers francs qu'il pourrait récolter. Dans quelques jours on allait passer à l'euro.

Je me rétablis doucement et ma sphère d'activités s'élargit à nouveau. A midi, je vais au Restau U de la Sorbonne nouvelle, situé à deux rues d'ici. C'est toujours bon de se garer à proximité des facs, Restau U oblige. Non que la cuisine des restaurants universitaires à Paris puisse être comparée à une cuisine hautement gastronomique, mais les RU sont bon marché et bien pratiques pour y faire ce qui suit inévitablement un repas.

Ma salle de bains est inutilisable pour le moment. Pour être franc, elle ne l'a jamais été. Mon bus n'a ni salle de bains, ni toilettes. Qui en a besoin, pas moi en tout cas, du moins pour mon propre usage. Mais mon véhicule a un moteur, c'est bien plus important, surtout pour mes déplacements, car généralement je ne reste que trois ou quatre jours au même endroit. Puis, je change de rue, souvent par la même occasion d'arrondissement, ce qui m'a permis d'avoir un aperçu sur l'ensemble des toilettes et des douches publiques à Paris.

Pour ce qui est des WC, il y a un endroit qui m'a beaucoup plu et il prouve que les Français ont vraiment bon goût. J'ai appris à apprécier ce genre d'endroit lors de mon séjour dans le 1^{er} arrondissement. Dans la pièce précédant les toilettes, il y avait des sculptures en pied et des tableaux accrochés aux murs et c'était la raison de leur succès. Depuis lors, nombreux sont ceux qui en ont entendu parler et tiennent à visiter le Louvre. Ne nous méprenons pas. Je n'y suis pas allé que pour cela. Il faut dire qu'étant étudiant en architecture, j'ai accès à tous les musées gratuitement. En France, les architectes sont considérés comme des artistes et les étudiants des Beaux-Arts doivent pouvoir étudier les œuvres. C'est pourquoi on a pu m'y voir de temps à autre avec un bloc à croquis.

En Allemagne, lorsque j'annonçais à mes amis mon intention d'aller poursuivre mes études à Paris, leurs yeux s'illuminaient. En effet, connaître quelqu'un qui peut vous héberger gratuitement quelques jours dans une grande ville pour avoir le temps de la visiter tranquillement est très apprécié par tous les étudiants regardant à la dépense, moi y compris. Lorsqu'il s'avérera par la suite que je voulais réellement habiter un an dans une camionnette, il n'y eut, en dehors de mon frère, qu'un seul ami à venir me voir : Gierner, un copain de Dresde, prêt à se lancer dans toutes les combines pas forcément très futées, mais marrantes justement. Lui aussi, c'est un champion des bons plans. Il est arrivé le samedi matin avec Rainbow Tours et est reparti le dimanche après-midi. On s'est vraiment bien marré. Il m'a dressé un portrait de ses compagnons de voyage, bien entendu tous parfaitement inconnus. Moi je lui ai raconté mes aventures parisiennes. Il a passé la nuit dans le minibus avec moi, cette fois directement au pied des marches du Sacré-Cœur – hébergement avec vue panoramique – un plus touristique ! Il ne voulait pas aller à l'hôtel, il trouvait ça trop barbant. Le lendemain matin, nous avons pris un bon petit déjeuner, dans le Mercedes, au beau milieu des touristes. Gierner étudie la physique et la mécanique des fluides, nous avons donc pu l'observer à merveille, depuis la fenêtre du bus.

Cette nuit, vers trois heures du matin, après avoir fait la fête, on a choisi ce lieu désert et maintenant, nous voilà au beau milieu de la foule. Les vitres du bus sont teintées, d'abord parce que c'est caractéristique pour les voitures de gangsters, ensuite parce que c'est pratique – on peut regarder dehors sans

être vu. En outre, de l'extérieur, cela lui confère une élégance discrète si tant est que cela soit possible pour une camionnette – laque blanche et vitres noires. Les architectes ne connaissent que le noir et blanc – vieux problème.

Gierner est certes reparti aussi vite qu'il est arrivé. Toutefois, lorsque j'ai eu l'idée d'élire domicile dans une camionnette, il était avec moi. C'était en août 2001, en Islande par temps de pluie et de brouillard, c'est clair. Nous roulons en corbillard, cela change de l'ordinaire. Les chances d'effectuer, à l'état conscient, d'autres trajets dans ce type de véhicule sont quasi nulles. Le lit a été converti en banquette. Le propriétaire a transformé son camion. C'est désormais son « mobil-home ». Une Chevrolet – une grosse bagnole américaine typique. On ne roule pas, on flotte à travers le paysage. On se met ainsi facilement à rêvasser. Début octobre, je voulais aller à Paris et n'avais pas la moindre envie de m'occuper de la recherche d'un appart – il y a des personnes qui cherchent depuis deux mois. C'est trop compliqué pour moi... dénicher des numéros de téléphone, appeler, annuler... enfin s'entendre dire que l'appart est loué. La solution est évidente : je m'achète un minibus et j'y habite l'année en question. Cette idée m'enthousiasme. Pour Gierner c'est une autre histoire. Il faut qu'il fasse la conversation avec le conducteur de la camionnette. Ce dernier est tombé d'un arbre à l'âge de six ans et est resté huit ans dans le coma. C'est ce qui explique aussi qu'il a l'air un peu différent, plus jeune qu'il ne l'est en réalité. Triste sort, mais nous ne tenons pas à nous transformer en copies conformes d'une aussi tragique destinée et, sous un prétexte quelconque, nous voilà vite descendus de voiture avant destination. Pour je ne sais quelle raison, ce garçon nous a paru bizarre. J'ai fait du stop à travers toute l'Europe, l'Asie et l'Amérique latine et jamais je ne suis descendu avant destination. Je n'ai fait que de bonnes expériences et j'espère qu'il en sera toujours ainsi. Je crois que nous avons été injustes à son égard car lorsque nous nous sommes retrouvés de nuit, sous la pluie, nous avons eu pitié de lui et par la même occasion de nous aussi.

Il y a beaucoup de gens compatissants : « Comment ça se passe, il fait froid, tu n'as pas de salle de bains, pas de toilettes et d'ailleurs est-ce que c'est permis ? » Je ne m'apitoie pas sur mon sort ! Quant à savoir si c'est légal d'habiter un véhicule garé dans la rue, aujourd'hui encore je n'en sais rien. C'est simple, personne ne le sait et vraisemblablement pas même la police. Mes proches me prédisaient qu'un jour on me retrouverait mort de froid dans cette camionnette. Pour ne pas en arriver là, j'ai prévu un chauffage, alimenté par la bouteille de gaz servant à réchauffer mes délicieuses boîtes de conserve. Cela pose deux problèmes : une semaine avant Noël, la bouteille de gaz était vide et en France, le branchement est différent. La solution : chercher un refuge. Christian habite au pied de la Tour Eiffel. C'est chez lui que le soir je me suis préparé du thé et à manger. Comme je viens de le dire, quand la bouteille de gaz est vide, il n'y a ni chauffage, ni repas. Quant à sa proposition bien intentionnée de m'héberger pour la nuit, j'ai préféré la refuser. Tant

qu'à faire, autant profiter de la proximité de la Tour Eiffel pour la regarder de ma fenêtre et pour aller me promener de bon matin comme les hommes politiques résidant dans un des quartiers les plus huppés de la capitale.

Plan pour Noël : vacances à la maison, retour à Paris pour la Saint-Sylvestre et dans la foulée cap vers les Alpes pour aller faire du snow-board. Puisque mon appart dispose d'un moteur, il faut absolument que j'en profite. Équipé d'une nouvelle bouteille de gaz, voilà qui redonne de l'allant. Que ce soit sur les pistes ou dans le bus, la température est la même. De nuit comme de jour, moins quinze degrés, à un poil près. Puis, pendant les deux heures nécessaires pour préparer quelque chose de chaud à dîner, l'intérieur de la bagnole se réchauffe et passe à un bon plus/moins zéro degré et pas un seul degré de plus. Quelques degrés supplémentaires ne sont pas nécessaires, ce serait du gaspillage d'énergie.

Je dois avouer que je ne connais qu'une personne au monde qui me suive dans ce genre de plans : mon frère Jonas. Et en plus, il adore ça ! Quelques jours plus tard nous voilà garés dans la rue Mazarine directement devant l'atelier de l'École d'Architecture de Paris-Val-de-Seine. J'aime les distances courtes. Elles font gagner du temps. Et en ce moment, je n'ai pas de temps à perdre. Demain, c'est jour de soutenance des projets à la fac. Nous devons présenter nos plans pour un théâtre situé à la Bastille. Il est minuit largement passé et je suis encore en train de dessiner. Pendant ce temps, Jonas dort sur le siège du conducteur. Le lit est relevé parce qu'en dessous il y a la table et que j'y travaille encore. En contrepartie, je peux me lever plus tard demain. Mon réveil sonnera une demi-heure après l'heure fixée pour la présentation. Pour un architecte, c'est ponctuel.

C'est exactement sur cette place de parking que j'ai noué de tendres liens avec des Français. Trois heures du matin, je dors déjà et tout à coup, je suis réveillé par un drôle de bruit. Je veux voir ce que c'est, me lève et pressens déjà la situation. J'ouvre la fenêtre de ma cuisine et je sors la tête. Me voilà nez à nez avec un visage effrayé. Le type, un gros feutre noir à la main, s'apprête justement à s'en servir, avec l'intention de redécorer mon bus. A la vue de mon visage ahuri, il prend la fuite en courant. Au temps d'Astérix, les Gaulois étaient plus téméraires.

Voilà le printemps et mon appart ambulante gagne du galon en s'approchant d'un lieu de villégiature prisé des bobos. Carl habite le canal Saint-Martin dans le X^e arrondissement, dans l'appartement le plus pittoresque qu'il m'ait été donné de voir à Paris. Il est issu d'une bonne famille tout comme sa propriétaire. Il est fils de diplomate, elle est l'épouse du neveu de Charles de Gaulle. Elle peint des tableaux et les a fait accrocher dans l'appartement, ce qui n'enthousiasme guère Carl qui est lui-même peintre et architecte. Plus tard, il remplacera les toiles de Madame de Gaulle par les siennes. Il trouve ma manière de vivre complètement farfelue, c'est aussi ce que je pense

de la sienne. En l'espace d'un an, il aura versé à Madame de Gaulle un loyer équivalant à quatre camionnettes. Je me trouve directement au bord du canal que je considère comme ma piscine personnelle. Le fils de diplomate me rend visite à plusieurs reprises et veut passer la nuit dans mon bus, il trouve ça cool. En échange je peux remplir mon jerrican d'eau chez lui, ce que je trouve à mon tour bien pratique.

Les jerricans d'eau sont une bonne invention mais les douches sont bien mieux encore. Je n'en ai pas. Pourquoi d'ailleurs ? J'ai le temps, tout du moins je le prends. Pour prendre une douche, il me faut une heure et demie lorsque je suis mal garé. Sauter dans le métro, changer de métro, en sortir, y retourner, descendre, changer, en ressortir et me voilà de retour à la maison. Mais ça marche. Les douches, c'était l'hyperlien manquant. En Islande une chose était claire : j'emmènerai dans un bus sans toilettes, sans salle de bains, ni douche. Trois semaines avant la rentrée universitaire, j'ai vu sur Arte un documentaire sur les bains-douches à Paris. Autrefois, les bains-douches faisaient partie de la vie publique, encore aujourd'hui de petits appartements sous les toits ne possèdent pas de sanitaires. Ce sont les chambres de bonnes d'autrefois. Les interviews étaient passionnantes ; des SDF, qui allaient se doucher là-bas, expliquaient des choses intéressantes et sensées. Même les clochards avaient du style à Paris, c'est vraiment là que je voulais aller. C'est après cette émission que je me suis acheté le mini-bus. De tout mon séjour, je n'ai pas rencontré un seul clochard aussi intéressant que ceux vus à la télévision.

Mais alors, tout ce que la télé nous montre n'est donc pas vrai. Mais ce qui était vrai, c'était que les douches étaient gratuites depuis un an parce la plupart des clients y rentraient gratuitement avec leur carte de chômeurs. Il y a un bel établissement récent, construit rue Audubon en 1990 et un autre rue de la Butte aux Cailles. Ici on peut se faire une idée sur l'intérieur des prisons ou bien d'un tel établissement il y a cinquante ans – cinquante douches sur la gauche du couloir et autant sur la droite. Le style est affaire de goût. C'est public, gratuit et donc il faut faire des économies. On a décidé d'installer des robinets d'eau. Concrètement voilà comment cela se passe : il n'y a qu'un seul robinet pour l'eau chaude et l'eau froide, ce qui signifie que la température de la douche dépend du gardien en chef ou du service des eaux ou bien de je ne sais qui. Conséquence pratique : l'eau est si chaude, tout comme les lieux d'ailleurs, qu'après la douche il faut s'habiller à toute vitesse et courir dans la rue qui est glaciale. En sortant, l'on est encore plus en sueur qu'en entrant. Même le fils de diplomate n'y a pas coupé, il m'a accompagné une fois comme ça pour rigoler.

A Paris, j'ai aussi appris à apprécier la bureaucratie. A la maison, j'ai toute une collection de contraventions parce que je n'ai pas payé les horodateurs. Impossible, sinon j'aurais pu tout aussi bien dès le départ me chercher un

appartement de luxe. Par chance, ma camionnette est trop lourde pour être mise en fourrière et la route bureaucratique vers l'Allemagne trop longue. Du reste la France vient de changer de président de la République et l'un de ses premiers actes administratifs c'est de gracier tous les petits délits. La tradition a tout de même du bon.

J'avais quelques emplacements de prédilection, dans des petites rues n'importe où, c'est toujours ce qu'il y a de plus agréable, tout comme à Montmartre, lorsqu'au réveil, le soleil se levait sur Paris et brillait à travers les vitres. Mais la plus belle place était en bord de Seine près des péniches. Là-bas, jamais une seule amende. Il n'y a que deux pas à faire jusqu'au fleuve et c'est calme car le trafic passe bien plus haut. Et ce n'était qu'à deux minutes à pied de mon école, c'est-à-dire dans le même bâtiment que l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts qui fait face au Louvre sur l'autre rive de la Seine. En plein centre, tapi au calme à l'abri des regards, à mon sens un lieu rempli de poésie.

Cela n'a pourtant pas toujours été très drôle. Pendant deux jours, j'ai eu un voisin direct. Il s'était choisi une bouche de métro d'où sortait un air chaud et il y dormait sans arrêt. C'est alors que j'ai pris conscience du luxe offert par cinq petits mètres carrés. Parfois, il faisait froid, parfois, c'était inconfortable, mais c'était mon chez moi.

C'est un peu comme cela que devait se sentir le Roi de France.

(Traduction : Nadia Mokaddem)

ÉCHANGE SCOLAIRE

ANJA COBIN

Toute l'histoire inoubliable qui a changé le cours de mon existence et m'a transformée a commencé en 2002. Il y a deux ans, j'ai participé à un échange scolaire, j'avais alors seize ans. C'est ainsi que pour la toute première fois de ma vie, je suis entrée en contact avec la France et la culture française. J'ai alors pu voir qu'il n'y pas que le fromage et le vin qui caractérisent les Français, mais bien d'autres choses encore.

J'ai passé dix semaines en Bretagne, à Vitré, ville à l'architecture médiévale. Je vivais dans la famille de ma correspondante avec laquelle j'allais à l'école tous les matins. Dans un premier temps, je songeais surtout à améliorer mes connaissances linguistiques. Cela a l'air simple, c'est vrai, mais trouver par soi-même des solutions à des problèmes et affronter un nouvel univers et ses inconnues représentaient jusque-là pour moi un grand défi. En y repensant, au début je me sentais étrangère, isolée et désarmée parce que je ne connaissais personne et que je devais quitter famille et amis pendant dix semaines. A cela venaient s'ajouter des difficultés de communication entre ma correspondante et moi, inexistantes auparavant. Cette brouille et cette quasi-froideur entre nous me préoccupaient beaucoup et aujourd'hui je me souviens avoir téléphoné en larmes à mes parents pour leur demander conseils et soutien.

A ce jour, je suis reconnaissante envers ma correspondante. Grâce à elle, j'ai appris à aller à la rencontre des autres et à ne pas attendre qu'ils fassent le premier pas. Avec ma famille d'accueil, j'ai fait de nombreuses excursions à Saint-Malo, Dinard, Dinan, Fougères, Paris et dans bien d'autres villes encore.

La fréquentation de l'école m'a fait prendre conscience des différences entre les systèmes scolaires français et allemand. Cela m'a permis de me faire des amis avec lesquels je suis encore en contact aujourd'hui. Aux heures libres et après l'école on se retrouvait tous pour aller en ville, faire les magasins ou pour bavarder et rire au café. Ainsi j'ai découvert un autre rythme de vie auquel je n'étais pas habituée au début.

Juste avant de repartir en Allemagne, j'ai pris conscience que toutes ces petites choses considérées comme normales par les Français s'étaient ancrées au fond de mon cœur. En définitive, ces dix semaines pleines de nouvelles expériences et de découvertes avaient passées bien trop vite. Les deux ou trois premières semaines, je tenais encore absolument à rentrer à la maison le plus vite possible. Le jour du départ, je ne parvenais pas à retenir mes larmes. Peut-être qu'à cet instant précis, je réalisai que cet « autre

monde » ne m'appartenait pas et que je ne pouvais pas, le temps d'un échange scolaire, fuir les difficultés que je rencontre dans mon propre pays.

Aujourd'hui encore, je regarde toujours avec plaisir les photos et les souvenirs qui me rappellent cet échange. J'ai alors l'impression d'avoir été là-bas quelqu'un d'autre, plus heureuse de vivre, ayant plus confiance en moi. Peut-être que cela s'explique généralement par le fait que les problèmes liés à l'environnement habituel peuvent être mis entre parenthèses pour un certain temps lorsqu'on est immergé dans un « autre monde ». Comme toute personne ayant participé à un échange scolaire, je suis incapable d'expliquer exactement ce qui m'a fascinée en France. Lorsque je passe mes souvenirs en revue, je me revois, presque tous les jours après l'école, faire du shopping dans l'énorme supermarché Leclerc pour y goûter l'ambiance et y observer des Français. Je revois les soirées avec des copines « entre filles ». Je me revois tous les matins traversant le Jardin du Parc à Vitré avec mes camarades pour aller à l'école ; les soirées passées à discuter à table avec ma famille d'accueil dans la toute petite cuisine pourtant si conviviale.

Je souris quand je repense à quel point j'étais excitée, dès le troisième jour passé à Vitré, à la perspective de faire de nouvelles rencontres lors d'une fête d'anniversaire. Manquant d'assurance, je me préoccupais de savoir s'ils m'aimeraient et s'ils me laisseraient prendre part à leur vie pour les dix semaines à venir. Cette angoisse allait s'avérer totalement superflue puisque ces garçons et filles avaient très envie de me connaître. Je n'aurais jamais pensé qu'on finirait la soirée à faire des batailles de nourriture et à faire des photos complètement dingues.

Chaque jour, je me réjouissais d'aller à l'école pour donner et recevoir des bisous et me sentir ainsi appréciée et intégrée. Les Français sont plus ouverts, vont facilement vers les autres et me donnent l'impression, en répandant la joie de vivre jour après jour, de s'encourager les uns les autres. Ils ne vivent pas simplement pour travailler, mais ils travaillent plutôt pour vivre et profiter de la vie.

Ce séjour en France a changé le cours de mon existence et parallèlement m'a transformée. J'ai ainsi appris à avoir confiance en moi pour atteindre des objectifs ou résoudre des problèmes. Je suis devenue plus autonome, plus affirmée et plus ouverte. Je me sens capable de relever des défis. De plus, je me suis découverte une passion pour la France. Mes amis ici me qualifient même de « fanatique de la France » parce que je m'intéresse de très près, autant que possible, à la culture française. Dans les rues de Berlin, j'épie les Français et mon cœur bat plus fort chaque fois que je peux converser avec eux. J'écoute exclusivement de la musique française, je lis des livres français, je vais sur Internet chatter sur des sites français pour

faire de nouvelles rencontres. Enfin j'écris des lettres et des mails à des amis en France.

Il y a un an, j'ai rencontré Chloé sur Internet, une fille âgée de 17 ans vivant à Rouen. Depuis, on s'écrit. Lors des dernières vacances d'octobre, j'ai passé deux semaines chez elle. Après cette première visite, comme on s'appréciait toujours autant, elle est venue chez moi à Noël. Pour Chloé comme pour moi, une chose est sûre : nous allons continuer à nous rendre visite. Ces dernières expériences m'ont aussi permis de me faire une idée plus précise de mon avenir, tant au niveau personnel que professionnel.

Quand j'aurai mon bac, j'aimerais réaliser mon rêve : vivre et travailler en France. Je m'interroge souvent sur le sens de la vie et parfois je me demande pourquoi je m'inflige encore ces trois années sur les bancs de l'école, juste pour avoir un de ces jours le baccalauréat en poche. Entre-temps, j'ai trouvé une réponse à cette question. Cette étape franchie, je pourrai enfin concrétiser mon rêve : acheter en compagnie de mon prince charmant français une petite maison au beau milieu de la France, avec un grand jardin dans lequel nos enfants, nos chiens et nos chats pourront jouer et s'ébattre. Cette idée – si je parviens à tenir bon maintenant – me donne du courage.

Les amis me prennent pour une folle quand je leur raconte qu'en France même les arbres et le vent semblent avoir une autre odeur. Ils veulent en même temps me mettre en garde contre de futures déceptions, contre la réalité de ce monde que je m'imagine actuellement d'une perfection absolue. De tels propos me font peur parce qu'il est fort probable que mes impressions sur la France ne sont en réalité qu'une illusion que je tiens coûte que coûte à garder intacte pour atteindre mon objectif.

En conclusion, je peux dire que grâce à cet échange scolaire, je me suis découvert, non seulement une passion pour la France, mais également un rêve que je ne souhaite pas simplement ressasser mais réellement vivre un jour. C'est ce qui me donne la force et la motivation nécessaires pour venir à bout du chemin semé d'embûches qui m'en sépare encore.

(Traduction : Nadia Mokaddem)

UNE HALTE FORCÉE

TOBIAS ILLNER

Des pneus qui crissent. Bruits de tôle. Deux fois. Trois fois. Des vitres qui éclatent. Du métal qui grince. Puis plus rien. Je ferme les yeux en pensant : « Oh non ! »

Que s'est-il passé ?

Je sors de mon minibus pour me faire une idée de la situation. Il fait chaud dehors, une chaleur torride. Une de ces journées caniculaires de l'été dernier. La scène qui s'offre à moi m'apparaît irréaliste et grotesque : cinq minibus collés et enfilés l'un derrière l'autre comme les perles d'un collier. Je rêve. Des bris de verre, des morceaux de plastique, des plaques minéralogiques gisent sur l'asphalte. Il y a des pommes sur la route. Je regarde autour de moi. Nous nous trouvons à un grand carrefour, à un feu rouge. J'aperçois un concessionnaire automobile, un magasin d'électricité. Une zone industrielle sans aucune activité, pas étonnant un samedi après-midi alors qu'il fait un temps à aller se baigner...

Peu à peu, les jeunes investissent le lieu de l'accident et je suis rattrapé par la réalité : vacances pour les jeunes, CVJM (1), trente-trois participants âgés de quatorze à dix-sept ans, neuf moniteurs, cinq minibus. Destination : Sainte-Gertrude en Normandie. L'endroit où nous nous trouvons actuellement : Soissons, Picardie, à 200 kilomètres de notre centre de vacances. On met le triangle de signalisation. Deux filles sont légèrement blessées, quelques jeunes se plaignent de douleurs à la nuque. Une famille ayant assisté à l'accident vient nous porter secours. Quelqu'un appelle la police et le médecin qui arrivent rapidement. On procède à la reconstitution de l'accident. Les véhicules accidentés sont photographiés. Les pompiers et la dépanneuse arrivent sur les lieux. Quelques coups de fil passés en Allemagne. Est-ce possible ? Tous nos véhicules impliqués dans un accident ? Quels sont les dégâts ? Est-ce que les minibus sont encore en état de marche ? Est-ce qu'on va trouver un garage ? La confusion dissipée, on constate que seuls les deux premiers véhicules peuvent encore rouler. Dix-huit places pour quarante-deux personnes. Situation critique. Nous unissons nos efforts pour décharger les bus, mettre les produits alimentaires à l'ombre et rassembler les bagages.

A partir de ce moment-là, aussi incroyablement et extraordinaire que cela puisse paraître, notre *mésaventure* (2) va prendre une tournure favorable.

(1) Christlicher Verein Junger Menschen (Union chrétienne de jeunes gens), ndt.

(2) En français dans le texte, ndt.

Nous sommes submergés par une authentique vague de serviabilité. A commencer par les pompiers qui nous proposent tout d'abord de quitter le lieu de l'accident et de nous emmener à leur poste de garde. On met à notre disposition une grosse voiture de police pour pouvoir charger nos bagages. Les pompiers conduisent une partie du groupe au poste tandis que les lieux de l'accident sont peu à peu dégagés. On relève l'identité des chauffeurs et on rassemble les papiers des véhicules. Les deux jeunes filles blessées sont conduites en ambulance à l'hôpital, accompagnées de leur monitrice et du médecin du SAMU. C'est alors qu'une jeune femme, capitaine des pompiers, fait son apparition. Changement de programme. Ce n'est plus à la caserne que nous sommes attendus, mais à la mairie. Une partie du groupe s'y trouve déjà. Quand les derniers d'entre nous quittent les lieux de l'accident, il s'est écoulé une bonne heure.

Pendant le trajet jusqu'à la mairie, nous envisageons toutes les solutions possibles pour la suite des événements : faire réparer les véhicules sur place ? Louer d'autres minibus ? Prendre les transports en commun ? Faire la navette jusqu'au centre de vacances avec les deux minibus restants ? Faire venir de l'aide motorisée d'Allemagne ? Nous sommes encore en train de gamberger quand nous passons un imposant portail en fer forgé et arrivons sur le grand parvis de l'hôtel de ville de Soissons, un bâtiment historique en forme de fer à cheval. Comme si notre groupe avait été annoncé depuis longtemps, un monsieur aimable s'approche pour souhaiter à tout notre groupe la bienvenue à Soissons. Il se présente comme étant le premier adjoint au maire de la ville et nous dit avoir été informé par les pompiers de notre halte forcée. « Chapeau ! », ai-je pensé. « Voilà qui s'appelle faire circuler les informations... » Entre-temps, le groupe se voit servir des boissons fraîches et des petits gâteaux tandis qu'on s'emploie par ailleurs à libérer une salle située près de l'entrée de la mairie pour y entreposer nos tonnes de bagages et de nourriture. La presse aussi est déjà là. La plupart des participants à notre voyage se sont tranquillement installés sur les marches de l'hôtel de ville. D'autres ont déjà commencé à explorer le parc fleuri situé derrière l'édifice.

Après avoir passé quelques coups de téléphone auprès d'agences de location de voitures de la région, nous réalisons très vite que les perspectives ne sont pas très bonnes. Cela se comprend, un samedi soir... L'adjoint au maire nous suggère de passer la nuit à la mairie afin de commencer par nous remettre de nos émotions. Il nous propose d'organiser un repas, offre que nous déclinons en le remerciant dans la mesure où nous ne manquons de rien avec toutes nos provisions. En revanche, il insiste pour s'occuper du petit déjeuner du lendemain.

Entre-temps, les parents des participants ont été informés de notre accident et de la situation grâce à une chaîne téléphonique et les deux jeunes filles ont

quitté l'hôpital. Leur état est plutôt satisfaisant, compte tenu des circonstances - Dieu merci ! Comme à présent plusieurs jeunes se plaignent de douleurs à la nuque, le couple de concierge propose de faire venir un médecin à la mairie afin de nous éviter un nouveau déplacement à la clinique. Le médecin ne se fait pas attendre longtemps et il examine ses patients dans la salle d'apparat de l'hôtel de ville, prescrit minerves et médicaments. Quand il prend congé, il est déjà 19 heures. Or, à partir de 19 heures, il faut passer par le commissariat pour avoir l'adresse d'une pharmacie de garde délivrant des médicaments. C'est un problème, mais la concierge le résout aussitôt : pas de discussion, elle s'en occupe, elle nous accompagne. Voilà qu'une monitrice se met en route vers la pharmacie en compagnie de cette dame serviable tandis que je pars en ville avec deux autres monitrices pour tenter de résoudre notre problème de transport. Hélas, sans succès. Si au moins il nous restait trois bus en état de marche ! Deux voyages suffiraient pour transporter tout le barda. Mais comme ça... On nous dit qu'il faut compter environ quatre heures de route pour arriver jusqu'à Sainte-Gertrude. En effet, l'état de la route nationale n'est pas des meilleurs, sans parler de toutes les agglomérations à traverser et de la circulation en ville : Compiègne, Beauvais et enfin Rouen. Faire trois voyages, nous dit-on, cela reviendrait déjà à passer 20 heures sur la route. Plus le temps nécessaire pour charger et décharger et le repos des chauffeurs - impossible à faire en une journée.

Nous passons le reste de la soirée à étudier dans le détail les contrats de location de quatre de nos minibus (le cinquième appartient à notre paroisse), à passer des coups de fil à la compagnie d'assurance et à nos amis à la maison. Qu'en est-il de la garantie de mobilité ? Qu'est-ce que l'assurance prévoit dans un cas comme le nôtre ? Les recherches sur Internet entreprises depuis l'Allemagne pour tenter de trouver dans la région des organisations susceptibles de louer des minibus le dimanche ne sont malheureusement pas couronnées de succès. Dans l'ignorance de la tournure que vont prendre les événements, il nous faut également abandonner les participants à leur sort nocturne. Pendant qu'ils s'installent sur le parquet de la grande salle de réception au premier étage et qu'ils aménagent leur campement en dépliant sacs de couchage et matelas isolants, nous, les moniteurs, trouvons, pour la première fois depuis l'accident, le temps pour une réunion plénière. Nous sommes assis dans un coin du parvis. Il fait déjà nuit, mais l'air est encore agréablement chaud. Si tout s'était déroulé comme prévu, à l'heure actuelle, nous serions réunis dans la même constellation, mais dans le camp de vacances que nous aurions fini d'aménager, entre Rouen et Le Havre, et nous serions en train de discuter du programme du lendemain. Au lieu de cela, nous nous retrouvons plongés dans une aventure dont personne ne connaît vraiment l'issue.

Au cours d'une discussion, d'innombrables pistes sont évoquées puis rejetées et il s'avère que la solution la moins chère et la plus facile à mettre en œuvre consiste à faire la navette avec les deux bus restants entre Soissons

et le centre de vacances à Sainte-Gertrude. Nous pourrions faire deux voyages le dimanche et effectuer le troisième le lundi. Toutefois, à cette heure tardive, nous avons beaucoup de mal à décider qui va prendre place à bord des bus. Combien de moniteurs par voyage ? D'un côté, le mieux serait de prendre un maximum de participants par trajet, mais d'un autre côté, il faudrait aussi avoir à chaque voyage un nombre suffisant de moniteurs à bord pouvant se relayer au volant et assurer ensuite la surveillance dans le centre de vacances, une fois les bus repartis pour le second voyage. De plus, les chauffeurs revenant sur Soissons doivent aussi être pris en compte lors de la répartition des places... Après nous être ainsi creusé les méninges, nous aussi, les moniteurs, allons nous coucher. Les images de la journée me tiennent encore un bon moment éveillé. Trois bus sur cinq hors d'état de marche, c'est tout simplement incroyable...

Le lendemain, à une heure assez matinale, la maisonnée s'anime à nouveau. Le petit déjeuner est prévu à sept heures et le couple de concierges nous attend avec café et brioches toutes fraîches. Après avoir mangé et annoncé notre plan aux participants, le premier groupe se prépare pour le départ. Les autres commencent ce dimanche en prenant un long petit déjeuner et en jouant tranquillement aux cartes sous les lustres de la salle d'apparat ornée de miroirs teintés, une salle dont l'intendant de Louis XVI était autrefois le fier propriétaire. Même l'adjoint au maire est à nouveau sur place et nous salue l'air joyeux en nous annonçant qu'il a réussi à trouver une compagnie de bus prête à nous emmener immédiatement avec tous nos bagages jusqu'à Sainte-Gertrude. Nos visages s'éclairent. Quoi, vraiment, aujourd'hui dimanche ? Pourtant, en apprenant combien cela nous coûterait, notre joie retombe. Quelque peu mal à l'aise, je fais comprendre à cet homme, qui cherche à nous aider pendant ses heures de loisirs, que le prix n'est pas vraiment compatible avec notre budget. D'autant plus que nous ne connaissons pas encore le montant des frais occasionnés par l'accident restant à notre charge. Il se montre compréhensif et nous lui exposons notre plan de navettes concocté la veille au soir. Après s'être entendu par téléphone avec Madame le Maire, il nous annonce que le petit groupe de participants partant lundi pourra passer une nuit supplémentaire à la mairie. Nous lui promettons que d'ici lundi matin huit heures, nous aurons éliminé toute trace de notre séjour nocturne qui aura provisoirement transformé l'hôtel de ville en terrain de camping de sorte que nous n'entraverons pas les activités habituelles du lieu.

Nos deux bus reviennent en début d'après-midi. Le premier groupe est arrivé sans encombre au centre de vacances, et hormis la chaleur torride, le voyage du retour s'est également bien déroulé. Les chauffeurs trempés de sueur s'accordent une pause pour souffler un peu. Et à nouveau, on charge les bus, une entreprise qui s'avère à présent plus difficile : l'un des bus ne peut être chargé que de l'intérieur. Certes, il roule encore sans problème,

mais le coffre est si défoncé qu'on n'arrive plus à ouvrir le battant. Je quitte Soissons avec le second voyage et passe le reste de l'après-midi sur la N31 en direction de Rouen. A notre arrivée au centre de vacances, nous sommes accueillis par de grands cris de bienvenue. Lors du dîner que nous prenons tous ensemble, je commence petit à petit à me sentir à nouveau en vacances.

Lundi matin, quatre heures. Quatre moniteurs reprennent la route pour un dernier voyage à Soissons. Il n'y a pas de circulation et nous roulons bien. Il faut dire qu'entre-temps, le trajet nous est devenu familier. Pour changer, nous bénéficions d'une température agréable à l'intérieur de nos véhicules. Avant que la mairie n'ouvre ses portes et ne reprenne ses activités habituelles, nous chargeons les bagages du dernier groupe et nous casons dans nos bus les caisses de bananes restantes ainsi que les cartons de boissons. Comme il nous est impossible d'adresser à la Ville de Soissons des remerciements à la hauteur de l'aide qu'elle nous a apportée – le plus naturellement du monde – il ne nous reste qu'un geste symbolique : offrir en signe de reconnaissance un bouquet de fleurs au couple de concierges. Alors que nous leur proposons de prendre en charge les frais du petit déjeuner et des boissons, ils nous gratifient d'un sourire en secouant la tête. Cela ira comme ça, nous disent-ils... Lors du voyage de retour vers Sainte-Gertrude, un participant m'apprend que la concierge, en téléphonant au camping municipal, a permis au groupe resté sur place de prendre une douche. C'est vraiment étonnant, cette hospitalité, me dis-je...

Je m'adresse au fond du bus et demande s'ils ne se sont pas ennuyés. Au contraire, me répondent-ils, la soirée de la veille a même été très distrayante. Après le dîner dans un snack, il y a eu un feu d'artifice en ville et quand aurait-on eu le plaisir d'être à des loges aussi magnifiques que celles des grandes fenêtres fleuries de la salle des mariages d'un hôtel de ville chargé d'histoire ? « Moi qui pensais toujours que les Français étaient des originaux peu ouverts envers les étrangers... », dit le garçon à côté de moi. Je ne peux réprimer un sourire. Il s'est donc passé quelque chose dans la tête de certains participants. En tant que futur enseignant de français, cela me permet de garder espoir.

Par ce témoignage, nous souhaiterions encore une fois remercier les responsables de la ville de Soissons pour leur aide spontanée et leur exceptionnelle hospitalité !

(Traduction : Nicole Savall)

HISTOIRE D'ALLEMAGNE

MARIE-FRANÇOISE BALDAZZA

Larmes de paix

La puissance de la langue allemande sur moi reste intacte. Hospitalisée, il y a quelques jours pour une maladie grave, je dois ma première nuit de vrai sommeil, paisible et régénérateur, à deux personnes qui ont parlé allemand dans le couloir, devant ma chambre pendant plusieurs minutes.

Nous étions le 24 décembre, étrange berceuse de Noël !

Quarante ans plus tôt...

Assise à l'arrière de la voiture, la petite fille laisse, presque sans le voir, le paysage se dérouler devant ses yeux. La magie des reliefs vertigineux du Vercors ne l'atteint pas aujourd'hui. Son attention tout entière est tournée vers la discussion à l'avant de la voiture, vers la sonorité de la langue que parle si bien son père et qu'elle a découverte il y a quelques mois.

C'était à Pâques, l'année précédente, elle avait alors un peu plus de 7 ans... Elle attendait ce jour depuis si longtemps ! Un grand frisson la parcourait quand elle imaginait... elle ne savait même pas quoi ! Elle partait pour découvrir ! Elle partait en Allemagne ! Son cœur battait, battait... Ce qu'elle voulait avant tout, c'était entrer dans la compréhension de cette langue allemande qui l'intriguait depuis toujours, à chaque fois que son père, né en 1919 en Moselle, rencontrait sa famille. C'était surtout l'humour qui l'attirait, leurs grands éclats de rire, suivis invariablement par : « Oh ! Tu sais, traduit en français, ça n'a plus rien de drôle ! ». Aussi avait-elle tout de suite accepté l'idée de partir deux semaines en Allemagne, d'être accueillie dans une famille là-bas, puis de recevoir en France l'enfant de cette famille et de continuer ensuite ces échanges...

Que de découvertes lors de ce premier séjour ! Dans la vie au quotidien, le premier soir déjà : comment se coucher sous un édredon aussi gros et où était le drap de dessus ? Le goût des Brötchen et la surprise chaque jour renouvelée du Frühstück, les lapins de Pâques en chocolat qu'elle voyait et goûtait pour la première fois, les bonbons acidulés, les odeurs épicées de la cuisine, les tapis, les rideaux, les recoins de la maison qui donnaient cette étonnante sensation de sécurité. L'école et certaines libertés dont jouissaient les élèves, à l'interclasse par exemple, les rires quand le professeur de français, devant son accent du Vercors qu'elle accentuait pour faire bonne mesure, lui faisait répéter certains mots en demandant : « Vous êtes sûre de prononcer les "on et an" comme il le faut ? » Marianne qui deviendra son « amie-sœur » d'Allemagne et ses parents, la douceur attentive et protec-

trice de Frau Leber, l'autorité bienveillante de Herr Leber, son rire sonore et sa voix forte qui la faisait trembler quand il se fâchait, mais qu'il modulait si bien pour chanter.

Et puis le temps passé à se découvrir, à essayer de se comprendre, les mimiques, les rires, les chants, les jeux, chaque mot allemand rencontré dans la journée patiemment écrit dans un cahier, le rire franc de Frau Leber teinté de fierté la première fois qu'elle a compris un ordre donné en allemand. La confiance qui s'installe et l'affection qui, petit à petit, prend le pas sur tout le reste. Son cœur s'est déchiré de les quitter. La veille de son départ, elles n'ont pas dormi, ni Marianne ni elle, elles se sont regardées pendant de longues minutes en silence : quelle que soit la langue, les mots qu'elles connaissaient alors n'auraient pas su traduire leur émotion...

Et maintenant, ils sont là, en France, pour quelques jours ! Ils se sont retrouvés avec tant de bonheur : « Kleine Puppe ! » comme ils l'appellent, ces deux mots résonnent si joliment à son oreille ! Elle ne les quitte plus. C'est elle le guide cette fois-ci ! Même si elle doit partager ce rôle avec ses parents ! Ils habitent Pont-en-Royans et les merveilles ne manquent pas : gorges de la Bourne, maisons suspendues, grands Goulets...

Et aujourd'hui Vassieux, Vassieux-en-Vercors, cimetière de Vassieux.

La petite fille ne sait pas qui a choisi cette destination. Ils marchent lentement, s'arrêtent : tout un village détruit par la guerre... Ils repartent et s'arrêtent à nouveau : toute une famille disparue... Autour d'eux, le silence... Puis la petite fille sent une main serrer la sienne, fort, très fort. Elle lève la tête. Herr Leber s'est mis à pleurer. Elle reste immobile et regarde couler les larmes, larmes d'un homme allemand devant le calvaire d'une famille de France, larmes d'un homme qui a été soldat lui aussi... larmes de souffrance... Elle ne dit rien, rend juste la pression sur la main.

Elle comprend que cet instant est unique. Elle ne sait pas encore la force de cette confiance qui lui est faite et ce qu'elle induira dans sa vie. Cet homme vient de lui donner sa première et peut-être sa plus grande leçon d'humanité.

C'est dans sa main à elle, petite fille de France, qu'il a cherché du courage ; c'est avec elle qu'il a partagé, à elle qu'il a montré sa douleur et c'est encore à elle qu'il s'adresse ensuite dans un allemand rapide, chuchoté, auquel elle n'a pu comprendre que le ton qui disait la peur, la souffrance, la culpabilité, la violence du ressenti...

Larmes de vérité... Perles de paix...

De ce jour, elle a su que regarder une personne, lui parler, ne veut pas forcément dire la connaître, qu'il y a tant de choses que l'on ne sait pas, qu'il faut faire silence en soi pour entendre l'autre, que chacun ressent les choses

à sa façon et selon la place qui est la sienne... Cela a bouleversé sa conception du monde ; elle a entrevu le point de vue allemand d'un fait terrible, d'une guerre dont on ne parlait encore qu'avec gêne, malaise, douleur et haine aussi parfois, que l'on préférerait taire le plus souvent.

Alors... Français, Allemand, Russe ou Chinois, adulte ou enfant, qu'importe : elle a hérité ce jour-là du goût d'aller vers l'autre, d'une curiosité envers l'Homme quel qu'il soit, d'une grande humilité et d'un enthousiasme qui sont devenus siens.

Cette petite fille, c'est moi.

Quarante ans après, cette même dynamique m'habite toujours.

Axe fondateur de mes choix de vie,

Bonheur d'avancer dans une connaissance de l'Homme qui n'aura jamais de fin,

Aller plus loin que les apparences,

Transmettre ce bonheur à mes enfants et à d'autres ...

Oui, ces larmes auront été pour moi source de vie, à jamais.

Avec l'autorisation de Frau Leber et Marianne Wetter.

TÉMOIGNAGE DE DEUX RENCONTRES FRANCO-ALLEMANDES

MICHEL KIEFFER

Je crois pouvoir dire que ce type de rencontre ne posait pas de problèmes majeurs pour les jeunes de l'après-guerre ! L' Office franco-allemand pour la Jeunesse a favorisé, de façon très positive, ces rencontres. J'ai pu le constater alors que j'occupais la place de « Permanent » chez les Scouts de France dans les années soixante. La grâce et l'innocence de la jeunesse écartaient d'emblée tous les a priori et ces rencontres se vivaient dans la confiance et la bienveillance.

Pour moi, Alsacien né avant la guerre, il y eut un long travail de réconciliation à entreprendre. Le « fait allemand » était omniprésent dans notre mémoire. Pendant notre enfance, le mythe du « Boche » imprimait, dans nos petites têtes, un rejet qui donnait au concept « d'ennemi héréditaire » toute sa logique irréversible. Cependant, je voudrais souligner que cet état d'esprit n'était pas aussi tranché dans toutes les familles alsaciennes.

Mon père était de culture allemande puisqu'il était né en 1896 - vingt six années de germanisation avaient déjà imprégné toute une génération - et les Allemands d'alors n'étaient pas les nazis ; ils avaient su « ménager » les trois départements annexés et donner une impulsion dynamique à l'industrie et au progrès en général. A la déclaration de guerre en 1914, mon père a été mobilisé comme tous les hommes en âge de l'être et envoyé sur le front russe. Il lui a donc fallu se battre pour un pays qui n'était pas le sien contre un pays qui ne lui avait causé aucun tort. Inutile de rappeler que le même scénario s'est répété au moment de la Seconde Guerre mondiale. Revenu dans ses foyers, intégré dans la nationalité française (après avoir exécuté une période dans l'Armée française), il a épousé une fille d'officier français. On pourrait parler, ici, de « choc des cultures », mais c'est l'amour qui l'a emporté et huit enfants sont nés de cette union, étant moi-même le second de la fratrie.

J'ai grandi dans une ambiance très patriotique. Ma mère faisait ses lessives en chantant « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », suivi du refrain « France, à bientôt, car la Sainte Espérance emplit nos cœurs en te disant : adieu ». Ce chant a repris tout son sens au moment de la nouvelle annexion de 1940-1945. Pour un enfant de dix ans qui passe de l'école de la III^e République à celle du III^e Reich - et cela avec le simple intervalle des vacances de l'été 1940 - ce basculement constitue un choc affectif et culturel qui laisse des traces. J'avais ressenti cet événement comme une dépossession

majeure et, l'ambiance familiale aidant, le choix du cœur engendra chez moi un zèle jaloux d'appartenance à la France avec son vis-à-vis : le rejet de tout ce qui venait de l'autre côté du Rhin, y compris le dialecte alsacien de racine germanique.

Après la guerre, il était de bon ton de cultiver ces sentiments belliqueux à l'encontre de l'ennemi vaincu d'autant plus qu'apparaissaient à notre connaissance l'étendue et l'horreur des crimes de l'idéologie nazie. Il a fallu la foi et le courage des hommes qui, des deux côtés se sont levés, pour poser les fondements d'une longue marche vers la réconciliation. Pour moi, cela s'est révélé grâce au scoutisme. Très vite, les responsables des fédérations française et allemande de scoutisme ont établi des contacts, puis des liens plus fraternels en organisant les fameux camps franco-allemands. Le principe en était que deux unités jumelées campaient ensemble, une année en France et l'année suivante en Allemagne.

Dans les centres nationaux, appelés QG à l'époque, il y avait un responsable dont la mission consistait à promouvoir ces échanges. C'est dans ces circonstances que j'ai connu Hans Jürgen, de trois ans plus jeune que moi, qui avait perdu toute sa famille au cours d'un bombardement de sa ville natale par l'US Air Force. Ce garçon manifestait à la fois des sentiments de repentance pour les fautes de son peuple et une attirance affective pour tout ce qui était français. Il m'a invité pendant dix jours chez lui. Il s'est mis en quatre pour me faire découvrir ce qui pouvait m'aider dans ma tâche d'animateur et j'ai effectivement fait des découvertes qui ont été déterminantes pour moi et qui, encore aujourd'hui, me sont d'une grande utilité.

Hans Jürgen est devenu l'ami de la famille et nos enfants l'aimaient bien. Jusqu'à la fin, nous trouvions régulièrement des messages fraternels sur le répondeur. On nous a annoncé son décès dans la nuit par téléphone alors que nous séjournions à l'extérieur. Rentrant à Strasbourg, nous entendons sur le répondeur son dernier message : « Je vous embrasse tous... ». Lors de ses funérailles à Wiesbaden, j'ai pu témoigner du rôle qu'avait joué Hans Jürgen tout au long de sa vie pour réconcilier les jeunes et les familles de nos deux peuples et cela a énormément ému ses amis, surtout sa cousine, seul lien familial qui lui restait. Nous avons communié dans ce qui est le plus profondément exprimable de la fraternité des hommes. A lui seul, Hans Jürgen nous a rendu proche et estimable un peuple dont à un moment de notre vie nous ne voulions plus entendre parler. Cette « résilience » concerne essentiellement les liens qui peuvent se (re)tisser d'homme à homme.

Je voudrais évoquer un autre chemin de réconciliation qui pour moi se situe plus au niveau « géopolitique » de la mémoire de l'Histoire. Là aussi, j'ai rencontré un homme, un Allemand plus âgé que moi qui avait servi pendant la guerre chez les parachutistes de la Luftwaffe. Lui aussi aimait tout ce qui touchait à la France et ses origines huguenotes n'y étaient certainement pas

étrangères. Ce qui fut le sujet de cette rencontre ? Nous étions tous deux passionnés de figurines historiques. Werner n'eut de cesse de me rencontrer. Il avait pris connaissance de ce que je faisais dans une revue spécialisée. Notre rencontre a eu lieu au cours d'une de mes expositions dans les Vosges. A ce moment, j'œuvrais à la préparation d'une exposition que je tenais à présenter à l'occasion de la création du « Corps Européen » à Strasbourg. Le titre en était bilingue : « La Garde au Rhin, Die Wacht am Rhein ».

Mon idée était d'évoquer, avec des dioramas-scènes constitués de figurines et de décors, des séquences conflictuelles le long du Rhin, allant du pont de César (55 avant J.C.) à la Seconde Guerre mondiale. Ce projet n'était qu'une projection franco-française des événements. Presque instinctivement, j'ai proposé à mon visiteur figuriniste allemand de s'associer à ce projet et de justifier le titre bilingue par une présentation simultanée de chaque événement, avec un regard français et un regard allemand. Cette perspective nous a enthousiasmés et nous avons entrepris un travail qui s'est organisé sur deux années. A quelques mois d'intervalles, nous nous retrouvions, tantôt dans le Palatinat chez Werner et Erika, tantôt chez nous à Strasbourg pour faire le point de l'avancée des travaux et organiser la suite. Je garde un excellent souvenir de ces rencontres très amicales et très créatives.

Mais ce qui pour moi a été un grand bénéfice, ce fut de découvrir que, dans ces conflits répétés entre les deux voisins, de part et d'autre du Rhin, je m'étais, en tant que Français, toujours senti du côté de la victime, du pays agressé par son vilain voisin. Comme cette recherche se faisait dans un climat de bienveillance, j'ai découvert, documents à l'appui, que nos voisins avaient eux aussi souffert de la volonté de puissance de nos monarques. Les guerres orléanaises ont laissé dans le Palatinat de douloureux souvenirs. La Confédération du Rhin de Napoléon n'a pas apporté que des avantages aux « Alliés Sud-allemands ». Le traité de Versailles et l'occupation de la Ruhr ont laissé l'image d'une France revancharde et arrogante sans parler des excès de certaines unités de la Première Armée française, au nom de la loi des vainqueurs !

La présentation de cette exposition « à deux voix » dans les salons de l'Hôtel de Ville de Strasbourg, la semaine où est né dans la capitale alsacienne le Corps européen de Défense, prenait une dimension symbolique fabuleuse.

En écoutant la Marseillaise, le « Deutschland über alles » et la Brabançonne, ces trois hymnes nationaux reliés dans une gerbe d'espérance qu'est l'Hymne à la Joie de la 9^e Symphonie de Beethoven, j'ai saisi, nous avons saisi avec grande émotion, la portée des fruits d'une telle réconciliation. Deux pays se croyant ennemis héréditaires, avaient « forgé de leurs glaives des socs de charrue » (Isaïe 2).

UNE RENCONTRE MARQUANTE

HANELORE BAUERSFELD

*Amour s'écrit avec un A
Amer aussi, mais qu'importe
Amour s'écrit avec un A
Moi, j'ai mis A devant ma porte
Gérard Pabiot*

Liebe schreibt man mit 'nem L
Leiden auch - das ist egal.
Liebe schreibt man mit 'nem L
Ich schrieb L an mein Portal
Übersetzung: H. Bauersfeld

Y a-t-il une histoire franco-allemande qui ait marqué votre vie ?

*Hannelore Bauersfeld surpasse /Pour l'assiduité toute la classe,
En français est très entreprenante,/Et Grundmann la dit « excellente ! »*

Théoriquement, elle aurait dû avoir son baccalauréat un an plus tôt. L'ayant raté, c'est seulement le 10 février 1964 – voilà tout juste quarante ans – qu'elle passa l'oral de français. Elle récita *Les Phares*, un poème de Baudelaire en onze strophes jusqu'à ce qu'on l'interrompe. Le professeur de dessin commença alors une conversation en français sur « *les peintres en Ile-de-France* », thème d'une exposition du Professeur Reidemeister au Château de Charlottenburg. Accompagnée des applaudissements enthousiastes des examinateurs, une petite boulotte qui venait de réussir son bac, sortit radieuse « en planant » de la salle d'examen. Lors de la fête des bacheliers de l'année, on lui dédia la strophe figurant ci-dessus. Comment en était-on arrivé là ?

Ma mère tenait à Berlin un salon de coiffure pour dames à proximité du « Kurfürstendamm », de l'Église du Souvenir et de la Maison de France. Parmi ses clientes il y avait une Française qu'elle coiffa pendant des années. C'est elle qui m'apprit mes premiers rudiments de français : « Qu'est-ce que c'est ? » et la chanson « *Sur le pont d'Avignon* » que je devais sans arrêt chanter aux clientes du salon malgré mon mécontentement grandissant.

Mais il y a eu pire. Dès ma plus tendre enfance, on m'a souvent promenée en landau au zoo et photographiée avec les lionceaux et les chevreaux. Il n'y avait donc rien d'anormal à ce que plus tard ma grand-mère, ma mère et moi fassions, lors d'une visite au zoo, une petite pause sur un banc tandis qu'un soldat français barbu en uniforme y flânait également. Nous avons perdu la guerre. Les Alliés de l'Ouest n'empêchaient pas leurs engagés volontaires de sortir car ils étaient plutôt enclins à favoriser les échanges culturels avec la population. L'Office franco-allemand pour la Jeunesse était en gestation... Il était seulement étrange que, pour reprendre son souffle, ce jeune Français choisisse précisément un banc occupé par trois dames comme s'il n'y avait là pas suffisamment de bancs libres.

Le désir le plus cher de ma mère aurait été que je me mette à chanter « *Sur le pont d'Avignon* ». Même une conversation commençant par « *Qu'est-ce que*

c'est ? » (1) me paraissait trop stupide. J'ai donc fait beaucoup de manières, ne serait-ce que pour adresser la parole au monsieur. De plus : quelle adolescente, ou « backfish »(2), comme on nous appelait alors avec nos 16-17 ans, aurait adressé la parole à un jeune homme en présence des autorités familiales ? Nous vivions finalement encore à une époque où, à cet âge, on ricanait, on rougissait, on n'articulait pas un mot quand on vous adressait la parole. Et oui ! Gérard, un Parisien du 11^e arrondissement, âgé d'une vingtaine d'années, s'amusait visiblement de voir ces deux vieilles dames s'efforçant d'entrer en conversation avec lui par mon intermédiaire. On a fini par engager une conversation émaillée de nombreux « *Qu'est-ce que c'est ?* », échanger les adresses, inviter le jeune homme à déjeuner. Il est donc venu à la maison... jusqu'à ce que ma mère le présente à ses clientes comme étant son « neveu éloigné ». Quelque temps après, Gérard déposait ses vêtements civils chez nous, dans une vieille armoire pour ne plus être de suite identifié comme « occupant » lors de ses sorties en ville.

Ma mère a aimé ce jeune homme rêveur et poète comme si c'était son propre fils et a parallèlement sévèrement veillé sur ma virginité, comme une mère poule. J'ai aimé cette période pendant laquelle une foule de jeunes Français entraient et sortaient de chez nous, y échangeaient leurs uniformes contre des vêtements civils, en me parlant de la France, en m'apprenant des expressions bêtes – y compris celles que je retenais et répétais à tout va sans que jamais on me les explique, sinon en rougissant ou en riant bruyamment. Nous sortions, nous dansions, nous rions et nous passions du bon temps.

Quand Gérard est parti pour l'Algérie, j'ai commencé à correspondre avec son frère, j'ai intégré un groupe de jeunes de la Société franco-allemande et j'y suis devenue très active. Lors de nombreuses conversations, je m'étais rendu compte à quel point il était important de rectifier les mauvais souvenirs laissés aux Français par leur occupant pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est donc cette tâche que je m'assignais – une tâche particulièrement agréable – et très rapidement je suis devenue la première femme « Présidente du Groupe des Jeunes de la Société franco-allemande ». J'ai créé des cercles (Beaux-Arts, Littérature). J'ai fait la connaissance du « tout Berlin » et de nombreuses personnalités très intéressantes de France et d'Allemagne. J'ai même été présentée à Konrad Adenauer à l'occasion d'une réception – une rencontre d'une importance capitale dont je n'ai pris conscience que beaucoup plus tard.

C'est l'année où j'ai passé le bac que l'Accord relatif à l'Office franco-allemand pour la Jeunesse a été signé. Si jusque-là j'avais organisé des rencontres franco-allemandes uniquement à Berlin, j'ai commencé à participer, en tant que représentante berlinoise, à des congrès et des manifestations se déroulant en France, en fait à des voyages d'études que j'organisais plu-

(1) Les mots en italiques sont en français dans le texte.

(2) Ndt : Fillette ingénue, jouvencelle à l'âge ingrat, de l'allemand : « jeune poisson destiné à la friture. »

sieurs fois par an, à Lille, Strasbourg, Nice et surtout à Paris où nous avons été accueillis par le Général Ganeval – qui fut le premier Gouverneur militaire français de Berlin – et par d'autres personnalités connues en France. Et bien sûr, je retrouvais Gérard à chaque fois, rencontrais d'autre jeunes Français et leurs familles. Je constatais à quel point ce que je ressentais comme une grande joie était important : se faire des amis, relativiser leurs mauvaises expériences, apprendre à connaître par soi-même la culture d'un pays, puis la manière de vivre des gens en France, à la respecter et à l'apprécier.

Alors que ma mère craignait encore largement que son très cher « neveu » finisse par devenir clochard, j'ai fait la connaissance de sa famille, son ex-femme, ses enfants, ses parents et ses frères et sœurs « sur place ». Ses qualités professionnelles, je ne les ai découvertes qu'après le décès de ma mère, lors du tournage il y a 25 ans de son film intitulé « Une femme handicapée dans une ville handicapée – Hannelore et Berlin » pour l'émission d'Antenne 2 « *Aujourd'hui Madame* ». Ce n'est pas seulement grâce à son « *micro baladeur* » que Gérard s'était forgé une notoriété de journaliste à la télévision française. Cette amitié entre Gérard et Anne-Laure, comme m'appellent les Français, durait déjà depuis vingt ans alors que mes autres relations et amitiés s'émoussaient lentement, victimes du stress familial et professionnel.

« *Bonne année !* ». Lors de mon entretien téléphonique avec Gérard aujourd'hui, nous avons parlé des traditions de Noël. Tandis que sa fille fête Noël plutôt à l'américaine, le matin du 25 décembre, Gérard préfère le fêter en famille le soir du 24 décembre, suivant la « vieille tradition allemande ». Est-ce là le secret qui fait qu'une si grande amitié nous lie aujourd'hui encore ? Chacun de nous a adapté et intégré à sa vie ce que l'autre – l'autre pays – a de sympathique. C'est certain, c'est une raison plausible. Mais « notre secret » réside plutôt dans le fait que nous ne nous sommes jamais perdus de vue pendant toutes ces années parce qu'avec la Saint-Sylvestre, nous nous sommes trouvé un jour très particulier dont nous entretenons soigneusement la tradition. A minuit pile, nous nous téléphonons sans faillir depuis quarante ans et ce où que nous soyons. Le suspense dans l'histoire : qui réussit à joindre qui en premier ?

Tandis qu'à Berlin résonnent déflagrations et coups de canons, à Paris la nuit de la Saint-Sylvestre est moins extravertie hormis sur les Champs-Élysées. Mais pour nous c'est sans intérêt. Nous nous racontons les événements les plus importants de l'année écoulée. A chaque fois, nous sommes toujours aussi proches et si le temps ne suffit pas ou si avons de la visite troublant notre conversation, eh bien nous convenons d'un rendez-vous téléphonique ultérieur au début de la nouvelle année. Comme en 2004...

Une hirondelle ne fait pas le printemps

Gérard avait éveillé ma curiosité pour un pays nommé la France et la vie m'a grandement permis d'en profiter. C'est ainsi que je pourrais encore raconter quantité d'histoires drôles et cocasses, comme par exemple ma rencontre avec

Gilbert Bécaud, le transport de Marseille à Berlin par Air France d'une planche en pin sur laquelle les « *Frères Jacques* » m'ont signé un autographe. Je pourrais raconter mon voyage à Saint-Raphaël que nous avait offert le Gouverneur militaire de Berlin, le Général Binoche, les foulards en soie et un carré Hermès diablement cher que j'ai encore aujourd'hui et que j'avais achetés chez Mic-Mac (la boutique de Gunther Sachs à Saint-Tropez).

La plaque d'une rue de Cagnes-sur-Mer décore mon appartement comme les plaques offertes par Louis Amade (auteur de « L'important, c'est la rose » pour Gilbert Bécaud) alors qu'il était préfet de Seine-et-Oise. Le boulevard Saint-Michel se trouve dans mon salon, le boulevard Saint-Germain est accroché dans le couloir et la rue de l'Ancienne Comédie décore ma salle de bains. La plaque de la place de la Concorde est accrochée au-dessus de mon lit, mais ce n'est pas un original. Non, non, ce n'est pas que mon appartement soit un musée dédié à ma jeunesse et à l'Hexagone, mais on y perçoit çà et là des odeurs évoquant la France : les foulards parfumés Chanel ou dans la cuisine celle d'un pot de miel du sud de la France ou de l'ail servant à relever les plats.

Je continue d'aimer les beaux-arts, désormais de façon active. J'ai exposé mes propres tableaux pour la première fois en 2003. Et la « littérature » me tient toujours à cœur bien que mes articles dans le *Berliner Behinderten-Zeitung* (journal berlinois pour les handicapés, ndt) ne soient pas de la très grande littérature, mais plutôt des réflexions critiques ou constructives.

J'aimerais tellement aller dîner chez Maxim's encore une fois – comme avec Gérard il y a 25 ans lorsque « notre film » est sorti à la télévision française – et comparer les prix actuels avec la carte d'alors que j'ai gardée. Mais je n'aurais plus besoin d'un « doggy bag » comme celui que même chez Maxim's on m'a donné pour mes chéris de l'époque...

Je trouverais particulièrement intéressant de pouvoir revivre ce jour, il y a bien 35 ans, où j'avais convié tous les Français dont j'avais l'adresse à se retrouver au « *Café Le Départ* » boulevard Saint-Michel. Il sont venus assez nombreux. Malheureusement, il y avait plusieurs établissements s'appelant « Au départ » et pas uniquement celui de la place Saint-Michel, de telle sorte que je n'ai pu revoir qu'une partie de mes vieilles connaissances et leur parler. A savoir si aujourd'hui les couples qui se sont rencontrés lors des manifestations que j'ai organisées viendraient avec leurs enfants et leurs petits-enfants ?

Malgré ces rêveries, je suis globalement très satisfaite de ma vie – particulièrement de la partie franco-allemande (merci Gérard !). Elle m'a apporté bien plus que ce que pouvait en général en attendre une personne handicapée moteur de naissance, ce après la Seconde Guerre mondiale et de longs séjours passés à l'hôpital dans son enfance...

(Traduction : Marielle Roffi)

LA PIÈCE DE 5 DM EST-ALLEMANDS

CHRISTIAN DESBOIS

« *Je suis un enfant de l'OFAJ* » ai-je coutume de dire à mes enfants et à mes amis. Car, je suis sans doute redevable à l'Office franco-allemand pour la Jeunesse et aussi à mes parents de m'avoir permis de vivre « l'Histoire en direct » à Berlin, en pleine Guerre froide.

Petit-fils d'un ancien combattant de la Première Guerre mondiale, j'ai toujours entendu mon grand-père, qui avait été prisonnier près de quatre ans à Cottbus dans l'ancienne Prusse orientale, prêcher la réconciliation avec l'Allemagne : je crois même qu'il n'avait jamais nourri de haine à l'encontre de ce pays. A dix ans, il m'avait confié des photos et des pièces de monnaie datant du II^e Reich.

Alors que j'étais collégien, on a proposé à mes parents, aux revenus très modestes, de nous envoyer mon frère de 15 ans et moi, pendant près de trois semaines, dans un camp de jeunes à Berlin-Ouest. J'avais 16 ans. Inscrits tous les deux en cours d'allemand, nous étions bercés dans cet idiome dont nous ne connaissions que quelques bribes. L'aide financière très généreuse de l'OFAJ a permis à mes parents de financer ce séjour. C'était en août 1966.

Je revois mon père, nous saluant les larmes aux yeux sur le quai de la gare Saint-Laud d'Angers alors que partait le train qui nous acheminait vers Paris. C'était la première fois qu'il « lâchait » ses enfants. Mais il avait eu l'audace de nous permettre de vivre cette aventure. Et je lui en suis très reconnaissant.

A Paris, nous avons retrouvé un groupe pour un voyage de nuit en train vers l'Allemagne. Avant d'entrer dans l'ancienne RDA, le convoi ferroviaire s'est arrêté pour une première série de contrôles d'identité. La longue traversée de l'Allemagne de l'Est nous a permis de découvrir les réalités de l'agriculture collectiviste que nous apprenions dans les livres et que nous visionnions à travers les vitres du train. Puis avant d'entrer dans le secteur occidental de Berlin, le train s'est arrêté de nouveau dans une petite gare. Sur le quai, un parterre fleuri encadrait les mots « GUTE REISE » (bon voyage) : une belle invitation entachée par la présence de deux vopos, avec mitraillettes sous le bras et chiens-loups.

Puis ce fut l'entrée à Berlin-Ouest, ville mythique pour nous, en raison de la présence du Mur, mais aussi de la lutte engagée par ses habitants pour défendre leur liberté. Nous étions hébergés dans un centre à Tegel, non loin du quartier français et de la caserne Napoléon.

Pendant ces semaines, nous avons découvert les réalités quotidiennes des jeunes de notre âge, plus costauds, plus aguerris aussi aux sports que nous

que ignorions alors, comme la natation et l'aviron. Les premières sorties à la rame des jeunes Français ont fait sourire leurs hôtes germaniques. En fin de semaine, nous avons été accueillis dans les familles. Et je me souviens d'une promenade nocturne, en grosse Mercedes le long du Mur, avant une partie de Monopoly – ce qui est d'ailleurs un excellent moyen pour perfectionner la prononciation des chiffres en allemand.

Il y a eu aussi la découverte de l'Histoire avec la visite de l'ancienne prison de Spandau, du stade olympique, la découverte du formidable dynamisme culturel de l'ancienne (et future) capitale allemande. Pour la première fois, nous sommes allés à l'opéra (au Deutsche Oper s'il-vous-plâit), assister à une représentation de *Rigoletto*, puis la semaine suivante à l'ouverture de la saison musicale dans cette salle unique « la Philharmonie », avec l'Orchestre Philharmonique de Berlin pour un programme où figuraient les « *Danses Poloviennes* » de Borodine et « *la Symphonie du Nouveau Monde* » de Dvorak.

Ces moments forts et uniques figurent au sein d'un chapelet de souvenirs inouïs. Et comment ne pas oublier cette journée passée à l'Est ? Le matin, tout le groupe de jeunes Français a été réuni pour des recommandations avant la visite d'Ost-Berlin. Nous devons prendre le U-Bahn (le métro) qui ne s'arrêtait qu'à une seule station de « l'autre côté ». C'était un poste de douanes, avec de longues procédures de vérifications des passeports. Pour cette journée, chacun fut nanti d'une pièce de 5 marks est-allemands. Ce qui avait suscité quelques inquiétudes parmi les participants, tant la somme semblait dérisoire. C'était notre dû pour subsister la journée.

A Berlin-Est, la visite du Musée de Pergame (Pergamon Museum), la relève de la garde devant un bâtiment officiel et l'achat de cartes postales n'obèrent pas notre budget. Nous avons même toutes les peines du monde à dépenser ces cinq marks : le repas du midi (1,20 DM), une bière (18 pfennigs), des gâteaux dans un salon de pâtisserie (30 pfennigs) n'amputèrent que très peu notre bourse.

Finalement, ma monnaie restante est allée enrichir les piécettes du début du XX^e siècle remises par mon grand-père. Et un ami à qui j'ai raconté cette aventure m'a remis en début d'année, une pièce de cinq marks émise en 1969 à l'occasion des vingt ans de la création de la République démocratique allemande.

Aujourd'hui, je suis lié à deux comités de jumelages franco-allemands, étant même responsable de l'un d'eux. Je suis retourné avec mes enfants à Berlin, sur les traces de ce séjour de 1966 qui reste un moment unique de mon existence.

Je souhaite que l'Office franco-allemand pour la Jeunesse poursuive son chemin, permettant aux enfants d'aujourd'hui de connaître de tels temps de partages et d'échanges qui sont des balises sur la route de la paix.

MON CONTE DE FÉES FRANCO-ALLEMAND

BEATE PAPPRITZ

Es war einmal – *il était une fois*. C'est ainsi que débutent les contes de fées et c'est ainsi que se doit de commencer l'histoire franco-allemande qui a marqué ma vie.

Nous sommes en 1967. Comme à l'habitude nous allons passer nos vacances d'été dans le petit village de Schoppernau situé en forêt de Bregenz. Mais, cette fois-là, tout se déroule différemment. Dans notre petit hôtel loge une vraie famille parisienne. Depuis quelques années déjà, j'éprouvais une attirance inexplicable pour la France et je rêvais de Paris. Et voilà que m'arrive cette aventure, de vrais Parisiens. Il faut absolument que je fasse leur connaissance. Par chance, leur fille Marie-Christine âgée de 20 ans, parle un peu l'allemand, ce qui facilite les rapports. Bien vite, nous devenons amies et elle m'apprend mes premiers rudiments de français ainsi que des phrases aussi essentielles que « *je dois faire pipi* » (1). Que l'on s'imagine la chose : une Parisienne prononçant le mot « *pipi* » !

Par une journée de pluie, Marie-Christine qui avait carrément emporté en vacances son tourne-disques et d'innombrables microsillons, m'invite dans sa chambre. J'étais encore loin de m'en douter, mais cet après-midi-là allait s'avérer décisif pour moi, pour les dix années à venir. Retentissant du haut-parleur, j'entends une voix « *Oui je crois...* ». Je suis comme touchée par la foudre. A qui appartient cette voix ? Patiemment Marie-Christine me fait répéter son nom : Mireille Mathieu. Pauvre Marie-Christine ! Tout le reste des vacances, elle a dû chaque jour me donner ma dose de Mireille Mathieu, sa voix m'avait ensorcelée.

Six mois plus tard, en février 1968 – le choc. La presse allemande relate le grave accident de voiture de Mireille et je vis dans la peur et l'inquiétude. Cet accident va t-il mettre fin à sa carrière ? Serais-je condamnée à ne jamais voir Mireille en concert ? Je collecte toutes les maigres infos possibles et trois mois plus tard, je peux à nouveau respirer. Mireille va mieux. Dès lors, je fais tout ce que je peux pour en apprendre le plus possible sur elle et pour mon anniversaire, on m'offre mon premier trente-trois tours de Mireille Mathieu, pas particulièrement aisé à dénicher en Allemagne.

Décembre 1969, je n'en crois pas mes yeux. C'est à Munich que l'on peut réellement voir des affiches annonçant le prochain passage de Mireille :

(1) Toutes les expressions en italiques sont en français dans le texte.

« 17.01.1970, Night-club du Bayerischer Hof, Mireille Mathieu en invitée vedette ». Toutefois, je prends conscience qu'avec mes quinze ans et mes dix DM d'argent de poche mensuels je ne pourrai pas me permettre d'aller à ce concert. Cependant je tiens au moins à voir enfin Mireille. Que faire ? Une idée de génie me vient à l'esprit : une lettre, oui, je vais lui écrire une lettre. Il y a un seul hic : cela fait seulement trois mois que j'apprends le français et Mireille ne parle pas un mot d'allemand. Par bonheur, je me souviens d'une collègue de mon père maîtrisant la langue maternelle de Mireille qui pourrait traduire ma lettre. Courageusement, je me mets à l'ouvrage. Courageusement surtout parce que j'ai dans l'idée de lui rendre visite à l'hôtel, le 16 janvier à 18 heures, pour obtenir un autographe. Je n'avais encore jamais vu un hôtel de luxe de l'intérieur et voilà que maintenant j'ai l'intention d'y entrer.

Le 16 janvier se rapproche inexorablement. Le courage me manque et je prie ma mère de m'accompagner. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le 16 janvier, nous nous présentons à 18 heures précises à la réception de l'hôtel et c'est avec un énorme chat dans la gorge que je demande s'il y a un message pour moi. RAS ! Toutefois le réceptionniste très sympathique me propose, en indiquant le numéro de la chambre, d'aller poser la question moi-même. Mes genoux se mettent à flancher mais, au péril de nos vies, ma mère et moi prenons l'ascenseur et cherchons la chambre de Mireille. Alors que je m'apprête à frapper à la porte prudemment, retentit à nos oreilles le bruit de l'eau du bain en train de couler bruyamment. Non, vraiment je ne peux pas la déranger ! Mais si près du but, je ne veux pas non plus renoncer. Par chance, il y a dans le couloir deux grands fauteuils dans lesquels nous nous affalons littéralement. Me voilà assise là à attendre, munie d'une pochette de disque. Une demi-heure plus tard, je rassemble tout mon courage et frappe à nouveau à la porte. Irène, la tante de Mireille ouvre et je balbutie quelque chose comme : « Bonsoir. I wrote a letter, autographe ». Tante Irène me répond ce que je savais déjà : « Mireille est dans la salle de bains ». Elle me prend cependant la pochette de disque des mains pour me la remettre l'instant d'après avec un autographe. Certes, je n'ai pas vu Mireille en personne mais je détiens fièrement mon premier autographe. Le choc ensuite : lorsque nous descendons dans le hall de l'hôtel, la porte de l'ascenseur s'ouvre, le réceptionniste sympathique se précipite vers moi et s'exclame : « Mademoiselle Pappritz ! Quelle chance que vous soyez encore là ! ». Au même moment j'aperçois un groom traversant le corridor, une ardoise à la main, avec la mention à la craie : « Melle Pappritz est priée de se rendre au bar ». Ma mère et moi échangeons un regard et, complètement décontenancées, nous nous laissons escorter jusqu'au bar. Là-bas, le producteur allemand de Mireille nous y attend depuis un certain temps. Il est chargé de me faire savoir que Mireille a été très heureuse de recevoir ma lettre et qu'elle tient à m'inviter à déjeuner le lendemain. Après nous avoir manquées à la

réception à 18 heures, ce producteur s'était même mué en détective, avait déniché notre numéro de téléphone et avait appelé à la maison. Encore aujourd'hui, j'ai plaisir à imaginer la mine de mon père étonné répondant au téléphone et prenant note de l'invitation.

Je me sens comme dans un conte de fées, cependant cette affaire ne me rassure pas vraiment. Je ne peux fermer l'œil de la nuit, la peur me gagne. J'ai beau avoir de bonnes manières à table, qu'en serait-il si on me présente des plats que je ne connais pas et qui me couvriraient de ridicule ? Impensable ! Les genoux en coton, encore plus que la veille, après une nuit d'insomnie, je m'engage, à l'heure convenue, dans le hall de l'hôtel. J'ai une fois de plus prié ma mère de m'accompagner. Comme mon père a insisté pour que j'emmène ma sœur aînée, elle fait également partie de notre équipée. Le producteur est venu à ma rencontre et m'informe que le déjeuner doit hélas être annulé mais qu'on l'a prié de m'emmener au night-club pour assister aux répétitions. Je parviens à dissimuler mon soulagement. Ainsi, mes chances de me couvrir de ridicule lors de ce repas disparaissent d'un seul coup et je peux respirer à nouveau. Dans le night-club, on a déjà préparé un siège pour moi au premier rang. Incroyable, Mireille me fait un petit signe et chante quasiment une heure entière rien que pour moi... Indéniablement, ce jour, le plus beau de ma vie jusqu'à maintenant encore, restera à jamais gravé dans ma mémoire. Comme nous ne pouvons nous comprendre qu'en anglais, cela ne fait que renforcer ma résolution : un jour, je maîtriserai la langue française.

Trois semaines après cette rencontre, je n'en crois pas mes yeux lorsque je reçois un courrier de Paris. Johnny Stark, le manager de Mireille me remercie au nom de Mireille de ma « gentillesse » et exprime ainsi que Mireille l'espoir de me revoir lors de leurs prochains séjours à Munich. Mon conte de fées ne s'arrêtera pas là. Ensuite, grâce au producteur et à un employé de sa maison de disques, je réussis toujours à savoir à quelle date Mireille se produit à Munich. Souvent, je vais la saluer à l'aéroport. Parfois elle me convie à l'hôtel où je constate que je peux déjeuner en sa compagnie avec Johnny Stark sans aucunement me couvrir de ridicule. Bien des années ont passé et mes connaissances en français, grâce à cette motivation, se sont améliorées à vue d'œil. En 1974, je m'inscris en Langue et civilisation romanes. Cet automne-là, Mireille m'invite à suivre sa tournée en Allemagne. Béatrice, Brigitte, Frédérique et Jean-Pierre – des fans français de longue date sont également invités. Nous accompagnons donc sa tournée à travers l'Allemagne et nous nouons de fortes amitiés qui durent maintenant depuis trente ans. Peu de temps après – toujours grâce à Mireille – je fais la connaissance de Reynald, mon premier grand amour. Il compte encore aujourd'hui parmi mes très bons amis.

Mais revenons aux années soixante-dix et à la dernière partie de mon conte de fées. En 1975, Johnny Stark me propose de devenir le professeur d'al-

lemand de Mireille. Jusqu'en 1981, tous les ans nous nous voyons l'espace de quelques semaines pour répéter les textes allemands de son répertoire, d'abord dans les Alpes bavaroises au bord du lac de Spitzing, puis plus tard à Munich parce que je ne peux pas négliger mes études. Johnny Stark, Mireille et sa sœur Monique s'occupent de moi de manière touchante. En tant qu'étudiante pas fortunée, non seulement je suis bien payée, mais on m'invite systématiquement au restaurant et on me remet même des petits sacs de provisions dont Monique en particulier se souvient encore aujourd'hui.

Depuis cette époque, le contact avec Mireille n'a jamais été rompu. Lors de ses derniers passages sur scène à Paris, en 1990 au Palais des Congrès, en 1998 et en 2002 à l'Olympia, nous étions tous là. Et à chaque fois que nous nous retrouvons dans la loge, nos souvenirs se ravivent immanquablement.

Les histoires que j'ai vécues avec Mireille Mathieu m'ont marquée pour toute la vie. Mireille m'a aidée à financer mes études. Johnny Stark et elle m'ont appris dans ma prime jeunesse à apprécier la haute gastronomie française. C'est en leur compagnie que j'ai bu ma première coupe de champagne – mon péché mignon encore aujourd'hui. Mireille est devenue la marraine de mon amour pour la France, sa culture et sa langue. Si aujourd'hui je parviens à jongler aussi bien avec les mentalités française et allemande, je le dois à cette rencontre franco-allemande très personnelle qu'il m'a été donné de faire. Le plus magnifique cadeau de Mireille reste cependant mes amis en France.

Es war einmal - *Il était une fois* - Il n'y a pas que les contes qui débutent ainsi, il y a aussi de vraies histoires franco-allemandes.

(Traduction : Nadia Mokaddem)

DIEU EN FRANCE OU LE PAYS DE COCAGNE

FRITZ REIDENBACH

Comment Dieu vivait en Allemagne (1), je le savais par expérience. Il devait travailler dur pour survivre, avait des soucis, de profondes blessures de l'Histoire et faisait de timides tentatives pour se rapprocher de la normalité.

La Seconde Guerre mondiale avait considérablement détérioré les relations entre les Allemands et les Français et ajouté un chapitre supplémentaire à leur haine héréditaire. Comment transformer cela en paisibles rapports de bon voisinage ? Cette mission, qui s'avéra être un véritable fardeau, incombaît à notre génération d'après-guerre marquée par des pères ayant eux-mêmes fait la guerre.

J'ai grandi à Nussbaum/Nahe, district de Bad Kreuznach, en Rhénanie-Palatinat. Nous vivions donc à proximité de la France. Nos ancêtres avaient fait plusieurs guerres et entretenaient une haine héréditaire à leur manière.

Notre père ne nous avait pratiquement jamais laissé entrevoir ce qu'il avait vécu, en tant que soldat allemand entre 1939 et 1945 en France. Il était question de flots de vin rouge coulant de tonneaux directement dans des gosiers grands ouverts. Mon père raffolait alors du fromage et du pain blanc et s'enthousiasmait pour les infirmières qui étaient tellement gentilles qu'il leur avait même dédié un poème. Autant de choses que Dieu en France affectionnait et aime encore maintenant – je le sais par expérience grâce aux nombreuses vacances que j'ai passées en France.

Mais ce n'était quand même pas pour cela qu'il avait été soldat, il n'avait quand même pas mené campagne contre la France pour couper les ailes à l'ennemi héréditaire !

Dieu en France ne voulait pas vivre ainsi !

Comme j'étais né, avais grandi et étais allé à l'école en Rhénanie-Palatinat, la formation et l'éducation jusqu'à un âge mûre devaient comporter une réflexion sur l'Histoire franco-allemande, « Pas touche aux Français ! » ou « En avant pour le pays des Francs et contribuons à la réconciliation ! ». Ce conflit, chacun de nous y a été confronté individuellement et collectivement

(1) Dieu en France, vivre comme Dieu en France (leben wie Gott in Frankreich) : expression remontant au Moyen Âge signifiant vivre dans l'opulence à l'instar du clergé de l'époque.

au cours de son existence. Un peu de pénitence et de compréhension – oui – mais la pleine reconnaissance de la faute collective et une réelle amitié entre Allemands et Français – ça non. Tel a été le credo de la génération des parents, du moins dans les années cinquante, soixante. L'amitié, c'est comme la vie, elle grandit si on le veut bien et si on y met du sien. Pour ce faire, il faut être nombreux et cela nécessite des activités instaurant un climat de confiance réciproque.

C'est ce qui s'est produit en 1967, lorsque le *Landesjugendring* (regroupement au niveau du Land des associations) de Mayence en Rhénanie-Palatinat a organisé un voyage dans la ville jumelle à Dijon. Pour la première fois de ma vie, je faisais un voyage à l'étranger. Alors jeune syndicaliste, j'étais curieux de voir comment Dieu vivait effectivement en France et comment les Français nous accueilleraient, nous, les Allemands de l'après-guerre. Ce dont je me souviens encore très bien – et ceci a marqué toutes ces années mon attitude envers la France et m'a libéré de bien des préjugés – c'est cette ouverture d'esprit ainsi que la chaleur et la qualité de l'accueil. Le maire, un homme d'un certain âge, à l'air typiquement français, a salué les participants venus nombreux. Il avait les traits marqués certes, mais l'esprit encore très vif. Il a prononcé une allocution de bienvenue en français. Même si je ne comprenais pas cette langue qui m'était étrangère, je trouvais son discours cordial et chaleureux. C'est après, grâce à la traduction, que j'ai compris la teneur de ses propos.

A la mairie de Dijon, il y avait dans une grande salle une table en bois ovale dressée pour le pot de bienvenue, avec une nappe blanche, des serviettes et de jolis verres. En un éclair, on nous a servi un bourgogne rouge et nous avons bu au jumelage et à l'amitié franco-allemande. La manière dont le maire s'est adressé à nous, les jeunes, m'a plu. Il paraissait sincère et se donnait la peine de nous toucher en allant droit au cœur parce qu'il voyait en la jeunesse que nous incarnions l'avenir de l'amitié.

Pendant la suite du programme, on a rencontré beaucoup de monde et fait la connaissance de personnes très intéressantes, des jeunes surtout. Pour nous, ces rencontres revêtaient un intérêt tout particulier et malgré les barrières de la langue se tissaient des liens d'amitié. On était sous le charme des jeunes Françaises et enthousiasmé par l'hospitalité de nos hôtes et les plaisirs de la table. On a vu pour la première fois des vélos à moteur. Le petit déjeuner français était moins copieux que chez nous. Tout comme nous, les garçons en France aimaient bien s'amuser. Lors de baignades dans le lac artificiel, on faisait des pyramides à trois étages. On buvait du Pastis et on fumait des Gitanes et des Gauloises. Comme on trouvait qu'il n'y avait aucune bière digne de ce nom, on en restait au vin rouge qui était lourd et typiquement français. Mais il y avait aussi des sodas formidables comme l'Orangina et des voitures bizarres aussi. Les Français avaient des voitures qui

penchaient dans les virages sans se retourner. On a aussi découvert des cafés, des vieux bistrotis authentiques et de formidables musées. Les Français étaient décontractés et portaient des vêtements à leur image. En tout cas, ils n'étaient pas si rigides que nous, les Allemands. Voilà comment nous percevions nos voisins.

Ce séjour m'a marqué pour la vie et a modifié ma perception d'un pays étranger, pourtant si proche géographiquement. Grâce à lui, je me suis départi des préjugés habituels et de ma propension à être anti-français. J'ai passé de nombreuses vacances, accompagné de ma fiancée d'alors et actuelle épouse, avec des amis en France. Dans toutes les régions de la Grande Nation, Dieu en France était là. On pouvait le sentir, le ressentir et en faire l'expérience partout. Ici ou là, un peu moins, mais toujours là. Il mettait en confiance et donnait l'impression d'être chez soi dans un pays étranger. Dieu en France a une belle patrie avec une grande diversité de régions et abrite une multitude de gens intéressants.

A l'occasion du 40^e anniversaire du Traité franco-allemand de coopération, j'ai improvisé pour mon épouse une soirée franco-allemande autour d'un Riesling de Nußbaum an der Nahe avec en entrée de la terrine de foie et sa baguette provenant de France, un filet de porc à la crème accompagné de pommes de terre du Palatinat, de légumes verts, en dessert du fromage avec du pain blanc et un cognac pour clore le repas. Dieu en France a, comme on peut le voir, pénétré déjà assez loin en Allemagne. En échange, nous allons pendant nos vacances dans le fin fond de la Bretagne, en Provence ou en Alsace, nous nous reposons sur la Côte atlantique ou sur la Côte d'Azur.

Mon grand-père et mon père n'ont pas pu, hélas, faire et rapporter de telles expériences. Leur jeunesse s'est déroulée en temps de guerre. Nous avons heureusement eu la chance de vivre en temps de paix, au moins entre l'Allemagne et la France. J'ai visité les monuments aux morts à Verdun, en Normandie et les musées de la Résistance. A l'occasion de différentes rencontres, j'ai fait la connaissance d'anciens Résistants français et allemands. Ce que je tire de cette longue haine héréditaire entre les deux peuples : c'est qu'il faut œuvrer pour la paix parce que les guerres ne règlent rien.

Lors des dernières décennies, un grand nombre de problèmes existant entre la France et l'Allemagne ont pu être résolus parce qu'ils ont été traités en période de paix et dans le respect mutuel. Voilà pour moi une importante leçon à tirer de l'Histoire franco-allemande. D'y avoir personnellement un peu contribué me donne une certaine fierté.

Ma vision pour les quarante prochaines années est que cette amitié franco-allemande réussisse à se passer d'armée et d'équipements militaires.

(Traduction : Leïla Pellissier)

DE RETOUR EN FRANCE

FERNAND BERTHELOT

Rentner ! Retraité !

Falkenstein, 1968. Il est parfois des dates, des noms de lieux, des patronymes dont on regrette d'avoir, avec l'âge, perdu la trace.

Le Mêle-sur-Sarthe, paisible chef-lieu de canton de l'Orne sur les bords de la Sarthe est jumelé avec Falkenstein im Taunus qui, en 1968, n'était qu'un vieux village typique de Hesse, avec ses maisons à colombages, ses ruelles pavées, les ruines de son château fort à la tour carrée, encadrées par les versants boisés du massif légendaire du Taunus.

Parmi les nombreuses histoires jalonnant ce jumelage, il y a les rencontres et les fêtes, les cérémonies et les célébrations qui donnent chaque fois lieu à des réunions plus joyeuses, plus émouvantes, plus chaleureuses les unes que les autres. Et jamais le sens profond et caché dans « au revoir », « auf Wiedersehen » ne s'est mieux épanoui qu'ici. Chacun a connu cet instant rituel si particulier de la séparation associant déjà le plaisir de la prochaine visite. A quoi bon donc parler de ce moment intime, devenu si banal, si ce n'est pour préciser que les Mélois ont ajouté au mot « au revoir » le geste du mouchoir blanc de l'amitié au moment de quitter leurs amis « Falkensteiner ». Pourquoi donc vous parler maintenant de cet instant ? C'est que ce que je vais vous narrer commence au moment précis du départ de notre ville jumelle en 1968...

Nous achevions nos cérémonies de signature de l'acte de jumelage par une messe œcuménique à Falkenstein sur la place ombragée « Unter den Eichen », près du temple protestant. Après trois jours de rêve et d'amitié, nous repartions pour le Mêle-sur-Sarthe. Chacun avait retrouvé sa place dans le car qui s'ébranlait déjà. Par les portes et les vitres ouvertes, des bras agitaient les mouchoirs de l'adieu. Les autocars avançaient prudemment entre les deux rangées formées par nos amis de Falkenstein nous disant au revoir de la même façon et nous souhaitant un bon retour. Tout au long de la route jusqu'à la sortie de Falkenstein, c'était comme une longue guirlande blanche de mouchoirs s'agitant au vent.

Mais que faisait donc « Oma » Meißner, notre hôtesse durant ces trois jours, au milieu de la chaussée ? Sa volumineuse stature, un peu voûtée, agitaient ses longs bras de haut en bas. Que voulait-elle donc ? N'était-ce pas encore une des facéties de notre « witzige Oma », cette Mamie allemande spirituelle, corpulente, pas encore en retraite, pourtant déjà âgée, qui corri-

geait mon allemand et balbutiait le français en appelant sans cesse à son secours « Mademoiselle Levisseur ! », sa répétitrice des temps lointains de son lycée... Décidément, elle voulait se faire écraser. Le premier car s'arrêta à ses pieds. Je descendis tandis qu'elle se précipitait vers moi, l'air contrarié : « Fernand ! Bitte, Entschuldige ! Ich möchte Dir jemand vorstellen ! » (« Excuse moi ! Je voudrais te présenter quelqu'un ! »).

Du trottoir, je vis venir à moi un vieux monsieur tout rabougri dont le visage disparaissait entièrement sous un large chapeau mou. Il avait l'air de flotter dans ses vêtements. Il me salua cérémonieusement. La main que je serai, rugueuse, trahissait les épreuves d'un dur labeur. Quand il ôta son chapeau, son teint hâlé et les rides profondes de ses joues me laissèrent une impression encore plus intense de profonde misère.

Rapidement, enfin aussi rapidement que le permettait ma compréhension, Oma m'a expliqué que ce monsieur était ouvrier agricole et âgé (je le voyais) et qu'il n'avait pas encore acquis tous les points nécessaires lui permettant de prendre sa retraite, mais que je pourrais sans doute l'aider. Il me fallait répondre de suite. Le car attendait et le brave homme, debout là sur le trottoir, guettait mon accord, les yeux rivés sur mon visage, sur mes lèvres.

Pour me décider, Oma s'est empressée d'ajouter : « Ich schreibe Dir sofort mit all den möglichen Auskünften ! » (« Je t'écris tout de suite avec tous les renseignements possibles ! »). Je ne pouvais reculer devant l'attente pathétique du bonhomme. « Ja, ich will es versuchen ! » (« Oui, je veux bien essayer ! »). Il comprit mon geste et me prit les mains avec des signes de politesse, de remerciements et de déférence qui me gênaient, venant d'un si homme si âgé.

J'ai reçu quelques semaines plus tard la lettre de Oma qui m'expliquait la situation de ce brave homme inconnu qu'elle avait rencontré là, fortuitement, sur le trottoir. Il avait demandé ce qui se passait et elle avait raconté en quelques mots la fête et le jumelage avec les Français.

« Ah ! La France et les Français ! », s'était exclamé le pauvre homme. « Si j'étais resté en France, je serais heureux aujourd'hui ! ».- « Quoi ? », avait rétorqué Oma.

Et l'inconnu avait raconté qu'en 1918 ou 1919, il avait opté pour l'Allemagne au moment du retour de la Lorraine à la France. Il avait laissé là-bas ses aïeux, sa maison et son travail des champs. Il avait repris son dur labeur d'ouvrier agricole de l'autre côté du Rhin, comme on dit. Les années avaient passé et les fatigues accumulées avaient eu raison des forces du bonhomme. En outre, voilà que la ville repoussait toujours plus loin les limites des cultures agricoles et que le fermier qui l'employait mettait la clé sous la porte. « A son âge, lui disait-on, il devrait être en retraite ! » Oui, bien sûr, encore faudrait-il que le temps de travail effectué de l'autre

côté de la frontière soit pris en compte ; quatre ans, pensez donc, tout juste les quatre ans qui lui manquaient. Son physique prouvait bien qu'il n'en pouvait plus, mais dans sa quête, les portes restaient fermées.

A cette époque tout juste, les accords de l'Élysée venaient d'être signés par les deux grands hommes, Charles de Gaulle et Konrad Adenauer. Mais quand on connaît la lourdeur et la rigueur des administrations, ici et là-bas, on peut s'interroger si tout va pouvoir être simple du jour au lendemain entre nos deux pays.

J'ai prié Oma de demander des précisions au requérant. Évidemment, il était illettré ! Heureusement, il avait bonne mémoire. Il avait travaillé comme ouvrier agricole dans tel village de la Moselle, de telle à telle année, chez tel et tel patron. En France, il suffisait que l'employeur accepte de signer une attestation de travail pour ces années-là et il pouvait retrouver ses droits. Ce n'était en définitive qu'une affaire de traduction. J'ai donc écrit à Monsieur le Maire de la commune indiquée avec une multitude de détails rendant la requête recevable.

Au bout de quelque temps, plusieurs semaines sans doute, la lettre m'est revenue avec moult tampons, certains français, d'autres allemands. L'adresse était inconnue aussi bien en France qu'en Allemagne. J'ai questionné les employés du bureau de poste du Mêle-sur-Sarthe. Car, ici, comment dirais-je, c'est comme une grande famille et nous sommes tous amis, surtout depuis cette aventure du jumelage. Quand un problème surgit, vous trouvez tout de suite une chaîne d'amitié de personnes vous étant parfois inconnues et qui vous aident pourtant à sortir du pétrin... Dans une quelconque grande ville, au guichet de la poste, quelque employé peu zélé ou stressé m'aurait envoyé balader. Là, pas du tout, la postière a appelé le receveur à la rescousse qui a consulté des annuaires. La ville ou le village n'existait pas du tout en France et la consonance allemande du lieu avait conduit à croire qu'il y avait erreur, d'où les recherches en Allemagne. J'ai raconté l'histoire au fonctionnaire. Sans doute, le vieil homme s'était-il trompé, sa mémoire lui avait fait défaut...

J'ai pris à nouveau contact avec notre Oma : « Non, il ne divaguait pas et c'était bien ce nom qui figurait sur ses papiers officiels ! ». Pour bien prouver ses dires, elle a joint une photocopie des archives du monsieur. C'est là que, tout à coup, j'ai eu la sensation de découvrir le premier fil d'un écheveau emmêlé...

Avant 1918-1919, depuis la défaite de 1871, la Lorraine était sous la tutelle de l'Empire allemand. Tout le prouvait, y compris l'écriture gothique de ce document calligraphié. Là se trouvait une partie de la solution. L'annexion de cette région avait conduit à une totale germanisation. L'autre indice, le plus important, m'a été fourni par le receveur. A sa demande, les services de la poste ont effectué des recherches. Que s'était-il passé dans cette

province des Trois Evêchés lors de son retour à la France ? Bien des noms avaient été à nouveau « francisés ». C'était le cas de celui que je recherchais, celui du village de ce pauvre hère. J'ai envoyé mon courrier à l'adresse indiquée, aux bons soins de Monsieur le Maire, non sans avoir narré les pérégrinations précédentes.

Le maire m'a répondu qu'il était le fils du fermier qui avait employé l'ouvrier. Souvent, ajoutait-il, ce dernier l'avait porté dans ses bras ou avait partagé ses jeux. Bien sûr, il signerait pour son père décédé l'attestation souhaitée. Le vieil homme pouvait enfin aspirer à une retraite paisible et bien méritée.

Mais, là ne s'arrête pas l'histoire. Imaginez que cette commune de Lorraine a invité ce vieil homme, enfant de sa terre, que les aléas du monde, ô combien cruels, avaient jeté à tout jamais hors de son pays natal. Il a été reçu là avec honneur et déférence, fanfare en tête. Dans ce pays où les hommes ont la réputation d'être peu diserts et peu démonstratifs, on a fait une grande fête autour de ce transfuge...

Ensuite, le vieil homme est allé dans le petit cimetière se recueillir sur la tombe des siens, a pris dans le creux de sa main un peu de cette terre qu'il avait cultivée et qui alourdissait jadis les sabots de son enfance, puis est retourné du côté de Francfort, Mayence ou Wiesbaden pour s'éteindre doucement quelques années plus tard.

PARDON, JE NE PARLE PAS FRANÇAIS

MARGIT RICHERT

Voici l'histoire vécue d'une profonde amitié – mais également celle d'une occasion manquée d'apprendre une langue étrangère. En 2004, je fêterai mes trente ans de relation avec la France !

La France a accompagné mon existence de différentes manières et parfois de façon singulière. C'est ainsi que de très nombreux souvenirs me lient à ce pays et dès que j'y pense, j'aperçois toujours devant moi un paysage impressionnant et des gens sympathiques. C'est la raison pour laquelle je ressens pour la France un attachement, une sorte d'affinité élective. J'aime la langue française – elle est tellement mélodieuse – et je pourrais passer des heures à écouter les Français parler entre eux. Malheureusement, je ne comprends pratiquement rien. Je n'ai pas eu de cours de français durant ma scolarité et par la suite, je ne l'ai jamais vraiment appris non plus. Voilà pourquoi trente ans après, je continue de dire : « *Pardon, je ne parle pas français.* » (1)

Mes premières pensées (linguistiques) liées à la France remontent en 1974, alors que je passais mes premières vacances en camping à Sanary-sur-Mer, une petite station balnéaire sur la Côte d'Azur. Je garde encore le souvenir vivace d'un « *Oh, là là, beaucoup mistral* » que nous adressait, en guise de salut matinal et de bulletin météo, notre aimable voisin au camping. Ce à quoi je ne manquais pas de répondre par « *Oui !* » et « *Bonjour, Monsieur.* » A cette expérience qui m'a permis de découvrir la France comme lieu de vacances ensoleillé et parfois venteux en raison de « *beaucoup mistral* », et de m'attacher à ce pays, suivit une nouvelle phase intéressante qui me donna l'occasion d'avoir un contact direct avec des Français. Je découvris une autre région de France, notamment le centre que l'on se contente souvent de qualifier de « cœur de la France » et que l'on appelle Paris. Précisons toutefois que, dans un premier temps, mon expérience se limita à la région parisienne.

Il convient également d'ajouter que j'habite Sickte, un petit village doté d'une chorale féminine jumelée depuis 1976 avec la Chorale Georges Migot de Cachan. Ce jumelage très dynamique dont j'avais entendu parler a attisé ma curiosité et j'ai voulu en savoir plus.

C'est ainsi qu'en 1982, j'ai eu la chance d'être invitée à aller en France avec la chorale. Rien qu'à l'idée de ce voyage, j'étais très excitée. Dans le train de nuit qui m'emmenait de Braunschweig à Paris et me rapprochait du cœur de la France, j'aperçus par la fenêtre du train le Sacré-Cœur. Baignée dans la lumière du soleil qui pointait à peine, la blanche basilique s'élevait

(1) Les passages en italiques sont en français dans le texte original, ndt.

presque avec majesté au-dessus de la ville qui s'éveillait lentement. Cette vision magique d'une métropole fascinante s'est ancrée pour longtemps dans ma mémoire et reste pour moi un moment inoubliable.

A Cachan, j'ai découvert l'amitié qui liait les choristes allemands et français et j'ai rapidement compris ce que cela signifiait pour moi : accueil chaleureux au sein de familles françaises, possibilité d'observer leur façon de vivre, rapport amical avec mes hôtes, nombreuses conversations, excursions, concerts donnés en commun. J'étais enthousiaste. A l'issue de ce voyage, j'ai automatiquement sauté le pas et me suis inscrite à la chorale féminine de Sickte. Au fil du temps, je suis devenue une choriste passionnée. J'ai même été élue il y a quatre ans au poste de présidente. Parallèlement aux nombreuses tâches liées à cette fonction, je consacre beaucoup de temps à m'occuper de notre jumelage de chorales franco-allemand. En ce qui me concerne, si j'établis le bilan des échanges auxquels j'ai participé, j'en dénombre fièrement neuf. Depuis 1976, les chorales se sont rencontrées à quatorze reprises et actuellement, je suis en train de préparer la quinzième rencontre.

Quant aux cours de français dispensés à la Volkshochschule (« Université populaire », structure publique proposant divers types d'enseignement dans le cadre de la formation pour adultes, ndt) que j'ai commencés et suivis presque jusqu'à leur terme pour finalement laisser tomber, le bilan n'est pas aussi brillant. De chacun des cours, il est bien resté quelques bribes qui, selon moi, mériteraient plutôt le qualificatif de « charabia français » qui hélas ne me permet toujours pas de prendre part à une conversation. Pourtant, j'aimerais tellement être capable de m'entretenir directement avec des amis, d'échanger des idées, d'écouter et de comprendre leur point de vue sur différents aspects de la vie. Avec mes quelques bribes de français, toutes mes tentatives de conversation se soldent toujours par un lamentable échec. Il ne me reste alors plus qu'à me taire et à sourire gentiment.

A l'occasion de ces rencontres entre chorales, il est arrivé tant d'histoires et d'anecdotes... Le plus souvent, elles sont dues à des malentendus linguistiques comme ce fut le cas pour l'histoire de *Madame Tapsi*. Tapsi, c'est notre chien. Un jour que nous avions la visite d'une personne de Cachan, j'ai voulu lui expliquer que Tapsi est une femelle. Ne connaissant pas le vocabulaire adéquat, je me suis contenté de déclarer : « *C'est Madame Tapsi !* ». Cela clarifiait les choses. Et une vulgaire chienne bâtarde se trouva dès lors promue au rang de fière « *Madame Tapsi* » à qui on dédie jusqu'à aujourd'hui une pensée sur les cartes postales : « *et Madame Tapsi* ».

Je continue d'explorer toutes les pistes qui pourraient me permettre d'améliorer mes compétences linguistiques. « Cours de français sur CD-Rom » : trois CD, cours de base, conversation et grammaire, laboratoire de langue pour s'exercer à la prononciation, entraînement intensif au vocabulaire, casque et micro inclus, le tout vendu en promotion pour trois fois rien dans une grande surface. « Le français en 24 heures » ! Le nouveau cours intensif avec CD

audio, parfait pour les débutants souhaitant rafraîchir, améliorer et élargir facilement leurs connaissances linguistiques. Acheté pour la modique somme de 7,95 euros ! Tout comme les nombreux manuels de conversation que j'ai été incitée à acheter en raison de leur titre accrocheur tel « Les locutions idiomatiques les plus importantes – présentation claire et facile ».

Une de ces multiples « mauvaises acquisitions » m'a particulièrement fait sourire. Il s'agissait d'un recueil d'expressions françaises idiomatiques courantes, exactement ce qu'il me fallait – ai-je pensé ! Il me suffirait d'en apprendre quelques-unes par cœur et, comme par miracle je serais capable de prononcer des phrases entières. Raisonnement trompeur car ce manuel contenait certes des locutions idiomatiques, des phrases toutes faites, des proverbes et des citations, mais d'un niveau de langue très élevé. On peut utiliser ces expressions, classées par ordre alphabétique, si l'on souhaite discuter par exemple de théâtre, de danse classique ou de littérature. Mais comment aborder une telle discussion ? Peut-être par « *A cor et à cri* », ou bien « *La nouvelle a transpiré* », ou encore par « *Si on lui pressait le nez il en sortirait du lait* ». J'ai beaucoup aimé « *Accorder ses flûtes* », ainsi que « *Sur quelle herbe avez-vous marché ?* ». La réponse à l'usage de ces formules serait sûrement : « N'en dites pas plus ! ».

Alors que ce livre ne pouvait m'être d'aucune utilité, j'ai cependant regardé de plus près toutes les locutions y figurant et mon expression favorite est la suivante : « *J'aimerais mieux baiser mon pouce* » (c'est-à-dire : tout ceci me laisse absolument indifférent !). Lors de mon dernier voyage à Paris, j'ai eu l'occasion de partir seule à la découverte de la ville et ai décidé d'aller visiter La Défense. Hyper-moderne et quelque peu futuriste, mais cela m'a plu. En balayant l'esplanade du regard, j'y ai découvert une sculpture en bronze représentant un pouce se dressant vers le ciel. L'expression « *J'aimerais mieux baiser mon pouce* » me vint alors à l'esprit. Un monument pour une phrase – quelle idée ! Naturellement, le fait de ne toujours pas parler français me préoccupe. Pourtant, je m'évertue à poursuivre mes efforts dans ce sens tout en sachant que j'ai laissé passer de nombreuses occasions et qu'on ne peut faire l'économie d'un apprentissage intensif du vocabulaire.

Pour en avoir déjà fait l'expérience, je sais que l'expression de la sympathie n'est pas obligatoirement verbale – il s'agit alors plutôt d'une marque de courtoisie. L'amitié, en revanche, implique une écoute et une compréhension mutuelles ! Voilà pourquoi je suis devenue membre de la Deutsch-Französische Gesellschaft (DFG-Société franco-allemande). Elle comprend entre autres un *Cercle français* organisant des rencontres où l'on ne parle que français. J'ai déjà assisté, le sourire aux lèvres, à l'une de ces rencontres. Depuis octobre 2003, j'ai pris mon courage à deux mains et je me suis à nouveau inscrite à un cours de français à la Volkshochschule. Lors de la prochaine visite de la chorale de Cachan, j'aimerais savoir parler un peu mieux le français ! Il s'agira de petits progrès laborieux, mais j'espère qu'un jour enfin je pourrai dire : « *Oui ! Je parle français !* »

(Traduction : Nicole Savall)

PREMIER SÉJOUR A CAEN ET CE QUI S'ENSUIVIT

WOLFGANG O. HUGO

Des fenêtres de la cité universitaire, la vue sur Caen n'était guère enthousiasmante en 1974. Voilà la ville dont j'avais tellement entendu parler et qui était jumelée avec Würzburg, c'était donc cela !

Deux mois après avoir passé mon bac, je me suis retrouvé ici pour la première fois. J'accompagnais un groupe de jeunes de l'Association franco-allemande participant au cours de français, organisé en été par l'Université de Caen. A l'époque, il y avait en tout et pour tout quatre lignes de bus ne circulant pas ou pratiquement pas en soirée et le dimanche, des lotissements uniformes d'après-guerre et une résidence universitaire où ne restaient en été que les étudiants africains draguant de jeunes et jolies blondes venues d'outre Rhin.

Ces impressions ne concordaient ni avec l'idée que je m'étais faite de la capitale régionale de Basse-Normandie, ni avec ce que j'avais pu voir deux ans auparavant, lors de l'échange scolaire dans un quartier chic de Paris, sur les bords de la Loire, puis en Provence. Toutefois, ma perception de Caen allait rapidement changer. Franz Zang, qui avait organisé l'échange à Paris deux ans auparavant, a emmené le groupe de jeunes visiter l'Abbaye aux Hommes, l'Abbaye aux Dames et le Château de Caen. Il les a fait passer par les rues étroites de la vieille ville pour aller à une réception officielle donnée à l'Hôtel de Ville. Enfin, il m'a entraîné chez toutes les personnes et dans tous les groupes qu'il fréquentait à Caen, élargissant ainsi rapidement mon cercle de connaissances.

C'est ainsi que je n'oublierai jamais cet apéritif offert par une association d'Anciens Combattants à l'occasion de la venue d'une association allemande d'Anciens Combattants de l'*Oberpfalz*. Les survivants de cette génération jusqu'au vétéran de 93 ans, qui s'étaient affrontés et combattus avec acharnement dans les tranchées, déclaraient tous avec force et conviction – autant à eux-mêmes qu'à nous d'ailleurs – qu'il n'y aurait plus jamais de conflit armé entre la France et l'Allemagne.

J'ai toujours présente en mémoire ma première visite des Plages du Débarquement. J'avais dévoré le livre de Paul Carell *Sie kommen* (1), tout comme les récits sur les activités de la Résistance dans le Calvados de *Janusz Piekalkiewicz*. Ce que j'ai pu voir et lire sur place – notamment au Musée d'Ar-

(1) Ils arrivent, ndt.

romanches inauguré l'année de ma naissance en 1954 – ne correspondait aucunement aux informations données par mon professeur de français Otto A. Schmidt et d'autres personnes encore sur l'état de la réconciliation franco-allemande. A en croire les timbres-poste que je venais d'acheter, on avait commémoré quelques semaines auparavant le trentième anniversaire du Débarquement des Alliés.

On a bien entendu été invité à déjeuner par un ancien prisonnier de guerre allemand, Monsieur Börner – marié à une Française – qui tenait un restaurant. Ce jour-là, j'ai eu dans mon assiette les premières langoustines à décortiquer. Lorsque j'ai fait la connaissance d'Anne-Marie Denizot, Secrétaire générale de l'Association caennaise pour la Connaissance de l'Allemagne (ACCA), cela faisait déjà seize ans qu'elle œuvrait en faveur de la cause franco-allemande. Retenue par un séminaire, elle avait prié Nicole Le Noir de nous accompagner à un match de football qui, faute de jeunes Caennais, devait avoir lieu contre une équipe de Hambourg. Cette rencontre allait s'avérer décisive. En effet, deux jours plus tard, j'étais invité avec quatre des élèves à dîner chez les Le Noir où nous avons pu nous faire une idée concrète sur la vie d'une famille en France en dégustant un menu typiquement français.

En automne 1974, j'ai eu l'occasion de retourner deux fois à Caen. Mi-septembre, lors d'un voyage organisé à l'intention d'administrés de la ville de Würzburg, on s'est alors souvenu que j'avais accompagné un groupe participant à un séjour linguistique. Et quelques jours plus tard, je me suis retrouvé devant l'hôtel de Ville à prononcer, à vingt ans, mon premier discours qui avait été un véritable casse-tête, dès la rédaction des premières lignes telles que « Monsieur le Sénateur-Maire de la ville de Caen » (qui n'est pas venu) ou « Monsieur le Maire-adjoint ». Il est vrai que tout cela ne figurait pas au programme du bac.

Une trentaine d'années s'est écoulée. Je suis souvent retourné à Caen, en tant que guide-accompagnateur, étudiant de l'université de Rennes, interprète, auteur, membre du comité de jumelage de Würzburg ou encore en simple touriste. Tout en sachant que mes obligations laissent peu de place aux activités d'ordre privé, Jacques et Nicole Le Noir (qui avaient à l'époque accueilli le jeune élève de terminale de Würzburg) comptent toujours sur un coup de fil, une visite pour l'apéritif ou pour le dîner. Il ne faudrait pas croire que je suis le seul à bénéficier de leur hospitalité – leur maison est ouverte à tout le monde – et j'y ai toujours rencontré des gens très intéressants. Dès que le programme me laisse un moment de libre, il arrive que moi l'interprète je leur rende visite, accompagné du Président du *Bezirk* qui a l'infini plaisir de dîner et de passer une soirée au sein d'une famille française.

Lorsque je pense à Caen, un week-end du mois de novembre 1989 me revient à l'esprit. Une délégation des Transports urbains de Caen avait annoncé sa

visite à Würzburg pour pouvoir se convaincre des avantages du tramway, juste avant la mise en circulation de la nouvelle ligne 5 du *Strassenbahn* en direction du Heuchelhof. Or, le vendredi précédent, le Mur de Berlin et la frontière entre les deux Allemagnes étaient tombés.

Après la visite du nouveau Tram, les journalistes qui étaient du voyage sont de suite partis en reportage dans la ville fourmillant de Trabant, de Wartburg et de citoyens de la RDA. Les responsables politiques de la Ville de Caen ont pris conscience de ce moment historique. Comme la France avait, quelques mois auparavant, fêté le 200^e anniversaire de la Révolution, le ton des discours prononcés à table ce soir-là – que j'ai d'ailleurs traduits – était très émouvant. Fort heureusement, aucun des orateurs n'a dû honorer les promesses faites à cette occasion.

Quant aux journalistes, ils ont fait du zèle et additionné le nombre de visiteurs de l'ex-RDA au cours des deux derniers week-ends. Et *Ouest-France* a propagé dans toutes ses éditions la nouvelle sensationnelle : « Würzburg, la ville aux 20 000 réfugiés ». Je l'ai appris par une collègue du lycée nantais, partenaire du *Mozart-Gymnasium*, qui m'a félicité au téléphone pour l'une de mes déclarations reprise dans l'article en question : « Il n'y a aucun mérite personnel à s'être trouvé le 8 mai 1945 côté ouest ou côté est de la frontière. » Je savais bien que les Français étaient comme abasourdis par les bouleversements survenus en Allemagne. Nicole Le Noir avait envoyé une broderie où figurait « Berlin, 9 novembre 1989 ». J'ai appris qu'Anne-Marie Denizot, entre-temps Présidente de l'ACCA, avait adressé au maire de Würzburg un télégramme de félicitations pour la chute du Mur et la disparition de la frontière entre les deux Allemagnes. Cependant, ce changement préoccupait aussi. Je me souviens d'un appel de Caen, d'une proche collaboratrice de Michel d'Ornano, alors Président du Conseil Général, qui voulait savoir combien de temps prendrait la réunification. Je lui ai dit qu'à mon avis l'on pourrait y songer dans une dizaine d'années lorsque les niveaux de vie seraient harmonisés. Elle m'a répondu que la France présageait une évolution plus rapide. L'histoire devait donner raison à Nicole Ameline.

Au sein du Comité de Jumelage du Caïvados, l'on percevait une certaine inquiétude. C'est ainsi qu'en octobre 1990, le Président du *Bezirkstag*, Franz Gerstner, m'a prié de participer à la Journée des Communes jumelées et d'y tenir un discours. Ensemble, nous avons convenu des grandes lignes et pour la première fois de ma vie, j'ai donc rédigé un discours en français sur mon ordinateur. Malgré le report de mon intervention après le déjeuner, mes craintes s'avèrent injustifiées. Le public écouta mon discours avec une extrême attention. Non seulement on aurait pu entendre une mouche voler, mais ensuite j'ai dû signer des autographes sur quelques exemplaires de mon intervention avant qu'on me les arrache des mains, tel un trophée.

Cela a suscité un certain intérêt. J'ai ainsi pu diffuser, dans cinq communes du Calvados, un message actualisé précisant que « malgré la réunification avec leurs frères de Thuringe, les habitants de Franconie (*Unterfranken*) n'en oubliaient pas pour autant leurs amis en Europe ». Le plus émouvant était que lors des discussions, des inconnus relataient des expériences vécues en Allemagne, en général pendant la guerre. L'une des histoires les plus marquantes fut celle d'un prisonnier de guerre français qui, au printemps 1945, s'était évadé du *Oderbruch* avec une servante allemande pour regagner Caen.

Originaire de Würzburg, Erich Oetheimer, enseignant à l'université de Caen de 1955 à 1996, m'a invité à y donner une conférence en allemand, ce qui dépassait bien entendu les capacités linguistiques de certains de ses étudiants. Dans le public se trouvait quelqu'un comprenant fort bien l'allemand et qui s'intéressait à tout ce qui se passait dans son ancienne patrie. Né à Zwickau, Werner Pomikal avait servi dans l'*Afrikakorps* de Rommel. A la libération du camp de prisonniers, il n'avait pas pu repartir en Allemagne. Il avait épousé une Française et tenait avec elle une ferme à proximité de Caen, connue de nombreuses personnes entretenant des contacts à la fois avec la ville de Caen et avec lui personnellement. Son Calvados maison et son hospitalité ont déjà bouleversé l'agenda de nombreux visiteurs de Würzburg venus en Normandie.

(Traduction : Florence Hetzel)

LA REQUÊTE

THOMAS OLLIG

En 1996, j'ai organisé, dans le cadre d'une formation continue pour enseignants, un séminaire en France ayant pour thème : *La France sous l'Occupation. A la recherche des traces du passé : Lyon - Izieu - Paris - Drancy.*

La veille de mon retour en Allemagne, un dîner d'adieu réunissait, dans une brasserie de Montparnasse, nos conférenciers, quelques historiens, des journalistes ainsi que d'importants témoins de l'époque conviés pour l'occasion. Au cours du repas apparut un bel homme, d'un certain âge, que personne ne pouvait identifier car il ne faisait pas partie de nos hôtes officiels. Il s'est dirigé droit sur moi et m'a demandé s'il pouvait s'asseoir à notre table. Il avait appris que j'étais originaire de Francfort et espérait que je pourrais lui être d'une quelconque utilité.

A l'issue d'un séminaire particulièrement éprouvant et émouvant, nous ressentions tous le besoin de nous détendre et de laisser décanter les impressions des jours passés. Mais ne parvenant pas à me détacher du regard insistant de cet homme inconnu, je lui ai demandé de me raconter ce qu'il avait sur le cœur.

J'ai appris que depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, il s'efforçait de reconstruire l'histoire de sa famille – qui avait été presque entièrement exterminée – et d'effectuer des recherches sur le sort de quelques-uns de ses membres. Un élément important manquait cependant à ce sombre puzzle : depuis 1935, toute trace de la branche francfortoise de sa famille avait disparu. Il semblait surtout préoccupé par le destin de ses cousins. Personne n'était en mesure de lui fournir un quelconque renseignement, ni la Croix-Rouge ni les organisations humanitaires, qu'elles soient gouvernementales ou religieuses.

J'ai demandé quelques précisions à mon interlocuteur et ai appris qu'à l'âge de 13 ans, il avait été déporté de Karlsruhe au camp de concentration de Gurs puis à Rivesaltes (en octobre 1940, la déportation de Juifs allemands était en fait une « phase test » en vue des déportations massives ultérieures de Juifs dans les camps d'extermination. L'objectif était d'observer la réaction de la population face au transfert violent de concitoyens juifs par milliers). Mon interlocuteur était l'un des sept survivants de cette première déportation. Il en avait réchappé grâce à ses parents qui les avaient, lui et son frère cadet, fait sortir en douce du camp de Rivesaltes. L'adieu à ses parents et ses grands-parents fut définitif. Depuis lors, il avait perdu son frère de vue après l'avoir confié à une organisation humanitaire américain-

ne. Une odyssee mouvementée à travers la France devait finalement le conduire à Izieu, dans le département de l'Ain. Là-bas existait un home pour enfants de déportés spécialement créé pour les accueillir. Peu avant que Klaus Barbie, chef de la Gestapo à Lyon dès 1942, n'investisse cet orphelinat en 1944 et ne fasse déporter à Auschwitz tous les enfants et leurs éducateurs, mon interlocuteur avait pu filer en Suisse. Depuis la fin de la guerre, il vivait - avec un statut d'apatride - en France où il s'est tout d'abord engagé dans l'encadrement d'orphelins juifs. Sans aucun diplôme et pratiquement sans avoir suivi de scolarité, il s'était bâti une modeste existence. Sa seule richesse, disait-il, était son identité franco-allemande.

La biographie de mon interlocuteur ressemblait à un roman d'aventure poignant et ne pouvait en aucun cas être mise en doute. Je ne me souviens plus de la durée de notre conversation, je sais juste que la rencontre avec cet inconnu relégua au second plan toutes les autres questions à l'ordre du jour, les discours et les discussions.

Je venais de faire la connaissance d'un témoin de l'époque hors du commun dont la requête insolite représentait un défi. Il m'était impossible de ne pas répondre à son regard à la fois décidé et implorant et je lui ai promis d'entreprendre dès que possible les investigations nécessaires sur les membres de sa famille.

Dès mon retour, j'ai commencé à effectuer des recherches à Francfort. Ni à l'Institut d'Histoire de la ville, ni à la bibliothèque, ni dans les archives municipales, je ne suis parvenu à retrouver trace de la famille N. Dans les archives du Musée de l'Histoire juive, j'ai fini par trouver les coordonnées de cette famille, et son nom figurant pour la dernière fois dans le registre complet des adresses de la commune de 1933. Sur le mur du vieux cimetière juif, je suis tombé sur une plaque minuscule portant le nom de cette famille. Procédant par étapes, j'ai ensuite tenté d'obtenir des renseignements en m'adressant à la commune d'origine de la famille à Odenwald. Exceptées de rares mentions dans le registre d'état civil, aucun indice ne me permettait de poursuivre mes recherches. Finalement, j'ai pris contact avec les Archives nationales à Wiesbaden, service chargé d'enregistrer les demandes de dédommagement des concitoyens juifs.

Six semaines après notre rencontre à Paris, j'ai été informé qu'une requête de cet ordre avait été déposée en Israël quelques années auparavant. Apparemment, le requérant vivait sous un autre nom à Haïfa. Manifestement, les recherches précédentes avaient échoué en raison de ce changement d'identité. Il s'agissait du seul membre de la famille ayant réussi sous l'occupation à s'enfuir d'Amsterdam, en l'occurrence un cousin de mon « mandant ». Je lui ai transmis l'information le jour même, qui - ce que je ne savais pas - était celui de son anniversaire.

Nous avons appris qu'entre-temps ce cousin était décédé, mais que, contrairement aux autres membres de sa famille, il avait pu mener une vie d'homme libre et trouver un endroit digne pour reposer en paix. Sa femme et ses enfants fournirent la dernière pièce d'un puzzle enfin reconstitué au bout de cinquante ans de recherches acharnées. Le mystère de la branche francfortoise de la famille était enfin élucidé.

Cet hôte inconnu rencontré à l'issue du séminaire de formation est devenu un ami. La même année, je lui ai rendu visite à Paris. Peu de temps après, ce fut à son tour de venir à Francfort. Nous avons profité de sa visite pour organiser des rencontres avec des lycéens à Francfort et à Kassel. Depuis, d'autres classes se sont rendues à Paris pour effectuer des recherches et participer à des discussions. Au Musée-mémorial d'Izieu, j'ai eu la possibilité de mettre en place les premières rencontres franco-allemandes avec des témoins de l'époque.

Avec le recul, je dois avouer que je n'ai aucun mérite particulier à avoir retrouvé, grâce à l'aide d'administrations, la dernière adresse d'un défunt. Cependant, pour mon ami, cette adresse signifiait beaucoup plus : elle représentait la clé lui permettant de remplir un devoir moral. J'ai modestement pu contribuer à retrouver cette clé et ainsi éviter que le destin d'une famille ne tombe à jamais dans l'oubli. Cela me rappelle une déclaration d'Elie Wiesel faite à l'occasion du procès de Klaus Barbie à Lyon en 1987 :

« Aucune justice n'est possible pour les morts. On ne peut plus les ramener. Il s'agit de mémoire, parce que le tueur tue deux fois, la première fois en tuant et la seconde fois en essayant d'effacer les traces de ce meurtre. On n'a pas pu empêcher leur seconde mort. Et si le tueur est coupable de la première mort, la seconde mort ne serait plus de sa faute, mais de la nôtre. » (1)

(Traduction : Céline Robinet)

(1) En français dans le texte

ADIEU, PETIT PRINCE

MARITA HÄP-PURSCHE

« Alors, deux sandwichs à emporter : un saucisson, un camembert, ça fait 42 francs, Madame. » C'était un dimanche de décembre 2001, deux semaines avant Noël, je me trouvais dans un café parisien. « 42 francs », répétais-je en posant un billet de 50 francs sur le zinc. Le monsieur s'était précipité derrière son comptoir de vente de cigarettes où un client l'avait appelé, car son bar était également *bureau de tabac* (en français dans le texte), ce qui explique qu'il y avait toutes sortes de cigarettes.

Je regardais le billet de 50 francs. Les couleurs ne manquent pas sur les billets de banque français, et particulièrement sur celui de 50 francs. Sur ce billet d'environ douze centimètres de long et de huit centimètres de large on distingue sur un fond bleu ciel la tête d'un homme, la quarantaine, le cheveu rare, les tempes très dégarnies. Le visage est d'une couleur inhabituelle, rose tendre avec une ombre grise sur la partie gauche. Située à l'arrière-plan à gauche de la tête, on aperçoit une carte géographique en jaune clair et vert représentant l'Europe et l'Afrique. À côté, le fil argenté et en petites lettres bleues : Antoine de Saint-Exupéry 1900-1944. Dessous, en petit, on voit la silhouette d'un enfant, debout sur une planète. Il porte un large pantalon blanc, un T-shirt vert clair et un nœud papillon qui font de cet enfant un petit monsieur extraordinaire. Je le reconnus immédiatement. « Le Petit Prince » du conte de Saint-Exupéry. C'est avec lui que j'ai appris le français. À l'école, cela a été l'une de mes premières lectures en français. Sur la couverture de mon édition scolaire se trouvait le petit prince, debout sur sa planète, exactement comme sur le billet de 50 francs. Avec autour de lui d'autres planètes et étoiles. Le vocabulaire de ce conte de l'univers était difficile et nous faisait soupirer tout comme la question sans cesse répétée par le professeur : « Qu'est-ce que l'auteur a bien pu vouloir dire avec cette phrase ? » « *Les adultes ont toujours besoin d'explications* » (extrait du Petit Prince), comme à la vue du chapeau vert figurant dans un coin du billet qui n'est pas un chapeau, comme chacun sait, mais un énorme serpent, un boa digérant un éléphant. « Alors, 42 francs. » De retour au bar, le monsieur était sur le point de s'emparer du billet. Je le repris en un éclair. « Quelque chose qui ne va pas, Madame ? » « Oui. », répondis-je en respirant un bon coup. Dans ce café, je n'étais pas la seule cliente. C'était l'heure du déjeuner. Des hommes et des femmes buaient leur apéritif agglutinés au comptoir. « Est-ce que je pourrais payer mes deux sandwichs par carte ? » Le monsieur me regarda étonné. Les gens autour de moi posèrent leur verre en me dévisageant. « Mais vous avez un billet de 50 francs à la main. » « Je ne peux plus vous le donner. » « Ah, c'est un faux ! », s'exclama en riant mon voisin de comptoir. « Oui, comme l'euro arrive dans trois semaines, maintenant ils veulent tous se débarrasser de leurs faux billets. »

« C'est le Petit Prince », l'interrompis-je. J'avais l'impression de me comporter comme une gamine. J'étais gênée. Je n'avais encore jamais réglé un montant entre 10 et 15 marks par carte. Je cherchais mes mots. « Je suis allemande et je repars pour l'Allemagne. Je vais régler l'essence et les péages par carte. Mes dernières pièces françaises, je les ai dépensées pour le café. Avec ce billet de 50 francs, j'avais prévu d'acheter à manger pour le voyage et d'utiliser le reste de monnaie pour aller aux toilettes. Je viens de remarquer que la porte s'ouvre avec une pièce de un franc. » « Madame, ici on est tout près du marché aux puces. Imaginez-vous le nombre de gens qui viendraient utiliser mes toilettes sans ça ? Ah bon, comme ça vous êtes allemande ! Ben, vous parlez bien français. » « Oui, heu... », repris-je en bafouillant. « C'est que dans trois semaines il va y avoir l'euro. » « Et nous, les Français », s'exclama mon voisin en me coupant la parole, « nous sommes même les premiers Européens à pouvoir acheter un sachet d'euros pour cent francs. Et, dès vendredi prochain, le 14 décembre, ici chez François, au bureau de tabac. » « Mais, si à partir du 1^{er} janvier tout le monde paie en euros, ce billet de 50 francs va disparaître ». Je respirai à fond avant de poursuivre. « Vous avez vu comme il est beau votre billet de 50 francs ! J'ai déjà vu toutes sortes de monnaies, mais ce billet de 50 francs représente pour moi quelque chose de particulier. Et donc, si c'est possible, j'aimerais payer les deux sandwiches par carte. Avant que nous ayons tous la même monnaie, je pourrais rapporter en Allemagne ce billet pas comme les autres. »

Je reposai le billet sur le comptoir. Le silence s'était fait autour de moi. Toutefois, je n'osais pas regarder mes voisins en face. Je me contentais de regarder le visage étonné du monsieur. J'étais favorable à la nouvelle monnaie, l'euro. Jusqu'à cet instant dans ce café parisien, trois semaines avant l'introduction de la nouvelle monnaie européenne, je n'avais jamais ressenti le besoin de garder des billets de banque en souvenir ou pour les montrer plus tard à mes petits-enfants. Mon voisin s'empara du billet pour le regarder. « C'est bizarre, le nombre de fois que j'ai eu ce billet en main. Madame a raison, il est réussi notre billet de 50 francs. » L'homme retourna le billet. « Et là, le biplan dans le ciel bleu et le jaune en arrière-plan. Ça doit être le désert. Au fait, on a retrouvé l'avion de Saint-Exupéry qui s'est écrasé ? » « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux », cita une femme accoudée au comptoir en finissant son apéritif.

Pendant toute la discussion, le monsieur n'avait pas bougé, et ce malgré le sifflement inquiétant du percolateur et les appels réitérés venant du comptoir à cigarettes. Alternativement, il m'observait puis regardait le billet en silence puis il me le tendit, l'œil rieur. Je l'entendis dire : « Bon, alors, donnez-moi votre carte. » Puis il me la rendit avec une pièce d'un franc. « Voilà en plus une pièce pour les toilettes. Bon voyage ! Si vous revenez à Paris l'année prochaine, passez donc nous voir. Pour quelques euros, on trinquera ensemble à la santé du Petit Prince. »

(Traduction : Nicole Savall)

famille, le manuscrit a été complètement retranscrit pour permettre une lecture confortable à l'ensemble des descendants.

Grâce à ce manuscrit qui cite le nom de ses amis peintres, il a été plus facile de comprendre l'environnement artistique dans lequel travaillait Albert Siffait de Moncourt. Le manuscrit apporte aussi un témoignage vivant sur la vie de la famille à son époque.

La remise du manuscrit, une émotion partagée par deux cents personnes

Le fils du soldat Martin Damm qui a préservé le manuscrit, Monsieur Helmut Damm et son épouse, ainsi que son petit-fils Monsieur Stefan Damm et son épouse Nadia, se rendent à Abbeville le 14 juin 2003 pour le vernissage. Le carnet est alors remis officiellement aux descendants d'Albert Siffait de Moncourt. Les membres de la famille Damm racontent comment celui-ci se trouve dans leur famille depuis 1940 et, comment après de longues recherches, la famille Daras a pu enfin être identifiée.

Ils expriment leur grande satisfaction de voir enfin abouti le souhait exprimé depuis longtemps par Madame Mariechen Damm, la veuve du soldat Martin Damm (aujourd'hui âgée de 94 ans). C'est une grande surprise pour tous. Cette cérémonie particulièrement émouvante a véritablement marqué les deux cents personnes présentes.

Deux familles font connaissance

La famille Damm est reçue le lendemain par les descendants du peintre Albert Siffait de Moncourt dans la maison même où il vécut et où se trouvait le carnet en 1940. Une visite au Beffroi de la ville de Rue est organisée pour voir ses œuvres monumentales peintes sur les murs de l'ancienne salle de justice.

Il fait un temps superbe, le déjeuner se déroule à l'extérieur avec la participation des enfants et petits-enfants de Monsieur et Madame Bernard Daras. Les deux familles font connaissance. C'est un moment magique. En reconnaissance, un tableau de l'auteur du manuscrit est offert à la famille Damm en remerciement de leur superbe geste.



Blandine Prot - « Souvenir de Leipzig »
L'université de Leipzig et sa sculpture monumentale



Falk Schönlebe - « Le Roi de France »
M. Schönlebe préparant son mémoire dans son minibus



Tobias Illner - « Une halte forcée »
Les bus impliqués dans l'accident



Tobias Illner - « Une halte forcée »
Les jeunes jouant aux cartes à la mairie



Marie-Françoise Baldazza - « Histoire d'Allemagne »
Marie-Françoise, petite fille



Hannelore Bauersfeld - « Une histoire marquante »
Hannelore Bauersfeld avec Gilbert Bécaud après un concert à Berlin



Hannelore Bauersfeld - « Une histoire marquante »
Le film de Gérard Pabiot



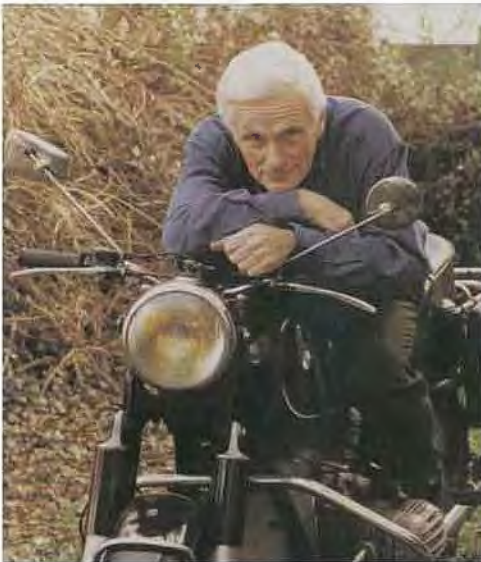
Hannelore Bauersfeld - « Une histoire marquante »
Hannelore Bauersfeld avec Ulrich Wickert



Beate Pappritz - « Mon conte de fées franco-allemand »
Beate et Mireille Mathieu en 1970 et en 1998



**Margit Richert - « Pardon,
je ne parle pas français »**
Margit Richert



Thomas Ollig - « La requête »

Monsieur Niedermann, le mandant - Thomas Ollig devant sa bibliothèque





la Croix



Magie

Pèlerin



écoute
www.ecoute.fr

LAROUSSE

DNA
DAILY NEWS AND ANALYSIS

ouest
france

DBFrance
Gruppe Deutsche Bahn

DER TAGESSPIEGEL

L'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ)

Qu'est-ce que l'OFAJ ?

L'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ) est une organisation internationale au service de la coopération franco-allemande avec deux adresses, l'une à Paris et l'autre à Berlin. Il a été créé par le Traité de l'Élysée de 1963. L'Office a pour objectif de resserrer les liens qui unissent les jeunes des deux pays, de renforcer leur compréhension mutuelle et d'encourager les échanges de jeunes.

Quelle est la mission de l'OFAJ ?

L'OFAJ apporte son soutien à des échanges et des projets de jeunes Français et Allemands sous diverses formes : échanges scolaires et universitaires, cours de langue, jumelages de villes, de communes et de régions, rencontres sportives et culturelles, stages et échanges professionnels, bourses de voyage, travaux de recherche.

L'OFAJ fonctionne selon le principe de subsidiarité avec de nombreux partenaires. Son objectif est de :

- ⇒ Renforcer la coopération franco-allemande
- ⇒ Transmettre des compétences internationales
- ⇒ Éveiller l'intérêt pour la langue du partenaire
- ⇒ Favoriser l'apprentissage interculturel
- ⇒ Transmettre à des pays tiers les expériences des échanges franco-allemands et de la réconciliation

Comment l'OFAJ fonctionne-t-il ?

L'OFAJ est administré par un Conseil d'administration autonome dont les présidents sont la Ministre fédérale de la Famille, des Personnes âgées, des Femmes et de la Jeunesse, Ursula von der Leyen, et le Ministre français de la Jeunesse, des Sports et de la Vie associative, Jean-François Lamour. L'organe exécutant du Conseil d'administration est le Secrétaire Général. Depuis le 1^{er} janvier 2004, Max Claudet occupe le poste de Secrétaire Général assisté de Eva Sabine Kuntz, Secrétaire Générale Adjointe.

Comment l'OFAJ est-il financé ?

Les ressources de l'OFAJ proviennent d'un fonds commun alimenté à parts égales par l'État français et l'État allemand. En 2003, la participation des gouvernements s'est élevée à 21 millions d'euros.

Combien de jeunes l'OFAJ soutient-il ?

Depuis 1963, l'OFAJ a permis à plus de 7,5 millions de jeunes Français et Allemands de bénéficier de 275 000 rencontres. Chaque année, l'OFAJ soutient 7 000 programmes d'échanges auxquels participent 200 000 jeunes.

Où peut-on s'informer sur l'OFAJ ?

Sur Internet www.ofaj.org ou par e-mail : info@ofaj.org

Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ)

51, rue de l'Amiral Mouchez

75013 Paris

Tél. 01 40 78 18 18

Fax 01 40 78 18 88



40

histoires franco-allemandes !

Sélectionnées parmi les 700 récits dans le cadre du concours "Racontez-nous votre histoire franco-allemande vécue", les 40 histoires publiées dans le présent recueil éclairent sous un jour nouveau les relations franco-allemandes en présentant des témoignages couvrant la période 1940-2004.

Leur lecture nous dévoile que l'amitié entre les deux peuples a commencé bien avant la signature du Traité de l'Élysée.



Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ)
Deutsch-Französisches Jugendwerk (DFJW)
51, rue de l'Amiral-Mouchez, 75013 Paris
Tél. 01 40 78 18 18
www.ofaj.org

Molkenmarkt 1, 10179 Berlin
Tél. 00 49 30 288 757-0
www.dfjw.org



Deutsch-Französisches Jugendwerk
Office franco-allemand pour la Jeunesse

